UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01620320 0

14° 68.

14

CENTENAIRE

DU

Mariage de Figaro

Bruxelles. — Imprimerie A. Lefèvre, rue Saint-Pierre. 9.

1784-1884

CENTENAIRE

DU

Mariage de Figaro

DE

CARON DE BEAUMARCHAIS

Recueil des extraits des principales correspondances de l'époque

précédé d'un Avant-Propos par **Aug. PAËR**

« Il faudrait détruire la Bastille pour que
» la représentation de cette pièce ne fût
» pas une inconséquence dangereuse. »
Louis XVI à Mme Campan.

BRUXELLES
J. J. GAY, Éditeur, Galerie du Roi, 27
1884

LIBRARY
NOV 24 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

PR
1956
C1

Avant-Propos.

Le travail que nous offrons aujourd'hui aux curieux en Mémoires, cancans et choses du XVIIIe siècle, n'est rien moins qu'une compilation.

C'est pour ainsi dire le reportage quintessencié et rétrospectif des critiques, faits,

gestes, mots, chansons et épigrammes éclos avant, pendant et après la représentation en public du *Mariage de Figaro*.

Loin de nous, la pensée de faire ici l'histoire de cette œuvre impérissable de satire, de persiflage et d'esprit dont Caron de Beaumarchais dota la France et enrichit notre littérature — ce qui suffit, à nos yeux, pour faire pardonner à Beaumarchais les nombreuses indélicatesses et les spéculations malpropres dont cet homme aventureux se rendit coupable au courant de sa vie.

Ici, nous ne voulons juger ni l'homme, ni l'auteur, nous réservant le soin d'apprécier en une occasion prochaine (1) quelques uns des actes de celui que — comme auteur dramatique — plusieurs générations de talents autorisés encensèrent avant nous.

---

(1) *Les Petits Soupers de l'Hôtel-de-Bouillon*, en préparation.

A la veille du 27 avril 1884, nous avons pensé qu'il serait curieux de réunir tels que, les critiques, écrits, débités ou lancés par les bulletiniers de l'époque.

C'est pourquoi nous avons *interviewed* à coups de ciseaux ceux qui, au dernier siècle, colportaient au-delà de Versailles et de la ville, les cancans de la cour, les bons mots des boudoirs, les méchancetés des foyers et les fagots des parlotes littéraires.

Dans ce livre qui peut être utile à tous les *Beaumarchaisistes* — qu'on nous pardonne ce qualificatif — nous avons placé en ordre et dates d'apparition les extraits des principales correspondances du temps ayant trait au *Mariage de Figaro*, en négligeant celles de ces correspondances qui n'auraient pu fournir à notre glanage qu'un surcroît de compilation filandreuse, nulle, ou des renseignements erronés.

Ceci est le procès-verbal, en un mot, au jour le jour, semaine par semaine, des mille et une critiques acerbes, vraies ou fausses, qu'eut à supporter de tous, ce frondeur de

génie, lançant à la tête de ses contemporains cette pierre, au choc mortel, qui, de ricochet en ricochet, alla donner la première contre la porte de la Bastille, ce molosse de pierre qui fut de tout temps le porte-respect de la monarchie.

Louis XVI le comprit et l'avoua, alors que, fatigué des sollicitations de son entourage en faveur de *Figaro*, il se fit donner le manuscrit de Beaumarchais et pria un matin Mme Campan de bien vouloir le lui lire ainsi qu'à la reine :

« C'est la comédie de Beaumarchais, lui » dit-il, il faut que vous nous la lisiez! Il » y aura des endroits bien difficiles à » cause des ratures et des renvois; je l'ai » déjà parcourue, mais je veux que la » reine connaisse cet ouvrage. Vous ne » parlerez à personne de la lecture que » vous allez faire. »

Pauvre roi faible, victimé de tout temps, qui craignait qu'on lui arrachât par surprise l'autorisation de représentation que plus tard il devait donner de bonne grâce.

Mme Campan, première femme de chambre et lectrice de Marie-Antoinette, femme de talent et de cœur qui trouvait que toute l'éducation des femmes, devait tendre ici-bas à créer des mères, et qui cependant devait traiter de « vaurien » celui qui prit ostensiblement sous sa protection les mères-nourrices et les prisonniers pour mois de nourrices; Mme Campan, disons-nous, a raconté dans ses *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*, cette lecture chez la reine, lecture que le roi interrompait parfois de sorties indignées contre l'auteur « de mauvais goût » qui cherchait des effets et de l'esprit dans le mode des « *concettis italiens* ».

Au monologue, le roi n'y tint plus, il se révolta : « C'est détestable, s'écria-t-il, cela » ne sera jamais joué. *Il faudrait détruire* » *la Bastille pour que la représentation de* » *cette pièce ne fût pas une inconséquence* » *dangereuse*. Cet homme se joue de tout » ce qu'il faut respecter dans un gouver- » nement. »

« On ne la jouera donc point? dit la
» reine. »

« Non, certainement, répond le roi, vous
» pouvez en être sûre. »

A l'issue de cette lecture, le roi écrivit au garde des sceaux, M. Hue de Miromesnil :

« Je vous renvoie, monsieur, la comédie
» de Beaumarchais. Je l'ai lue et fait lire.
» Le censeur (1) ne doit en permettre ni la
» représentation, ni l'impression.

» LOUIS. »

Lorsqu'à Paris on eut connaissance de cette défense laconique, ce fut comme un coup de foudre; chacun voulut connaître cette pièce dont l'audace terrifiait si fort le roi, le garde des sceaux et le lieutenant de police. C'est à qui aurait dans son salon la primeur et la lecture de la pièce nouvelle :

« Chaque jour, écrit Mme Campan, on en-
» tendait dire : « J'ai assisté ou j'assisterai

(1) Coqueley de Chaussepière, censeur, avait, après plusieurs changements, accordé son approbation et approuvé la représentation.

» à la lecture de la pièce de Beaumar-
» chais. »

De fait, Beaumarchais se multipliait partout où il était certain de rencontrer un appui, une protection importante, une protestation contre le veto royal :

« J'ai sous les yeux le manuscrit qui ser-
» vait à ces lectures de salon — dit M. de Loménie dans son remarquable ouvrage sur *Beaumarchais et son temps* — il est
» beaucoup plus élégant que celui de la
» Comédie-Française : Les feuillets sont
» soigneusement attachés avec des faveurs
» roses ; le tout est recouvert d'une enve-
» loppe en carton, sur laquelle Beaumar-
» chais a écrit de sa main, en belles lettres
» moulées, ce titre : *Opuscule comique.*
» Singulier titre pour une volumineuse
» comédie en cinq actes, sorte de levier qui
» a contribué à faire sauter l'ancien ré-
» gime ! Sur le premier feuillet de ce ma-
» nuscrit se trouve une espèce d'avant-
» propos qui n'a jamais été publié et qui
» est intitulé : *Préliminaire de la lecture*,

» c'est-à-dire qu'avant de lire sa pièce,
» Beaumarchais commençait par lire une
» page que nous ne citerions point, parce
» qu'elle est un peu effrontée et d'un goût
» équivoque, si nous ne savions — ainsi
» qu'on l'apprendra tout à l'heure — que
» les plus grandes et même les plus ver-
» tueuses dames, la princesse de Lam-
» balle, par exemple, ou la grande-du-
» chesse de Russie, plus tard impératrice,
» et aussi, Dieu me pardonne, des arche-
» vêques et des évêques permettaient à
» Beaumarchais de leur débiter gravement
» cette préface que voici :

« Avant d'entamer cette lecture, mes-
» dames, je dois vous rapporter un fait qui
» s'est passé devant mes yeux.

» Un jeune auteur soupant dans une
» maison, fut prié de lire un de ses ouvra-
» ges dont on parlait beaucoup dans le
» monde. On employa jusqu'à la cajôlerie ;
» il résistait. Quelqu'un prit de l'humeur
» et lui dit : Vous ressemblez, monsieur,
» à la fine coquette, refusant à chacun ce

» qu'au fond vous brûlez d'accorder à tous.

» — Coquette à part, reprit l'auteur, » votre comparaison est plus juste que » vous ne pensez, les belles et nous ayant » souvent le même sort d'être oubliés après » le sacrifice. La curiosité vive et pressante » qu'inspire un ouvrage annoncé ressemble » en quelque sorte aux désirs fougueux de » l'amour. Avez-vous obtenu l'objet sou- » haité, vous nous forcez à rougir d'avoir » eu trop peu d'appas pour vous fixer.

» Soyez plus justes, ou ne demandez » rien. Notre partage est le travail ; vous » n'avez, vous, que les jouissances, et rien » ne peut vous désarmer. Et quand votre » injustice éclate, quel douloureux rapport » entre nous et les belles ! Partout le cou- » pable est timide : ici c'est l'offensé qui » n'ose lever les yeux; mais (ajouta le jeune » auteur), pour que rien ne manque au » parallèle, après avoir prévu les suites de » ma démarche, inconséquent, faible com- » me les belles, je cède à vos instances et » vais vous lire mon ouvrage

» Il le lut, on le critiqua; j'en vais faire
» autant, vous aussi. »

« Ayant assisté à une de ces lectures chez
» Mme la duchesse de Villeroi — dit le co-
» médien Fleury dans ses *Mémoires* — mais
» sans avoir pu en rien saisir que par frag-
» ments et à la dérobée, tant il y avait foule,
» tant il fallut me tenir sur la pointe des
» pieds (comme vingt autres) pour attraper
» quelque chose au passage, j'en aurais su
» fort peu, si M. le comte de Lauraguais ne
» m'en avait parlé le lendemain.....

» Ce tableau — lui dit celui-ci — où les
» petits se moquent des grands, est fait avec
» la hardiesse et l'impudence d'un factieux
» épaulé. Jusqu'ici le roi ne veut pas accor-
» der la permission de représenter dans sa
» capitale le *Mariage de Figaro;* mais j'ai
» ouï dire à Beaumarchais qu'il allait en
» distribuer les rôles et faire répéter pour
» jouer sa pièce, à Maisons, chez M. le
» comte d'Artois. — « Je ne demande qu'une
» chose ensuite, a ajouté l'audacieux poète,
» c'est que l'ouvrage paraisse bien dange-

» reux, qu'on s'y oppose bien fort, et que le
» roi surtout continue à s'en mêler, et j'ar-
» riverai bientôt à la Comédie-Française : *des*
» *ennemis et des obstacles, et je réussirai.* »

A quelque temps de là, le comte et la comtesse du Nord (1) de passage à Paris manifestèrent le désir de connaître cette pièce dont tout Versailles et Paris s'entretenaient.

Aussi Grimm, devant lequel ce désir avait été émis, s'empresse-t-il d'écrire à Beaumarchais une lettre, publiée par M. de Loménie, dans laquelle il dit à l'auteur : « Je crois
» que cette lecture ne doit pas être refusée,
» et que, bien loin de nuire au projet de la
» représentation, elle pourra l'avancer con-
» sidérablement, parce que si, comme je ne
» m'en doute pas, la pièce fait l'effet qu'elle
» est accoutumée de faire, les auditeurs n'en
» seront que plus encouragés à faire quelque

---

(1) Grand-duc de Russie qui devint Paul Ier, et la grande-duchesse.

» démarche en faveur de la représentation. » J'ai cru devoir vous informer de l'état des » choses, mais je vous supplie très instam- » ment, monsieur, de ne pas me compro- » mettre », termine ce fat et prudent baron allemand, qu'au dire de Jean-Jacques Rousseau — une de ses victimes — on surnommait le *Tyran le Blanc*, tant à cause de son despotisme qu'au blanc qu'il mettait sur sa figure pour plaire aux femmes.

Cette lecture eut lieu et obtint un si grand succès devant le grand-duc et la grande-duchesse ; ils montrèrent un tel désir de voir représenter l'ouvrage en public au dire de Beaumarchais — dans sa lettre à cet effet au lieutenant de police — « qu'il n'y a plus » moyen de faire semblant de l'ignorer ». » Cela ressemble si fort à une persécution » personnelle, ajoute-t-il, que je vous sup- » plie de vouloir bien me dire enfin le mot » de l'énigme, si vous le savez. » — Bref, il termine cette lettre, citée toute entière par M. de Loménie, en demandant des juges, c'est-à-dire des censeurs.

Que se passa-t-il ? on l'ignore, mais il est certain, et Fleury le confirme, que les comédiens reçurent en avril 1783 l'ordre d'apprendre, pour le service de la cour, le *Mariage de Figaro*. Etonnement des comédiens à qui Fleury avait fait part d'une conversation qu'il avait eue avec Mme Campan, qui lui avait raconté tous les détails de la lecture du fameux manuscrit à Leurs Majestés. « Nous conclûmes, dit Fleury, ou » qu'il y avait erreur, ou que l'auteur avait » fait des changements considérables à sa » pièce, et, parce que nous désirions ardem- » ment la jouer, nous finîmes par être » bien persuadés que, justifiée par le succès » qu'elle obtiendrait à Versailles, elle ne » tarderait pas à être donnée à Paris. »

Beaumarchais vint lui-même confirmer la nouvelle et se concerter avec Mlle Contat au sujet de la distribution des rôles dont la Comédie avait depuis longtemps déjà les manuscrits. Bref on fit diligence et les premières répétitions eurent lieu secrètement sur le théâtre des Menus-Plaisirs du roi.

Enfin, vint le jour si attendu de la représentation, le vendredi 13 juin 1783, pour laquelle Beaumarchais avait fait distribuer de jolis cartons taillés en losange, rayés à la *Marlborough* et ornés du portrait de *Figaro*.

« J'ignore, disait le lieutenant de police, » au matin de cette représentation, par » quelle permission l'on donne ce soir la » pièce de M. de Beaumarchais aux Menus ; » ce que je crois bien savoir, c'est que le roi » ne veut pas qu'on la joue. »

En effet, « au moment même où la toile allait se lever — dit Mètra à la date du 2 juillet 1783 — un ordre du roi est venu » et a chassé les acteurs et le public. Ce » public était composé de gens de la cour, » d'hommes de lettres et des amis de l'au- » teur, qui ne sont apparemment pas si » rares qu'on le croit, car la salle était » pleine. M. de Beaumarchais en a été pour » ses frais de toute espèce : démarches, ré- » pétitions, habillements ; mais, en homme » qui connaît la fortune, et que son incon-

» stance ne décourage pas, il a payé en bon
» billets de la Caisse d'escompte, et les
» acteurs ont été contents de lui : il leur a
» laissé les *costhumes* (*sic*). » (1)

Mme Campan ajoute que Beaumarchais s'écria du milieu de la salle : « Eh bien!
» messieurs, *il* ne veut pas qu'on la repré-
» sente, et j'espère, moi, qu'elle sera jouée
» peut-être dans le chœur même de Notre-
» Dame. »

Le lendemain de ce jour, les acteurs de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne furent mandés à la lieutenance, où M. le Noir leur fit la défense, de *part de Sa Majesté*, de représenter la pièce sur « *quel-*
» *que théâtre et quelque part que ce pût*
» *être.* »

A quelques mois de là cependant, le duc de Fronsac envoya à Beaumarchais à la

---

(1) Beaumarchais sacrifia aux frais occasionnés par les répétitions la somme de 12,000 livres. « Supposez, dit
» Fleury, un auteur pauvre pourtant, et jamais le public
» n'eût connu l'ouvrage le plus original de notre théâtre. »

date de Paris 4 septembre, une lettre (1) dans laquelle il lui demande la permission de laisser jouer à Gennevilliers, chez M. de Vaudreuil, le *Mariage de Figaro*. Ils ont eu l'agrément du roi et désirent le sien, dit-il; la pièce est sue, sera bien mise en scène et certainement « ce serait un grand achemi-
» nement pour qu'elle fût jouée peut-être à
» Fontainebleau et à Paris. »

Mais Beaumarchais n'était pas à Paris. Que faire? « lui envoyer un courrier quelque
» part qu'il soit », écrit le duc de Fronsac à M. de la Ferté, intendant des Menus-Plaisirs. (2)

De son côté, le comte de Vaudreuil écrit au duc qu'il ne doute pas de la permission de Beaumarchais; qu'au besoin on retardera le spectacle de quelques jours, « *mais*,
» *hors le* Mariage de Figaro *point de*
» *salut?* » (3)

---

(1) Loménie : *Beaumarchais et son temps*, tome II, 309.
(2) Loménie.
(3) Loménie.

A la réception de la lettre du duc de Fronsac, Beaumarchais quitta Londres où il était pour affaires de négoce, et revint precipitamment à Paris. Il se rend chez M. de Vaudreuil et lui représente « que la défense » de laisser jouer un ouvrage *si innocent* » avait élevé contre sa comédie un soupçon » d'immoralité qui ne lui permettait d'en » souffrir la représentation *quelque part que* » *ce pût être* » (ici Beaumarchais se servait, on le voit, des termes même de la défense, voir précédemment) « que lorsque l'appro- » bation d'un censeur l'aurait lavée de cette » tache. »

— Mais, lui dit-on, votre pièce a déjà été censurée, approuvée, et nous avons la permission du roi.

— N'importe, il me faut encore un nouveau censeur.

« On me trouva, écrit-il à M. de Bre- » teuil (1), un peu bégueule à mon tour, et

(1) Loménie.

» l'on dit que je faisais le difficile unique-
» ment parce qu'on me désirait ; mais,
» comme je voulais *absolument fixer l'opi-*
» *nion publique* par ce nouvel examen, j'in-
» sistai pour qu'on me l'accordât, et le
» sévère historien, M. Gaillard, de l'Acadé-
» mie-Française, me fut nommé pour cen-
» seur par le magistrat de la police. »

Moyennant quelques phrases insignifiantes (1), le *sévère* historien de *Marie de Bourgogne*, de *François Ier*, de *Charlemagne*, etc., — tous ouvrages oubliés aujourd'hui et pour cause — voulut bien donner son approbation.

La représentation eut donc lieu au château de Gennevilliers, le 27 septembre 1784, devant un auditoire de trois cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient dissimulés par les grilles des loges, la reine, la comtesse Jules de Polignac, le comte d'Artois et quelques dames intimes.

---

(1) Entre autres, le mot « *ministre* », puis une allusion au Jugement de Salomon.

Le lendemain de cette représentation, Louis XVI demanda au comte d'Artois ce qu'il en pensait : « Faut-il vous le dire, » sire, lui répondit Son Altesse à l'oreille » (la scène se passait dans l'appartement de la reine, dit Fleury) « Faut-il vous le dire » en deux mots? L'exposition, l'intrigue, » le dénouement, le dialogue, l'ensemble, » les détails, depuis la première scène jus- » qu'à la dernière, c'est du..... *tempéra-* » *ment*, et puis encore du *tempérament*.» (1)

Au lendemain du *grand succès* de Gennevilliers, Beaumarchais demanda la permission de faire jouer sa pièce à la Comédie; il lui fut répondu que l'autorisation de jouer chez M. de Vaudreuil n'annulait en rien la défense faite lors de la représentation aux Menus.

Cependant, le roi finit par répondre, qu'il fallait encore nommer un ou plusieurs cen-

---

(1) « Comment, dit un jour Sophie Arnould à propos » de ce jugement *in naturalibus*, une comédie faite avec » ce fond-là ne serait-elle pas un ouvrage de génie ? »

seurs dont la pièce avait grand besoin, après quoi on verrait à permettre la pièce. Fort de l'opinion publique, Beaumarchais écrit, le 27 novembre, une lettre assez vive (1) au lieutenant de police, se plaignant qu'il a fait en trois mois cinquante fois le chemin du Marais à la Lieutenance et que puisqu'il s'agit d'une *proscription absolue* de tout ce qui sort de sa plume, on veuille bien lui remettre son manuscrit au plus tôt, afin de le rendre à son portefeuille.

Mais non, à présent on voulait que la pièce fut jouée, et elle le serait.

Aussi livre-t-on le manuscrit à Desfontaines-Lavallée, censeur et auteur dramatique — le même qui fonda plus tard *les Dîners du Vaudeville*. Celui-ci, après la suppression (au premier acte, scène IV, alors que *Marceline* rappelle à *Bartholo*, ses serments, le Petit Emmanuel, leur amour oublié, etc.) de ces mots : « J'irais, grison apo-
» plectique, agacer risiblement la mort avec

(1) Voyez Loménie, tome II, page 320.

» les jeux printaniers qui donnent la vie ! » Vous me prenez pour un Français ! » et de ces-cinq répliques au troisième acte (scène V).

FIGARO.

A sa place, moi je ne dis pas ce que je ferais.

LE COMTE.

Je te le permets.

FIGARO.

Quelque sot !

LE COMTE.

Je te l'ordonne..

FIGARO.

Instruite de vos faits et gestes et prenant conseil de l'exemple, je vous solderais vos petits bâtards en un bon gros enfant légitime... et puis cherche.

Enfin, après avoir rayé ce passage au courant du monologue :

« J'étudie gratis à Salamanque. On vante » mon esprit, mes talents, mon savoir, et je

» ne puis être percepteur au quart d'ap-
» pointements d'un mauvais cuisinier...
» Mon habit plissait de partout, mes bas
» devenaient trop larges et mon terme était
» échu... Combien de fois, alors, je me suis
» promené le cure-dent à la bouche et les
» deux joues gonflées comme un gourmand
» qui souffle la surabondance, avec mon
» estomac brûlant et mon pauvre ventre
» exténué. Les gens qui dînent tous les
» jours ne savent pas ce que coûte au triste
» affamé l'honneur de paraître, en se pro-
» menant, avoir dîné tout comme un autre.
» Las d'écrire et de ne point dîner, je re-
» cueille mes forces et j'invente une loterie
» plus ruineuse que toutes les autres. On
» l'examine, on l'accueille, on l'aurait
» reçue ; mon malheur veut qu'on vînt d'en
» adopter une autre plus damnable que la
» mienne..... Vais-je enfin être un
» homme ? Un homme !... Il descend comme
» il est monté, se traînant où il a couru....
» Puis les dégoûts, les maladies... Une
» vieille et débile poupée... une froide

» momie... un squelette... une vile pous-
» sière, et puis... rien ! »

Desfontaines rendit le manuscrit en concluant « que la pièce peut contribuer à » étendre la carrière dramatique ».

« C'est à la liberté dont jouissait Molière, » termine-t-il, que nous devons la morale » dont ses pièces sont remplies ; ses carac- » tères seraient-ils aussi énergiques qu'ils » le sont, si on lui eût imposé la loi de n'en » offrir que l'esquisse. » (1)

A son tour, Antoine Bret, le commentateur des Œuvres de Molière, fut chargé de donner son avis. Comme ses prédécesseurs, il pencha pour l'autorisation de représentation, et ne trouva rien à retrancher ; seul, Suard restait de l'avis d'interdire.

Enfin, Beaumarchais obtint de faire une lecture de sa pièce chez M. de Breteuil, et cela en présence d'hommes de lettres choisis par le baron. Nous ne pouvons résister

---

(1) Loménie.

à la tentation de donner au lecteur le récit fait par Fleury, de cette intéressante séance :

« D'abord, Beaumarchais débute par an-
» noncer qu'il se soumettra *sans* réserve à
» tous les retranchements, à toutes les cor-
» rections dont ces messieurs, et même ces
» dames, trouveront son ouvrage suscep-
» tible; il lit, on l'arrête, on lui fait des
» observations, on discute; à chaque inter-
» ruption, il cède, puis revenant sur ses pas,
» il finit par défendre les moindres détails,
» avec une adresse, une verve, une force de
» logique, une séduction de plaisanterie et
» de raisonnement qui ferment la bouche
» à ses censeurs; on rit, on s'amuse, on ap-
» plaudit : « C'est un ouvrage unique ! »
» Chacun veut y être pour quelque chose;
» on ne rature pas, on ajoute. M. de Bre-
» teuil trouve un mot, Beaumarchais le
» prend et remercie du cadeau : « Ce mot
» sauvera le quatrième acte ! » Mme de Ma-
» tignon donne la couleur du ruban du
» petit page; cette couleur est adoptée, elle

» fera fureur : « Qui ne voudrait porter les
» couleurs de Mme de Matignon ? » Mais le
» mot de M. de Breteuil ne sera pas entendu,
» l'élégant ruban ne verra pas le jour, si le
» second *Figaro* ne fait pas son apparition
» éclatante,

» Il la fera. »

« Non, disait M. de Champort, par-
» lant de cette séance, non, je n'ai jamais
» entendu un tel magicien ! Tout ce que
» dit Beaumarchais pour l'apologie de
» son ouvrage l'emportait infiniment par
» l'esprit, par l'originalité, par le comique
» même, sur tout ce que sa nouvelle comédie
» offrait de plus ingénieux et de plus gai.
» Il me semblait voir, ajoutait-il, un homme
» joyeusement grisé de champagne, broyant
» entre ses dents des cristaux à facettes, et
» les jetant à tort et à travers au visage de
» ses auditeurs. »

N'est-ce pas là un joli tableau ?

A quelques jours de là, le mardi 27 avril 1784 au matin, l'affiche du Théâtre-Français s'étalait dans tout Paris annonçant

pour le soir la première représentation de :

Le Mariage de Figaro

OU

La Folle Journée.

On verra, par nos extraits, les comptes-rendus faits au lendemain de la première; toutefois nous ne pouvons résister, à nouveau, au plaisir de donner le tableau de cette journée, qui compte, dans l'histoire de la littérature française comme dans l'histoire politique de la France; tableau tracé de main de maître par Fleury, styliste bon-enfant et délicat, comme on a déjà pu en juger :

« Dix heures avant l'ouverture des » bureaux, la capitale entière, je crois, » était à nos portes. — Quel triomphe pour » Beaumarchais ! S'il aimait le bruit, il en » fit : non-seulement il traînait à sa suite » les amateurs et les curieux ordinaires; » mais toute la cour, mais les princes du

» sang, mais les princes de la Famille
» Royale ; il reçut en une heure cinquante
» lettres de solliciteurs de toute espèce qui
» se mettaient à genoux pour avoir des bil-
» lets d'auteur et lui servir de *battoirs*. Dès
» onze heures, Mme la duchesse de Bourbon
» avait envoyé ses valets de pied au gui-
» chet pour attendre la distribution des
» billets, indiquée pour quatre heures seu-
» lement ; dès deux heures, Mme d'Ossun
» forçait son caractère, et faisait politesse à
» tout le monde pour passer ; au même
» moment, Mme de Talleyrand mentait à sa
» renommée, et payait triple loge ; les cor-
» dons-bleus étaient confondus dans la
» foule, se coudoyant, se pressant avec les
» savoyards ; la garde fut dispersée, les
» portes enfoncées, les grilles de fer brisées ;
» on entrait, on se pressait, on s'étouf-
» fait..... (1) heureux qui faisait un pas en

(1) Quelques-unes de ces phrases, sont, on peut s'en apercevoir, les fruits d'un démarquage, peu voilé du reste, de *Bachaumont*.

» avant ! La plupart n'ayant pas de billets,
» jetaient en passant leur argent aux por-
» tiers. Impossible d'être tour à tour plus
» humble, plus hardi, plus empressé pour
» obtenir une grâce de la cour que ne
» l'étaient tous nos jeunes seigneurs pour
» s'assurer d'une place. Et chez nous, dans
» l'intérieur, autre spectacle ! C'était un
» cliquetis d'assiettes, un bruit de four-
» chettes, de bouteilles débouchées, de vin
» versé, à assourdir ; notre sanctuaire était
» un cabaret ! Trois cents personnes dînaient
» dans nos loges, pour être plus à portée
» des bureaux à l'ouverture ; la grosse mar-
» quise de Montmorin tenait à peine dans
» le joli réduit de Mlle Olivier ; la gracieuse
» Mme de Sénectère égara son dîner dans la
» bagarre, et il fallut avoir recours à Deses-
» sarts, qui n'était jamais au dépourvu,
» pour qu'elle eût à manger sur le
» pouce.

» Et, dans la salle, quel auditoire ! Nom-
» merai-je les illustres seigneurs, les nobles
» dames, les artistes à talents, les auteurs

» renommés, les riches du monde qui se
» trouvaient là? Quel brillant cordon de
» premières loges! La belle princesse de
» Lamballe, la princesse de Chimay, l'ai-
» mable duchesse de Polignac, la noncha-
» lante Mme de Laascuse, Mme d'Ararey, la
» spirituelle marquise d'Andlau, la su-
» prême Mme de Châlons, Mme d'Estournel,
» la duchesse de Lauzun, à la vive phy-
» sionomie; Mmes de Laval, d'Esparre,
» d'Escars, la belle Mme de Balby, Mme de
» Simiane, plus belle encore; Mmes de la
» Châtre, Matignon, Dudreneuc dans une
» même loge. Tout cela brillait, se saluait;
» c'étaient des bras arrondis, de blanches
» épaules, des cous de cygne, des rivières
» de diamants, des colliers de perles, des
» étoffes de Lyon, bleues, roses, blanches,
» des arcs-en-ciel, mouvants, jolis, animés,
» s'agitant, se croisant, papillonnant; tout
» cela impatient d'applaudir, impatient de
» dénigrer; tout cela pour Beaumarchais
» et DE PAR BEAUMARCHAIS. »

Nous trouvons encore dans l'*Année litté-*

raire, (1) le passage suivant, le seul que nous extrayons, à ce sujet, de cette feuille insipide et lourde que dirigeait alors — pour le compte du fils de Fréron, resté à la mort de son père, titulaire du privilége — l'abbé Grosier : « Scudéri se vantait » d'avoir attiré à la représentation d'une » de ses pièces un tel concours de spec- » tateurs que quatre ou cinq portiers du » théâtre furent étouffés sur la place. » M. de Beaumarchais n'a pas eu cette » bonne fortune. Mais, en revanche, que » la vanité littéraire (car enfin l'auteur » le plus modeste ne laisse pas que d'en » avoir) a dû être flattée du spectacle de cette » foule ardente et tumultueuse qui se serait » de bon cœur fait écraser pour voir *Figaro*, » le premier jour qu'on l'a donné. Loin de » s'affaiblir, monsieur, l'engouement se pro- » page ; c'est à présent une affluence dont » on n'a pas d'idée : Dès midi, le public

(1) Lettre I, tome IV, année 1784.

» investit toutes les avenues de la salle, as-
» siége tous les bureaux; et le portique de
» la Comédie est une espèce d'arène où
» triomphent tour à tour l'adresse, le cou-
» rage et la ruse. *Figaro* tourne toutes les
» têtes c'est au point qu'on n'en dort pas,
» qu'on n'en dîne pas! J'ai vu des jeunes
» gens couverts de sueur, haletants de fa-
» tigue qui, pour ne pas sacrifier le plaisir
» d'entendre enfin ce *Figaro* si fêté, lais-
» saient murmurer leurs entrailles à jeun,
» et d'autres qui, debout et sans quitter
» leur poste, dévoraient à la hâte un ali-
» ment grossier : « *Du pain et des spec-*
» *tacles* », disait autrefois le peuple ro-
» main : « *Du pain et Figaro* », crieraient
» volontiers les Parisiens..... »

. . . . . .

A ce spectacle, M. de Loménie ajoute un trait nouveau : il assure, se basant sur une invitation à dîner adressée à l'abbé de Calonne, frère du ministre (1), que Beaumar-

(1) *Beaumarchais et son temps*, tome II, p. 325.

chais assistait à tout son triomphe, au fond d'une loge grillée, entre l'abbé de Calonne et l'abbé Sabathier, « afin de se faire admi-
» nistrer, disait-il, en cas de mort, des *se-*
» *cours très spirituels.....* »

, ...

Nous n'entrerons pas ici dans l'étude de toutes les critiques élogieuses ou acerbes qui tombèrent drues comme coups de gaule sur les épaules de Beaumarchais, ceci est besogne d'historien ; puis tout un volume n'y suffirait pas. Nous préferons nous en tenir aux à-côtés historiques.

Le lendemain de la première, le *Journal de Paris* — le seul journal quotidien de l'époque — publie en date du 28 avril (1), un compte-rendu de la pièce complètement incolore, « il laisse à la critique à faire la
» besogne vis-à-vis de cette pièce qui ne
» doit pas être jugée d'après les règles
» auxquelles on soumet les ouvrages or-

(1) N° 119, page 520.

» dinaires. » Il souhaite que l'auteur fasse quelques retranchements à l'ouvrage qui « *excède* la durée ordinaire, même d'un spectacle entier. »

A la date du dimanche 2 mai (1) le même journal félicite l'auteur d'avoir fait quelques retranchements nécessaires. « La pièce » n'a pu qu'y gagner, d'autant mieux » qu'elle était d'un tel embonpoint qu'on » pouvait lui en ôter sans la maigrir. »

Les représentations de *Figaro* suivaient leur cours, de deux jours en deux jours, faisant le maximum (2), et Beaumarchais se souciant fort peu à présent des traits de la cabale, répondait aux satires et aux épigrammes qu'on lui décochait par d'autres satires et d'autres épigrammes plus sanglantes et plus incisives.

C'est ainsi qu'il remanie l'épigramme de

---

(1) N° 123, page 537.

(2) « Les vingt premières représentations de cet ouvrage » valurent à la Comédie-Française 100,000 francs; à la » vingt-septième, l'affluence était toujours la même; on » vint de province, on vint de l'étranger. » *(Fleury.)*

M. de Langeac — lancée dans la salle le jour de la seconde — et qu'il s'en fait une arme contre celui-ci ; c'est ainsi qu'il répond à Piis :

Ton Pégase, Piis, est tombé dans l'ornière,
De son temple, le goût te ferme l'*ostium*.
Au bon petit Jésus je fais cette prière :
Ange Piis ingenium.

Enfin, c'est ainsi qu'il répond à la demande du président Dupaty (1) certain qu'il

---

(1) *Lettre du président Dupaty à Beaumarchais.*

Vous êtes bien aimable de m'avoir envoyé un billet de loge, mais je doute fort que je puisse en faire usage, attendu que *je dois aller à votre Figaro avec des personnes suspectes, qui ont leurs raisons pour ne pas se montrer en public; c'est-à-dire, car avec vous il faut s'expliquer sur ce chapitre, avec une mère et ses filles. Si donc la loge n'est pas une de celles du rez-de-chaussée où l'on n'est pas vu, votre billet ne pourra me servir.* Vous pourriez cependant dans ce cas-là l'échanger contre un billet de loge du rez-de-chaussée ; il ne manque pas de gens qui ne demandent pas mieux que de se montrer. Enfin, je vous renvoie ce billet et vous prie de me faire le plaisir et le très grand plaisir d'arranger toutes choses à la satisfaction de ces dames.

Recevez, je vous prie, toutes mes amitiés.

Loménie : *Beaumarchais et son temps*, tome II, pièce justificatrice, n° 21 page 360.

était maintenant de l'impunité, cette lettre d'une impudence rare, que l'on trouvera au courant de nos extraits.

A la réception académique du marquis de Montesquiou, Suard intercala au courant de son discours une critique acerbe et mordante qu'il débita avec une véhémence qui lui était inconnue.

Pendant le temps où ses ennemis s'acharnaient à lui faire des réclames, Beaumarchais consacrait les bénéfices de sa pièce à soutenir les prisonniers détenus pour mois de nourrices, ainsi que les octogènaires. (2)

Dans une lettre à la date du 12 août 1784, insérée au *Journal de Paris*, dans son numéro du dimanche 15 août (3), Beaumarchais propose la création d'un *institut*

---

(2) Voir sa lettre au *Journal de Paris* du mercredi 4 août 1784, n° 217, dans laquelle il expédie 2,000 livres à répartir : 1,500 pour les prisonniers, 500 pour les octogénaires.

(3) N° 228, page 972.

de bienfaisance pour secourir les mères-nourrices :

« Quand je devrais être encore traité
» d'homme vain, d'ignorant, de méchant
» et de sot auteur, j'y mettrai tout mon
» *Figaro;* c'est de l'argent qui m'appar-
» tient, que j'ai gagné par mon labeur à
» travers des torrents d'injures imprimées
» ou épistolaires. Or, quand les comédiens
» auront 200 mille francs, mes nourrices
» en auront 28. Avec les 30 de mes amis,
» voilà un régiment de marmots em-
» pâtés du lait maternel. Tout cela paye
» bien des outrages! Mais n'oublions pas
» que ces premiers secours ne sont rien, si
» un peu de chaleur française ne vient sou-
» tenir notre essai. Que ma douce et libre
» convention s'établisse entre les deux
» classes d'hommes qui embrassent la
» masse des richesses : ceux qui donnent
» les places et ceux qui les postulent. »

Plus loin il ajoute : « Mes amis et moi
» promettons 10 écus au pauvre cœur ma-
» lade ou desséché, qui prouvera le mieux

» dans un bon libelle anonyme, qu'il y a
» dans notre projet un dessous de carte
» malhonnête, qu'on découvrira quelque
» jour. »

Bref, d'accord avec les comédiens français, Beaumarchais décide de donner au bénéfice de la nouvelle œuvre le produit intégral de la cinquantième représentation, qui eut lieu le samedi 2 octobre 1784 et produisit une somme de 6,397 livres et 2 sols.

Dans son numéro du lendemain, dimanche 3 octobre, (1) le *Journal de Paris* constate le succès de cette soirée et publie de mémoire les couplets nouveaux et de circonstance chantés à cette occasion.

Le jour même, Beaumarchais écrit une lettre à ce journal qui ne la publie que dans le numéro 280 du mercredi 6 octobre, page 1183. Voici cette lettre : (2)

---

(1) N° 277, page 1171.

(2) Cette lettre et cette scène ne figurent pas dans les *Œuvres de Beaumarchais*.

« AUX AUTEURS DU JOURNAL.

» Le 3 octobre 1784.

» Messieurs,

» J'ai l'honneur de vous adresser la petite » scène et les couplets ajoutés au *Mariage* » *de Figaro*, tels que les comédiens les ont » rendus hier.

» Il y a un ou deux oubliés dans la dic- » tion du 1er couplet mis à votre jour- » nal de ce matin. Vous ferez de mon envoi » l'usage que vous voudrez. Ces couplets ne » convenant qu'aujourd'hui, ne recevront » aucune autre publicité que celle de votre » feuille.

» Je suis, etc.

(*Signé*) BEAUMARCHAIS. »

ADDITION AU *Mariage de Figaro* POUR LA 50me REPRÉSENTATION, *au profit des pauvres mères-nourrices.*

Après le premier couplet du vaudeville finissant par « gaudeant bene nati. (1)

---

(1) Scène XIX et dernière.

SUZANNE.

A quoi penses-tu donc, Figaro ? tu ne dis rien sur notre bonheur ?

FIGARO.

Ah ! que je suis bête, moi ! j'oubliais...

SUZANNE.

C'est bien obligeant.

BRIDE-OISON.

E.,. E... Est-ce que vous le croyez donc?... I... Il fait semblant.

FIGARO.

Charmant esprit.... Allons, ma Suzanne.

SUZANNE *(chanté)*.

Pour les jeux de notre scène,
Ce beau jour n'est pas fêté ;
Le motif qui vous ramène,
C'est la douce humanité.
Mais quand notre cinquantaine
Aux bienfaits sert de moyen,
Le plaisir n'y gâte rien.

FIGARO.

Nous, heureux cinquantenaires
D'un hymen si fortuné,
Rapprochons du sein des mères
L'enfant presqu'abandonné.
Faut-il un exemple aux pères ?
Tout autant qu'il m'en naîtra
Ma Suzon les nourrira.

SUZANNE (*chanté*).

Mon ami, je ne sais guère
Quel devoir sera plus doux,
Comme épouse et comme mère,
Mon cœur les remplira tous
Entre l'enfant et le père
Je partagerai l'amour,
Et chacun aura son tour.

FIGARO.

A vous, Monsieur le juge.

BRIDE-OISON,

E... Est-ce qu'on peut chanter quand on est attendri ? d'ailleurs, on ne m'a rien fait.

FIGARO.

Vous avez tant de facilité !

BRIDE-OISON.

C'est... est vrai. Oui, pour qu'on vienne peut-être me dire après « plu... us bête encore que l'auteur. »

FIGARO.

Pourquoi pas ?

BRIDE-OISON.

Au bout du compte, je m'en moque, moi, e...et m'en vais vous dire sur tout ceci ma façon de penser.... (*Il chante en se frottant la tête, comme s'il composait.*)

Que d'plaisir on trouve à rire,
Quand on n'voit du mal à rien !
Que d'bonheur on trouve à s'dire :
L'on m'amuse et j'fais du bien !
Que d'bel' choses on peut écrire
Contre tant d'joyeux ébats !
Nos crit... iques n'y manq'ront pas,
. . . . . .

Le lendemain circulait dans Paris le quatrain suivant :

De Beaumarchais admirez la souplesse,
En bien, en mal son triomphe est complet :
A l'enfance il donne du lait
Et du poison à la jeunesse.

A vrai dire, ce n'était pas méchant, mais plus perfide était la lettre insérée au *Journal de Paris*, le dimanche 30 janvier 1785, (1) lettre à laquelle Beaumarchais répondit, réponse qui lui valut son incarcération à Saint-Lazare ; on verra plus loin comment. Voici cette lettre :

« AUX AUTEURS DU JOURNAL.

» Messieurs,

» L'origine des grandes maisons, leurs » branches, leurs alliances, sont des points » de discussion dignes de fixer l'attention » des savants, et c'est rendre service à la » société que d'écarter les nuages qui les » enveloppent.

(1) N° 30, page 126.

» C'est pourquoi, messieurs, je vous
» demanderai quelques détails sur une
» famille qui, quoique sortie d'une source
» obscure, mérite, par la fortune qu'elle a
» faite et par le grand rôle qu'elle joue dans
» le monde, d'être connue jusque dans ses
» moindres rejetons.

» Cette maison dont je veux parler, c'est
» celle de *Figaro*, jadis l'*Anonyme*, et
» maintenant si célèbre.

» Je lui ai plusieurs fois entendu raconter
» son histoire, et quoique d'une manière
» fort détaillée, j'ai toujours remarqué qu'il
» oublie une petite circonstance.

» Il dit bien qu'il est né à Séville, que
» son père était médecin, sa mère une cer-
» taine D^elle^ Marceline de Verte-Alure,
» jouissant de ses droits ; qu'il fut vendu à
» des Bohémiens ; que de disgrâces en
» disgrâces il tomba au château d'Acquas-
» Frescas, où il épouse Suzanne. Mais
» jamais il ne parle, parmi ses trente-six
» infortunes, d'avoir subi le joug de l'hymen
» et même d'avoir eu des enfants ; c'est ce

» qui fait ma difficulté, et ce qui cependant
» est aisé à prouver.

» Vous devez vous rappeler que (quel-
» ques années auparavant, lorsqu'à Séville
» il se mêlait du mariage du comte Alma-
» Viva, Rosine dit, quand Bartholo lui
» demande pourquoi il manquait du papier
» à lettre (1) : « *J'en ai pris pour faire un cor-*
» *net de bonbons pour la petite Figaro ;* » et
» un peu plus loin : « *Mais ces doigts noircis,*
» *est-ce aussi pour la petite Figaro ?* »

» Il y avait donc à Séville une petite
» *Figaro* qui ne pouvait être que la fille de
» M. *Figaro* le barbier, puisqu'il n'y avait
» que lui dans toutes les Espagnes qui por-
» tât ce nom. Enfin, messieurs, est-ce une
» fille adoptive ? Quelle était sa mère ? Sa
» fortune est-elle aussi considérable que
» celle de son père ? Est-elle aussi aimable

---

(1) Cette citation n'est pas exacte; la voici, rétablie selon la brochure du *Barbier de Séville, scène XI, acte II :*

BARTHOLO.

... Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain

» que sa belle-mère ? Pourquoi n'est-elle
» pas à Acquas-Frescas pour augmenter le
» nombre des conquêtes de Don *Chérubin* ?
» Ce sont les doutes sur lesquels je vous
» prie de m'éclaircir, et avec moi beaucoup
» de personnes qui s'intéressent pour tout
» ce qui porte le nom de *Figaro*.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

---

qu'il y avait six feuillets ; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE (*à part*).

Oh ! imbécile !...

BARTHOLO (*comptant*).

Trois, quatre, cinq...

ROSINE.

La sixième...

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE (*baissant les yeux*).

La sixième ? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyé à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro ? Et la plume qui était toute neuve, comment est-elle devenue noire ? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro ?.....

A cette lettre, Beaumarchais répondit le lendemain la lettre suivante qu'insère le *Journal de Paris* dans son n° 33 du mercredi 2 février 1785, page 138 :

Réponse de M. de Beaumarchais à l'anonyme qui demande un éclaircissement par sa lettre insérée hier dans le Journal de Paris :

» Ce 31 janvier 1785.

« Le hasard, monsieur, m'ayant procuré » ce matin même, des notions certaines » sur le sort de la *petite Figaro* dont vous » paraissez inquiet, je m'empresse de vous » les communiquer, persuadé que vous » n'avez pas fait une pareille recherche sans » avoir la louable intention de lui être » utile, dès que vous seriez instruit de son » sort.

» L'enfant qu'on nommait abusivement » la *petite Figaro* parce que ce bon gar- » çon, touché de sa misère, en prenait » soin par pure humanité, se nommait » Geneviève Valois. Lorsque *Figaro* a

» passé en France, elle et sa mère, qui était
» une fort honnête femme, l'y ont suivi
» sans autre espoir. Cette jeune fille, très
» laborieuse, a épousé depuis, à Paris, un
» pauvre honnête garçon, gagne-denier sur
» le port St-Nicolas, nommé L'Ecluze,
» qui vient d'être écrasé misérablement au
» milieu de tous ses camarades, par la
» machine qui sert à décharger les ba-
» teaux. Il a laissé sa pauvre femme âgée
» de 25 ans, avec un enfant de treize mois
» et un de huit jours qu'elle allaite, quoi-
» qu'elle soit très malade et qu'elle manque
» de tout. Les pauvres camarades de son
» mari, touchés de son triste sort, se sont
» tous cotisés pour la faire vivre un mo-
» ment. Ils m'ont invoqué ce matin par la
» plume de leur inspecteur. Je me suis
» joint à eux avec plaisir, et je ne doute
» pas, monsieur, que vous n'en fassiez au-
» tant. J'ai donc envoyé un louis pour elle
» à M. Merlet, Inspecteur du port St-Nico-
» las, et j'en joins deux autres à cette lettre,
» en priant les auteurs de ce journal de

» vouloir bien les faire tenir au même
» M. Merlet, pour la bonne Geneviève
» Valois, veuve L'Ecluze, avec ce qu'il
» vous plaira, monsieur, d'y ajouter pour
» le soulagement de cette pauvre mère
» affligée, soufffrante et nourrice.

» J'apprendrai avec joie, par la voie du
» journal, que votre bon esprit et votre
» bon cœur ont été satisfaits également de
» mon explication, la seule qu'il fût hon-
» nête d'exiger de celui qui a l'honneur
» d'être, etc.

» *Signé :* Caron de Beaumarchais. » (1)

A cette lettre, par laquelle Beaumarchais évitait fort spirituellement des explications qu'il jugeait inutiles, l'*anonyme* répondit par la voie du même journal (2). Au courant de sa réponse, il se plaint de « voir établir

---

(1) Cette lettre produisit son effet sur quelques-uns des lecteurs du journal, car nous lisons à la page 155 du n° 37, du dimanche 6 février :

« Hier nous avons reçu *douze livres* de la part d'une
» demoiselle de six ans pour la *petite Figaro.* »

(2) N° 41 du jeudi 10 février, page 173.

» un terme moyen entre deux choses aussi » éloignées » ; il traite cela de sophisme, rappelant assez Scipion l'Africain, puis après avoir parlé de la veuve qu'il trouve bien plus à plaindre encore, il s'écrie : « Fallait-il donc le nom de *Figaro* pour » engager la société à la bienfaisance ? » ; il termine, en disant qu'il ne portera pas plus loin ni ses réflexions, ni plus en avant ses doutes !

Nouvelle réponse de Beaumarchais qui, dans le journal du 13 février, publie une lettre incolore dans laquelle il traite son correspondant masqué de « *canard boiteux* », certifiant qu'il y a « moins loin d'une mère » qui nourrit à la *petite Figaro*, que de » Scipion l'Africain à Beaumarchais l'Amé- » ricain. » (1)

---

(1) La veille du jour où parut cette lettre, le n° 43 du 12 février du *Journal de Paris* annonce sous la rubrique *Comédie-Française*, après le spectacle du jour : *En attendant la 74e représentation de la Folle Journée;* le n° 48 annonce : *Demain la 74e représentation de la Folle Journée ;* le n° 49 ne publie aucune annonce du *Mariage* et le journal du lendemain, n° 50, imprime : *En attendant*

A quelques jours de là, autre lettre attribuée, ainsi que les précédentes, à M. Suard, mais auxquelles le comte de Provence, frère du roi, n'était pas étranger, paraît-il. Après cette lettre, publiée dans nos extraits et signée « P. L. P. F. C. L. », Beaumarchais écrivit au *Journal de Paris* du 7 mars, (1) qu'il ne répondrait plus aux insulteurs que les lettres ne soient signées ou accompagnées d'une aumône, se réservant de les prendre à partie à défaut d'un « tribunal » pour attacher à eux-mêmes le nom du » fuyard aux poteaux publics de leurs » jambes. Quand j'ai dû vaincre, ajoutait-» il, *lions* et *tigres* pour faire jouer une

---

la 74e représentation de la Folle Journée, retardée par l'indisposition d'un acteur, annonce qui se répète pendant plus d'un mois. Dans le n° 92, du samedi 2 avril, on reproche aux comédiens leur peu de nouveautés, grâce au *Mariage*. Cela eut-il une influence sur l'aréopage ? nous ne savons, seulement il est bien certain que l'annonce ne paraît plus lors de la réouverture du 5 avril (n° 95), mais reparaît cependant au n° 102, du mardi 12 avril, puis redisparaît pour reparaître définitivement avec annonce de la reprise définitive dans le n° 229 du mercredi 17 août 1785.

(1) N° 66, page 272.

» comédie, pensez-vous, après son succès,
» me réduire, ainsi qu'une servante hollan-
» daise, à battre l'osier tous les matins sur
» l'*insecte vil de la nuit ?* »

Mal lui en prit, car Suard, qui ne voulait pas se reconnaître dans ces lignes, déclara qu'elles désignaient clairement Louis XVI et Marie-Antoinette. De son côté, le comte de Provence porta plainte au roi, son frère qui, paraît-il, écrivit à sa table de jeu, sur un sept de pique, l'ordre d'arrêter immédiatement Beaumarchais et de le conduire à Saint-Lazare. (1) et (2)

---

(1) Vincent Arnault : *Souvenir d'un Sexagénaire.*

(2) Voici au sujet de l'arrestation de Beaumarchais, un document inédit et du plus haut intérêt :

« L'an 1785, le mardi 8 mars, sur les dix heures du soir, nous, Gilles Pierre Chenu, etc., ayant été requis par le sieur Dutronchet, inspecteur de police, sommes transporté *Vieille rue du Temple* en une maison où demeure M. Caron de Beaumarchais, ancien secrétaire du roi, où étant monté au premier étage et entré dans une salle à manger, y avons trouvé ledit sieur Caron de Beaumarchais, auquel ayant fait entendre le sujet de notre transport avec ledit Dutronchet, il nous a dit qu'il ne connaissait rien de plus respectable que les ordres du roi auxquels il était prêt d'obéir. Et à l'instant ledit sieur Dutronchet l'a arrêté en exécution

Grande joie de ses ennemis qui lancent à travers Paris chansons, satires et épigrammes; partout on entend ce refrain imité du vaudeville de sa pièce :

On l'étrille, il peste, il crie,
Il s'agite en cent façons;
Plaignons-le par des chansons.

On fit même au sujet de cette incarcération deux caricatures sur lesquelles M. Ludovic Lalanne a publié dans le *Courrier de l'Art* du 19 octobre 1882, n° 42, un article fort intéressant et deux lettres inédites du

---

de celui dont il est porteur et s'en est chargé pour le conduire au lieu de sa destination. Et ledit sieur de Beaumarchais nous a à l'instant observé qu'il est dans un courant d'affaires immenses et quantité de payemens à faire dans le cours de ce mois, pourquoi il était indispensable qu'il donne ses ordres au sieur Gudin, son caissier et qu'il lui donne les papiers relatifs à ses dits payemens et affaires. Requérant et priant même, en conséquence, qu'il ne soit apposé aucun scellé chez lui où il a tous gens sûrs auxquels il entend confier tout le contenu de sa maison. Au moyen de quoi il n'a été apposé aucun scellé chez lui. Dont et de quoi nous avons fait et dressé le présent procès-verbal.

» *Signé* : Chenu, Caron de Beaumarchais.»

(Liasse 882, *Commissaire*, Chenu).

F. De Marescot : *Théâtre de Beaumarchais.*

graveur Vangelesti, article dont nous extrayons les passages suivants : « Elles » sont de même dimension, ont le même » encadrement et sortent évidemment du » même burin. L'une, représentant son ar- » rivée à Saint-Lazare, est de la dernière » insignifiance et je crois qu'elle dut passer » inaperçue. Il n'en fut pas de même de la » seconde, qui est beaucoup plus vive. On » y voit Beaumarchais, culotte bas, la tête » cachée entre les jambes d'un Lazariste » prêt à le fouetter avec une poignée de » verges qu'il tient à la main. A côté d'eux » sont la comtesse Almaviva et Chérubin, » et au-dessus est écrit le proverbe arrangé » par Figaro : « *Tant va la cruche à l'eau* » *qu'à la fin elle s'emplit* », proverbe dont » la vraie leçon se lit sur la première » estampe, ce qui prouve qu'elles étaient » destinées à se faire pendant. Comme elles » ne sont point signées, on n'en a point jus- » qu'ici connu l'auteur que l'on s'est, » du reste, fort peu préoccupé de chercher, » car réellement la chose n'en valait guère

» la peine. Quoi qu'il en soit, *habemus,*
» *confitentem reum*. Le nom du coupable
» nous est révélé par deux lettres qu'il
» a écrites dans les circonstances sui-
» vantes :

» Le signataire de ces lettres est un cer-
» tain Vincenzo Vangelisti, graveur assez
» médiocre, qui, né à Florence, passa une
» grande partie de sa vie à Paris et périt
» d'une manière tragique en 1798, suivant
» le *Pausanias Français*. En 1784, il avait
» gravé d'après Callet le portrait de M. de
» Vergennes, ministre des affaires étran-
» gères, et avait échangé à cette occasion
» quelques lettres avec le premier commis
» du ministère, M. Hennin, amateur et
» collectionneur éclairé et grand protecteur
» des artistes. Lorsqu'il apprit l'arrestation
» de Beaumarchais, Vangelisti pensa pro-
» bablement qu'il ferait sa cour au pouvoir
» en jetant le ridicule sur le prisonnier. De
» là les deux caricatures en question, dont
» il confia la vente à une marchande d'es-
» tampes, Mme La Gardette. Mais il avait

» compté sans un de ces revirements subits
» si fréquents dans les gouvernements des-
» potiques. A peine Beaumarchais fut-il
» rendu à la liberté, qu'on chercha de
» toutes les manières à lui faire oublier l'af-
» front qu'on lui avait infligé, et l'on com-
» mença par interdire la vente des es-
» tampes. Mme La Gardette craignit d'être
» inquiétée, et alla se dénoncer elle-même
» au lieutenant-général de police Lenoir ;
» mal lui en prit, car celui-ci, sans autre
» forme de procès, l'envoya à l'hôtel de La
» Force. Pour la tirer de ce mauvais pas,
» Vangelisti eut recours — et avec succès
» — à l'intervention de M. Hennin et lui
» adressa les deux lettres suivantes que
» nous donnons d'après les originaux con-
» servés à la Bibliothèque de l'Institut. »

« Paris, ce 20 mars (dimanche) 1785.

» Monsieur,

» Ayant fait une plaisanterie au sujet de
» Monsieur de Beaumarchais, quoique je

» n'ai jamais pensé qu'elle aurait porté à
» aucune conséquence, j'ai néanmoins con-
» seillé à Mme La Gardette de se présenter
» chez Monsieur Lenoir et lui en faire part,
» comme en effet elle s'y est transférée ce
» matin, et Monsieur Lenoir a jugé à pro-
» pos de la condamner à l'Hôtel de La
» Force. J'ai été sur-le-champ à la police
» et en me déclarant l'auteur de la planche,
» et par conséquent le seul coupable, je me
» suis offert à me faire mettre en prison et
» de mettre en liberté la pauvre malheu-
» reuse chargée de famille et obligée de
» laisser sa maison et ses affaires à l'aban-
» don ; mais mes instances ont été inutiles.
» Je vous supplie, monsieur, de vouloir
» bien représenter à Monseigneur de Ver-
» gennes pour qu'il veuille donner des
» ordres pour la liberté de la susdite femme.
» Je ne doute nullement que Monseigneur
» voudra bien acquiescer à ma prière, d'au-
» tant plus qu'il s'agit d'une chose où il
» n'y a rien contre les mœurs ni contre
» l'Etat.

» Dans cette attente, j'ai l'honneur de me
» dire très respectueusement
» Votre très humble
» Et très obéissant serviteur.
» VANGELISTI. »

« Paris, ce 23 mars (mercredi) 1785.

» Monsieur,

» D'après vous avoir instruit, monsieur,
» dimanche soir, de la petite conversation
» que j'eus avec Monsieur Lenoir avant de
» parler à Monseigneur de Vergennes, vous
» devez bien penser que Madame La Gar-
» dette, le lundi matin, fut mise en liberté.
» Vous avez rendu, monsieur, le calme
» à toute cette famille, ainsi qu'à moi,
» et je ne saurais trouver assez d'expres-
» sions pour vous en témoigner ma plus
» vive reconnaissance de toutes les peines
» que vous avez bien voulu vous donner
» à mon égard. J'ai retardé jusqu'à ce
» moment à vous écrire pour être plus
» fondé à vous assurer de ce que le
» public pense à ce sujet. Je me rendrais

» trop prolixe, si je voulais entreprendre à
» vous en faire un exact récit, mais je me
» bornerai seulement à vous dire que la
» sensation que cette affaire a fait dans le
» public est au-delà de toute expression.
» Cet enlèvement a été regardé de toutes les
» classes des personnes avec le plus grand
» étonnement, et l'horreur dont il était sus-
» ceptible. Si Madame avait des estampes
» en question dans ce moment-ci, on lui
» offre douze livres l'épreuve, et on est par-
» venu aujourd'hui même à offrir jusqu'à
» un louis. Je vous réitère, monsieur, les
» sentiments de mon estime la plus invio-
» lable avec laquelle j'ai l'honneur d'être
» très parfaitement

» Monsieur,

» Votre très humble et obéissant serviteur.

» VANGELISTI. »

» Les deux caricatures, assez rares, je
» crois, — termine M. Lalanne, — sont au
» Cabinet des estampes, et comme elles font
» partie de la riche collection que le fils de
» M. Hennin a léguée à la Bibliothèque

» Nationale, il serait fort possible que
» celui-ci les tînt de son père à qui Vange-
» listi avait dû certainement en offrir un
» exemplaire. Celle qui représente la scène
» de la flagellation est en partie coloriée. »

Pendant ce temps, Paris chantait :

Un Lazariste inflexible,
Ennemi de tout repos,
Prend un instrument terrible
Et l'exerce sur son dos ;
Par ce châtiment horrible
Caron est anéanti :
Paveant male nati.

L'incarcération ne dura que cinq jours, il fallut faire sortir presque de force, de Saint-Lazare, Beaumarchais qui voulait des juges et déclara qu'il ne sortirait pas de chez lui sans avoir obtenu haute et prompte justice. Il écrivit un mémoire justificatif à la réception duquel M. de Calonne lui envoya une lettre dans laquelle il lui disait que le roi le tenait pour justifié et le félicitait de la modération qu'il avait apportée à la rédaction de son mémoire.

Enfin, Beaumarchais triomphait ; il avait le roi pour lui, la reine, les princes, tout Paris ; les ministres avaient assisté en corps à la représentation du *Mariage;* on lui avait payé un million à-compte de ses comptes du gouvernement ; et, apothéose ironique de toutes ces intrigues, on avait joué le *Barbier de Séville* à Trianon. La reine jouait *Rosine;* le comte d'Artois, *Figaro;* M. de Vaudreuil, *Almaviva;* le duc de Guiche, *Bartholo;* et M. de Crussol, *Basile;* n'est-ce pas le cas de s'écrier avec Fleury : « Chose curieuse que tous ces grands char-
» més de s'amuser à leurs propres dépens!
» que cette autorité souveraine se bernant
» elle-même ! C'était chose inouïe à en-
» tendre que ceci dans la bouche d'un
» prince du sang : « Parce que vous êtes
» grand seigneur, vous vous croyez un
» grand génie ; noblesse, fortune, un rang,
» des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-
» vous fait pour tant de biens ? *Vous vous*
» *êtes donné la peine de naître.* »

Les grands et les bafoués riant et se

jouant d'eux-mêmes, n'était-ce pas comme l'impunité, mieux que cela, l'immortalité acquise à Beaumarchais?

Figaro fut le premier « sectionnaire » lancé contre cette royauté affaiblie par quatorze cents ans de jouissance, qui ne trouvait rien mieux pour raffermir son prestige et faire valoir ses volontés, que les lettres de cachet, l'exil, le Châtelet, et la Bastille; mais celle-ci protégeait insuffisamment ce trône sur lequel était assis un prince impuissant à arrêter le courant philosophique, et le peuple qui, vivant de privations, d'humiliations et de compromis, *s'enphilosophait* peu à peu.

Seul, Beaumarchais osa, tel que l'aigle, regarder la royauté en face et braver ses rigueurs; puis, héroïque comme ceux qui n'ont rien à perdre, il se lança tête basse contre ce régime vermoulu qu'il frappa à la poitrine.

Il y a cent ans de cela!

AUG. PAËR.

Appendice

Le jeudi 30 décembre 1784, le *Journal de Paris* publiait la lettre suivante :

« Paris, le 25 décembre 1784.

» Messieurs,

» L'auteur du *Mariage de Figaro*, qui » n'a communiqué son manuscrit à per- » sonne, nous autorise à vous prier de don- » ner place à l'avis suivant dans votre » feuille : On distribue de toutes parts des » annonces d'éditions du *Mariage de Figaro*, » où l'on avertit les *amateurs du spectacle* » que cette comédie, qui sera jouée, dit-on,

» à Bruxelles, le 3 janvier 1785, est actuel-
» lement sous presse à Amsterdam, et que
» l'on recevra l'exemplaire pour trois esca-
» lins de souscription. Mais nous préve-
» nons les amateurs que toutes les éditions
» étrangères sont tronquées, pleines de
» fautes, de contre-sens, de bêtises, de
» lacunes et faites sur de misérables manus-
» crits, dont l'auteur a vu quelques-uns
» arrachés de mémoire au théâtre et dérobés
» furtivement à la bouche des acteurs.

» La vraie édition, la seule exacte, avouée
» de l'auteur, et qui se fait sous ses yeux,
» est actuellement sous presse et paraîtra
» très incessamment. Elle sera précédée d'un
» discours sur le grand objet de la décence
» théâtrale, et servant de réponse à tout ce
» qu'a été dit ou écrit sur la pièce.

» L'auteur y joint des instructions assez
» étendues sur la manière de rendre les
» scènes et le vrai placement des acteurs en
» faveur des troupes éloignées de la capi-
» tale. Il a même fait faire cinq estampes
» supérieurement gravées, qui seront

» insérées dans des exemplaires très soi-
» gnés et tirés sur le plus beau papier de
» France.

» Nous avons l'honneur d'être, etc.

» LES LIBRAIRES DE L'AUTEUR. »

Ce fut à propos de l'apparition du *Mariage de Figaro, comédie en trois actes mêlés d'ariettes*, contrefaçon assez habile par Vernes de Luze que parût cette lettre. En effet, en moins d'un an, plus de cinquante pièces de tous genres parurent ayant pour principal personnage *Figaro*, les seules à citer sont : *Le Mariage de Figaro*, en trois actes, de Vernes de Luze; *le Mariage de Glogurrio*, parodie en 1 acte; *La Folle Soirée*, 1 acte, prose et vaudevilles, par l'abbé B. y de B. n; *L'Emprisonnement de Figaro; Le Repentir de Figaro; Le Veuvage de Figaro ou la Fille retrouvée; Figaro, directeur de Marionettes; La Folle Journée ou les Noces de Figaro.*

La première de ces deux dernières pièces, œuvre de François Eve dit *Maillot* —

le même qui plus tard fut commissaire de la Convention dans le Loiret — était une violente satire jouée avec grand succès sur le théâtre du Beaujolais, voici un des principaux passages : *Figaro* est à Paris avec sa femme *Suzanne* et sa fille *Frinquette ;* il veut monter un théâtre de marionnettes, *Suzanne* cherche à l'en dissuader, il persiste : « Je ferai, dit-il, des pièces bien » scandaleuses, bien saugrenues ; je dirai, » du mal de tout le monde : personne ne » s'en fâchera, parce que chacun aura l'oc- » casion de rire au dépens des autres, et » puis, mes pièces étant imprimées, me » rapporteront encore... »

« Mais, observa *Suzanne*, si vos piéces » sont trop libres, on n'en permettra pas » l'impression ? »

« Tu ne sais donc pas le moyen qu'on » emploie aujourd'hui, reprend *Figaro*. » On fait une longue préface, bien plai- » sante, bien honnête. On excuse comme » on peut les incongruités de la pièce, et, » à la faveur des belles estampes, on

» l'achète avec la même fureur qu'on est
» allé la voir représenter ».

Beaumarchais, qui venait à ce moment de lancer dans le commerce son édition du *Mariage* avec les figures de *Saint-Quentin*, fit, nous dit *Métra,* d'inutiles démarches pour empêcher que cette satire sanglante fût mise sous les yeux du public.

La Folle Journée ou *les Noces de Figaro*, est une ineptie en trois actes, dont l'auteur, croyant donner la change, s'est caché sous le nom de... Beaumarchais. Cela se vendait au prix de 24 sols, en 1785, aujourd'hui cela se vend 20 francs.

A la page 29, scène III, du dernier acte, on lit :

SCÈNE III

Les mêmes, ROSINE, FIGARO, LISETTE, LA FLEUR.

FIGARO.

Ah! charmante Rosine, je suis donc arrivé au comble de la félicité. Qui m'eût dit, il y a deux jours, que je serais le plus fortuné des mortels, moi qui en étais le plus malheureux? Que je baise mille et mille fois cette main, gage du bonheur de ma vie.

DON ALONZE.

Parbleu ? Avançons, c'est le moment. (*A Figaro*) Tout, tout doux, mon cher monsieur, vous avez bien de la vivacité ; croyez-vous rêver aussi ?

LE BARON.

Vous prenez des intérêts sur des fonds qui ne vous appartiennent pas encore.

DON ALONZE.

J'espère qu'il n'a pas pris le CAPITAL !

. . . . . .

Pas pris le CAPITAL ! mais alors le mot n'est pas de M. Alexandre Dumas, qui, à propos de l'affaire *Marambat*, il y a de ça quelques années, traîta de *capital* la vertu intrinsèque de la jeune fille en passe de ne plus l'être.

Quoi ! ce mot sur lequel on a fait tant d'autres, ce *Capital* qu'on a chanté sur tous les airs dans nos revues, sur tous les tons dans nos opérettes, ne serait que l'écho d'une pièce de dernier ordre, que l'œuvre d'un *ressemeleur* dramatique à gages.

M. Dumas plagiaire !... Nous avons peine à le croire !... et pourtant !...

D'ailleurs, qui sait si Beaumarchais lui-même ne prit pas son idée du fameux monologue dans une pièce intitulée : *La Cigale et la Fourmi* ou l'*Enfant gâté :* fable dramatique que Restif de la Bretonne composa pour le *Théâtre éphébique* d'Audinot, et qui n'ayant pas été jouée au Boulevard, fut représentée par de jeunes enfants, dans un château des environs de Paris.

Le lecteur trouvera ce monologue de *Crispin*, trop long pour être donné, ici dans le tome IV des *Françaises,* pages 269 à 273, ainsi que la distribution des rôles et le nom des acteurs.

Nous ne terminerons pas cependant sans donner aux lecteurs un extrait d'une des pièces les plus remarquables et des moins connues du répertoire moderne, dont *Figaro* est le héros principal.

Nous voulons parler des *Premières Armes de Figaro*, de Victorien Sardou, pièce créée par Déjazet en 1859 et qui servit d'inauguration au Théâtre-Déjazet.

« Cette pièce, — dit Paul de Saint-Vic-

» tor dans la *Presse* du 16 octobre 1859 —
» est une imitation surprenante du style de
» Beaumarchais : du fouillis, du cliquetis,
» de l'esprit qui grêle, des mots qui partent
» nets et stridents comme des notes de gui-
» tare, — ces étincelles du son ! C'est un heu-
» reux prélude pour le théâtre et pour
» M. Victorien Sardou, le jeune auteur de
» ces folies en Espagne. »

« Style net et strident », Paul de Saint-Victor avait raison. Qu'on en juge par ce remarquable monologue digne de Beaumarchais :

SCÈNE VIII (*Acte* Ier).

FIGARO, *seul*. (*Regardant son paquet.*)

..... Eh bien ! mon pauvre Figaro, voilà donc tout notre équipage !... un habit qui montre déjà la corde (*prenant la mandoline sans cordes*) et un instrument qui ne la montre plus ! Tout cela pour faire la conquête du monde ! (*Il jette la mandoline.*) Je suis extrêmement curieux de savoir ce que je vais devenir, et il y a cent à parier contre un que cela n'aura pas le sens commun : J'y suis fait. Récapitulons !... Volé par des Bohémiens à des parents inconnus, mais nobles, je puis l'affirmer, sans craindre le démenti, j'ai débuté dans la vie par de jolis tours de passe-passe, dont il m'est resté quelque chose dans les doigts ; mais, déjà scrupuleux jusqu'à la puérilité, je refuse un jour de voler des canards dans une ferme : ma famille adoptive me

chasse comme honnête homme, et me voilà sur la grand' route, affamé, seul et nu. Passe un bon chanoine, qui me ramasse, m'embrasse, me décrasse et m'enseigne le latin... j'y mords... l'histoire, la philosophie, les sciences naturelles... j'y mords... la théologie... j'y mords... mais modérément... Trois ans se passent, tout allait bien, le destin m'oubliait... Il se rappelle à temps que j'existe pour me tuer mon protecteur d'un attaque d'apoplexie, et me rejeter au fossé, aussi pauvre que devant, et plus instruit... deux misères ! Je reprends mon élan, et, déjà possédé par le démon de la musique et des vers, je m'engage dans une troupe de comédiens ambulants pour jouer *Les Filles Ingênues*... Il ne m'en est rien resté !... Comédie, opéra, ballets, décors, costumes, machines, régie, contrôle et cuisine, c'est moi qui fais tout, qui veille à tout, qui produis tout... l'entreprise prospère... un alcade imbécile, pour ne pas le distinguer des autres, voit la pièce, se reconnaît dans un personnage idiot, saisit la baraque, emprisonne la troupe et me menace des galères. Je m'évade, par miracle... Je passe en France, pays poli, policé, un peu polisson où ma verve se ranime : tour à tour colporteur, chanteur ambulant, commis, écrivain public, je me multiplie, et définitivement deviens barbier... j'entre au service d'une vieille baronne espagnole, dont le menton trop viril exige les soins quotidiens du rasoir... Elle me ramène à Séville ; l'émotion du retour me trouble... et en la rasant, je la coupe !... Elle me lance une injure au nez... je lui en réponds une autre à sa barbe... je suis dehors... Carasco me rencontre... nous nous arrangeons... Je rencontre sa femme... nous nous dérangeons... et me voilà d'où je suis parti... Mais vive Dieu !... la fertilité d'esprit et la belle humeur qui m'ont soutenu jusqu'ici ne sont pas pour me délaisser dans une telle crise... et, lancé dans l'air, comme un petit écu qui se demande en tournant s'il tombera pile ou face... je rends grâce à la nature qui m'a fait d'un métal à résonner toujours sur le pavé !...

. . . . . .

Au lendemain de la première, Victorien Sardou était célèbre, et avait acquis son droit de cité parmi les grands talents d'alors, droit de cité que Déjazet ratifiait par l'envoi du billet suivant :

Quand par ma voix on t'écoutait
Hier... pour qui cette couronne ?
C'est la gloire qui te l'offrait
Par l'amitié qui te la donne.

« Voilà de bien mauvais vers, mon cher
» Sardou, mais le cœur vaut mieux que
» l'esprit : acceptez-les de l'un sans vous
» occuper de l'autre.

» V. Déjazet. »

Si l'ombre de Beaumarchais entrait un soir par hasard—s'écria Edouard Thierry, qui fut directeur du Théâtre-Français — dans la salle des anciennes Folies-Nouvelles, je suis sûr que l'auteur du *Barbier de Séville* se demanderait d'abord quand il a écrit les *Premières armes de Figaro*, et qu'il hésiterait un moment devant le pre-

mier acte, comme un honnête homme hésiterait sur sa signature admirablement contrefaite.

Vingt-quatre ans se sont déjà écoulés depuis ; M. Sardou est de l'Académie-Française, et les *Premières armes de Figaro* ne sont pas encore du répertoire de la rue Richelieu !

A. P.

MÉMOIRES SECRETS

pour servir à l'histoire

DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

EN FRANCE

(EXTRAITS)

1781—1785

MÉMOIRES SECRETS

pour servir à l'histoire

DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

EN FRANCE

(EXTRAITS)

1781—1785

1781

19 *septembre* 1781. — Le bureau de législation dramatique est absolument dispersé, et qui le croirait? C'est son auteur lui-même qui le premier a donné l'exemple de la défection. C'est le sieur Caron de Beaumarchais que les poëtes dramatiques,

après avoir eu la bassesse de se ranger sous ses drapeaux, ont la lâcheté d'imiter en se soumettant aux règlements et en s'asservissant aux comédiens. Ce Beaumarchais, toujours avide de faire du bruit, n'importe comment, voyant que son projet de dominer impérieusement ses confrères ne réussissait pas, et par la fermeté de quelques-uns, et par la contrariété des gentilshommes de la Chambre, a imaginé d'aller trouver les histrions, de s'en rapprocher et de les flagorner pour obtenir d'eux de faire jouer la suite de son *Barbier de Séville;* ce qu'il a gagné après avoir essuyé quelques rebuffades de l'aréopage comique. Sa pièce doit être représentée incessamment. MM. Ducis et de la Harpe, l'ont suivi, et ont fait la lecture de leurs tragédies. La farce du sieur de Beaumarchais a pour titre : *Le Mariage de Figaro.*

29 *septembre.*—Le sieur de Beaumarchais, malgré la bassesse de ses démarches envers les comédiens, n'en a pas reçu généralement l'accueil qu'il en espérait. Le sieur Desessarts, enflé du succès de sa vengeance contre M. Fréron et M. Salaun, et

accoutumé à gourmander les auteurs, n'a pas mal molesté celui-ci. Le sieur Molé l'a traité avec hauteur, et le sieur Préville, à qui ce camarade reprochait d'avoir eu trop de déférence pour le sieur de Beaumarchais, lui a répondu qu'il se concilierait toujours avec les auteurs sur leurs ouvrages qu'il trouverait jouables, comme étant les véritables soutiens de la Comédie : mais qu'il n'accorderait jamais son amitié à celui-là et le tiendrait toujours loin de lui. Ce qui a surtout révolté les comédiens, c'est qu'ils n'ignorent pas les démarches du sieur de Beaumarchais pour former une troupe d'autres acteurs et se mettre à leur tête ; car il n'est aucun moyen de gagner de l'argent et de faire parler de lui que ne tente cet intrigant cupide et prodigue, dépensant l'argent encore plus facilement qu'il ne le gagne, mal à l'aise au milieu d'une grande fortune et se ruinant en procès et en chicanes.

27 *novembre* 1781. — On raconte que le sieur de Beaumarchais, bouffon-né du comte de Maurepas, au commencement de la maladie de ce ministre, profita d'un

mieux momentané et voulut l'égayer par la lecture de sa comédie du *Mariage de Figaro*. Le comte accepte, donne le jour et l'heure. L'auteur ayant fini, le malade exalte cet ouvrage, le trouve excellent. « Mais, reprend-il, comment se fait-il, Beau-» marchais, qu'accablé d'affaires comme » vous l'êtes, que vous immisçant de tout, » que chargé même de négociations graves » et vous étant élevé jusqu'à la politique, » vous vous amusiez encore à ces frivo-» lités, que vous ayez le temps d'y tra-» vailler? » — « *Monseigneur*, répondit-il, » *j'ai pris celui où vous étiez à la re-» doute.* » Le comte, entendant la raillerie, lui réplique : « Diable! le calembourg n'est » pas mauvais. » — « En effet, tandis que » vous en aurez toujours de pareils à » votre disposition, vous ne ferez point » mal de rire et de plaisanter, et je vous » garantis le succès. »

1782

23 *octobre* 1782. — Le sieur de Beaumarchais, depuis la mort du comte de Maurepas, trouvant sans doute des obstacles

pour faire jouer la suite de son *Barbier de Séville,* très libre et très ordurière, à ce qu'on assure, a voulu en donner un avant-goût au public. Il en a détaché une romance intitulée : *la Romance du Petit Page*, sur un air ancien très tendre, et elle fait fortune. Tout le monde la chante à la Muette, et la reine elle-même, la trouvant charmante, a daigné l'apprendre et la répète souvent.

23 *novembre* 1782. — La *Romance du Petit Page*, de la cour est passée à la ville : quoique l'air, qu'on dit tendre, ne soit réellement que triste et niais ; que les paroles, qu'on dit naïves, ne soient que plates, la mode est de l'avoir et de la chanter partout. Comme elle n'est point imprimée et qu'il n'y a pas d'apparence qu'on joue de sitôt la pièce d'où elle est tirée, la voici :

Mon coursier hors d'haleine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine !
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du destrier,

Au gré du destrier.
Sans valet, écuyer,

Là, près d'une fontaine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Songeant à ma marraine,
Sentis mes pleurs couler,

Sentis mes pleurs couler.
Prêt à me désoler,
Je gravais sur un frêne,
Que mon cœur, mon cœur a de peine !
Sa lettre dans la mienne :
Le roi vint à passer,

Le roi vint à passer,
Ses barons, son clergé ;
Beau page, dit la reine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine !
Qui met à la gêne ?
Qui vous fait tant pleurer ?

Qui vous fait tant pleurer ?
Nous faut le déclarer.
Madame et Souveraine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine !
J'avais une marraine
Que toujours adorai,

Que toujours adorai,
Je sens que j'en mourrai.
Beau page, dit la reine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine !
N'est-il qu'une marraine ?
Je vous en servirai,

Je vous en servirai.
Pour page vous aurai.
Puis à ma jeune Hélène,
Que mon cœur, mon cœur a de peine !
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marirai,

Un jour vous marirai.
Nanni n'en guérirai :
Je veux, traînant ma chaîne,
Que mon cœur, mon cœur a de peine !
Mourir de cette peine
Et non m'en consoler.

1783

9 *mars* 1783. — En 1722, à la mort de Marlborough, ce général anglais si funeste à la France par les batailles d'Hochstet et de Ramillies, il se composa en réjouissance une de ces chansons bêtes dont la police amuse la canaille de la capitale sans interruption, dans l'ordre des événements. Cette chanson fit une fortune considérable alors. On a vu que le sieur de Beaumarchais avait rajeuni l'air sur lequel elle était composée. Par une circonstance assez bizarre, personne ne savait à la cour cet air niais et plat. Mme Poitrine, seule, la nourrice du Dauphin, l'avait apprise dans son

village, et un jour qu'elle le fredonnait, le roi et la reine la surprennent et la forcent de le chanter. Ils s'en amusèrent. Ils voulurent l'apprendre, et les courtisans ne manquèrent pas de singer leurs maîtres ; de là la fortune incroyable de la romance de Beaumarchais.

19 *avril* 1783. — Le sieur de Beaumarchais qui aime à entretenir toujours le public de lui, ne pouvant obtenir de faire jouer à la Comédie-Française son *Mariage de Figaro*, comme une pièce trop ordurière, a imaginé de solliciter Mme la duchesse *Jules* de vouloir bien permettre qu'on l'exécute devant elle, afin d'en juger. Il se flatte que toutes ces vilenies pourront passer à la faveur du jeu brillant des acteurs, et que si cette favorite de la reine lui accorde sa protection, le crédit de cette dame l'emportera sur les magistrats trop sévères.

12 *juin* 1783. — Depuis qu'on a parlé du projet du sieur de Beaumarchais de faire jouer à la cour sa farce du *Mariage de Figaro*, suite du *Barbier de Séville*, il s'en

est fait douze à quinze répétitions aux Menus, et c'est sur le théâtre de cet hôtel que la représentation doit avoir lieu demain par les comédiens français. Tous les grands, tous les princes, tous les ministres, toutes les jolies femmes sont avertis par des billets, avec une figure gravée de Figaro dans son costume, et l'auteur se flatte que la reine même honorera le spectacle de sa présence. Du reste, il est si attaché à son ouvrage qu'il n'en veut rien retrancher, qu'il y veut conserver toutes les ordures les plus grossières dont il est rempli. Elles doivent, à son gré, en faire le succès, et, au jugement des connaisseurs impartiaux, elles fatigueront enfin par la longueur excessive de la pièce, dont la représentation sera de trois heures au moins.

13 *juin* 1783. — Ce matin, jour auquel on devait exécuter le *Mariage de Figaro*, M. le duc de Villequier a fait signifier à tous les acteurs de la pièce qu'ils eussent à s'abstenir d'y jouer, conformément à un ordre du roi qui défend à tous ses comédiens, soit Français, soit Italiens, d'exécuter cette pièce en aucun lieu et pour qui

que ce soit, à peine *d'encourir l'indignation de Sa Majesté.*

14 *juin* 1783. — Le sieur de Beaumarchais est d'autant plus sot de se voir frustré des applaudissements qu'il attendait, que le roi paraît s'être fait un plaisir de ne faire connaître ses intentions qu'au moment même où la pièce allait se jouer. Sa Majesté s'en était réservé le secret au point que M. le comte d'Artois s'était mis en route pour voir le *Mariage de Figaro*, dans la plus parfaite confiance, et n'a appris la défense qu'à son arrivée à Paris.

Ceux qui ont vu des répétitions, assurent qu'il y a non-seulement beaucoup d'ordures, mais encore des tirades indécentes contre différents corps, contre la magistrature, contre les ambassadeurs. Ils ajoutent que cette pièce, encore plus farce que le *Barbier de Séville*, aurait fait rire dans quelques endroits, mais le plus souvent aurait ennuyé ; qu'elle est pleine de choses de mauvais goût, d'expressions forgées, de propos burlesques, de proverbes retournés; en un mot, que c'est un amphigouri, si jamais il en fût.

23 *juin* 1783. — Dans le *Mariage de Figaro*, il y a une tirade contre les princes qui donnent à jouer, qui font des courses, et elle est si sensible que M. le duc de Chartres, qui était à la répétition, fut regardé par toute l'assemblée et en quelque sorte décontenancé de voir tous les yeux se fixer sur lui.

Il est aussi des portraits satiriques de nos jeunes seigneurs, et l'on veut que le comte de Lauraguais se soit reconnu dans un.

En conséquence, il paraît une facétie contre le sieur de Beaumarchais, qu'on attribue à ce seigneur aussi méchant que lui, et ayant encore plus de gaieté et de vivacité dans l'esprit.

Il répand un *Prospectus de la vie de Beaumarchais* en quatre volumes, où il parodie celui de cet éditeur prétendu des OEuvres de Voltaire, d'une façon non moins ingénieuse que piquante.

14 *juillet* 1783. — Comme le *Prospectus des Mémoires sur la vie du sieur de Beaumarchais* n'est que gravé, qu'il en a été tiré seulement une petite quantité d'exemplaires que le comte de Lauraguais a envoyés à ses

amis, qu'il ne s'en vend point, il est fort rare, et les amateurs l'ont fait copier. En voici les principaux articles :

De cet ouvrage, divisé en quatre volumes, le premier contiendra : 1° Une notice sur sa famille ; 2° Quelques anecdotes sur les ressources qu'il comptait tirer de la force de son corps et de son adresse à escamoter, lorsque son père le chassa de la maison paternelle ; 3° Plusieurs détails sur l'industrie qui le fit exister jusqu'à l'époque du marché qui lui fait acheter à rentes viagères la charge de contrôleur de la bouche du roi, du sieur Franquet, dont il n'a jamais payé un sol par la mort très prompte du vendeur ; comme quoi il épousa la veuve qui lui fit une donation de tous ses biens, qui mourut peu de temps après aussi, et comme quoi il commença sa fortune avec ces dépouilles ; 4° L'historique de ses intrigues à Versailles, qui finirent par l'en faire chasser avec ordre de vendre sa charge.

On trouvera dans le second : 1° L'historique du voyage de Beaumarchais en Espagne, et la véritable aventure de Clavico ; 2° Un recueil de ses lettres qui jettera un grand jour sur ses talents, sur son carac-

tère et sur la mort de sa seconde femme, Mme L'Evêque.

Le troisième contiendra : 1° Des détails curieux sur sa liaison avec le feu prince de Conti ; 2° Un précis de ses ouvrages ; 3° Plusieurs faits singuliers sur l'origine de son procès contre Goesman ; 4° Des copies des premières épreuves de plusieurs morceaux écrits par Beaumarchais dans son second et troisième mémoire totalement changés par différentes personnes ; 5° Anecdotes sur la fâcheuse rencontre de Beaumarchais chez... avec M. Dumourier, qui le menaça de coups de bâton s'il ne lui rendait pas six louis qu'il avait prêtés à sa sœur, qu'il célébrait et laissaitmourir de faim ; 6° Beaumarchais ruiné, blâmé et mené en Angleterre, par qui, pour quoi, ce qu'il y fait, en attendant qu'il joue le rôle que les circonstances lui préparaient déjà ; 7° Ses projets sur le personnage alors connu sous le nom du chevalier d'Eon ; 8° Le chevalier d'Eon se moque de Beaumarchais ; 9° Anecdote sur un coffre de fer que Beaumarchais porte à Versailles ; 10° Son histoire avec Morande et fragment d'un incroyable mémoire qu'il envoya de Londres à M. de la Borde sur

les services essentiels qu'il avait rendus à Mme Dubarri; 11° Détails très curieux sur les raisons qui lui font concevoir le projet d'aller à Vienne. L'impératrice l'y fait mettre au cachot jusqu'à son retour à Paris. Anecdote sur son prétendu assassinat. Si l'on avait pu accuser justement Beaumarchais de la moindre indiscrétion sur ce voyage, il aurait dû craindre Bicêtre pour jamais; s'il avait gardé le secret sur lequel on comptait, il perdait le fruit qu'il se promettait de la célébrité de l'aventure. Comment trahir ce secret sans être puni pour l'avoir révélé. Il se donne quelques coups de rasoir, prétend avoir été assassiné, et de là il faut bien apprendre que sans une boîte d'or qu'il portait à son col, parce qu'elle renfermait une lettre pour l'impératrice, il eût été poignardé. Rapport de cette fourbe à l'exil de M..... et de M. le D.....; 12° Il retourne en Angleterre, où la fatalité des circonstances force M. le comte de Vergennes de le rendre l'agent d'un grand événement, parce que M. le comte de Maurepas ne veut pas avoir l'air d'y prendre part; 13° Véritable époque de la fortune qu'il acquiert en devenant l'usurier de la

France et de l'Amérique. Anecdote sur ses premiers armements, sur son mystérieux voyage au Havre où il ne fait cependant pas moins afficher qu'il y était, et sur l'ordre d'arrêter M. Du Coudray; 14° Fragments de sa correspondance avec le Congrès; 15° Détails sur ses spéculations de commerce. Il porte son avidité pour l'argent jusqu'à l'impudence de redemander, au nom du Congrès, l'argent que le Congrès avait fait remettre aux officiers français qui devaient passer en Amérique. Réponse accablante de M. Franklin sur la réclamation de M. de Ribourdelle; 16° Anecdote sur ce qui détermine Beaumarchais à faire son manifeste contre milord Stormont; 17° Incroyable motif qui engage M. le comte de Maurepas à se contenter de supprimer par un arrêt du Conseil le barbare galimathias de ce manifeste dans lequel Beaumarchais avait porté cependant l'insolence et l'ignorance au point d'insulter, par un fait faux et supposé vrai, la mémoire du feu roi et son ministère.

Le quatrième volume sera consacré au résumé des trois autres, d'où naît la comparaison qu'on établit entre Beaumarchais,

Mlle d'Eon, et M. de Paradès, afin de pouvoir comprendre les revers de Mlle d'Eon, la disgrace de M. de Paradès et la fortune de Beaumarchais. L'on verra que les plus grandes qualités, les prodigieux talents, le mérite très rare qui rendirent Mlle d'Eon un personnage si extraordinaire, et qui donnèrent nécessairement une influence momentanée si dominante à M. de Paradès, les destinaient également à devenir importants et malheureux. Tout cela s'explique en faisant comprendre pourquoi les gens honnêtes, mais faibles, ont peur de Tartuffe, et pourquoi les sots et les fripons aiment les fourberies de Scapin.

Cette édition paraîtra sous les sérénissimes auspices du prince de Nassau, auquel on en a fait l'hommage dans une épître dédicatoire, dans laquelle cependant les amis les plus distingués de Beaumarchais partagent avec le prince la gloire de protéger ses petits talents, ses grands vices et les spéculations politiques et mercantiles du sieur Caron de Beaumarchais.

27 *septembre* 1783. — Le *Mariage de Figaro* a été joué en effet hier chez le comte

de Vaudreuil, à Genevilliers, où l'on n'entrait que par billet. La reine devait honorer ce spectacle de sa présence mais n'a pu s'y trouver à cause d'une incommodité qui lui est survenue. M. le comte d'Artois s'y est rendu.

Mme la duchesse de Polignac a eu la permission de quitter M. le Dauphin pour assister aussi à cette pièce accompagnée d'une fête. Le spectacle n'a commencé qu'à neuf heures On assure que le *Mariage de Figaro* a eu un très grand succès.

1784

29 *février* 1784. — Depuis que le *Mariage de Figaro* a été joué chez M. de Vaudreuil, le sieur de Beaumarchais ne cesse d'intriguer afin de faire lever la défense du roi. Dernièrement, après avoir trouvé un censeur assez sot ou assez complaisant pour l'approuver, il en a fait lecture à M. le baron de Breteuil, qui lui a dit : « Mais je crois que » votre comédie pourrait se jouer dans cet » état. » Le sieur Beaumarchais est parti de là, est venu trouver les comédiens, leur a fait part de sa conversation avec le ministre

et les a flattés que la défense serait levée. Les comédiens se sont toujours provisoirement recordés sur l'ouvrage, qu'ils ont répété le lundi et le mardi gras. Le bruit général était qu'il serait joué samedi. M. le lieutenant-général de police, instruit de la rumeur, a mandé et l'auteur et les comédiens, et en présence de beaucoup de témoins, a vertement réprimandé le sieur de Beaumarchais d'avoir osé se prévaloir d'un mot de complaisance du ministre contre un ordre formel de Sa Majesté. Cette correction a été vive, humiliante et sans réplique de la part du sieur de Beaumarchais, qui ne repondait aux reproches du magistrat que par de profondes révérences.

Quant aux comédiens, M. le Noir leur a fait sentir leur bonhomie, de s'être laissés leurrer par un homme connu pour ses mensonges et son impudence; par un homme leur plus redoutable ennemi, qui avait fait les plus grands efforts contre eux dans les assemblées de son bureau de législation dramatique, dont l'objet principal était surtout d'ériger une seconde troupe, une troupe rivale.

Le sieur de Beaumarchais avait d'abord

imaginé une tournure plus adroite d'éluder les défenses; il avait proposé aux comédiens de jouer son *Mariage de Figaro* au profit des pauvres, afin que cette pièce si immorale pût au moins avoir un objet de bienfaisance. Les comédiens lui avaient répondu qu'il avait été gagné de primauté par M. de la Harpe, et que ce serait la première représentation de son *Coriolan* qui aurait lieu ce jour-là. Le soir, la Comédie reçut une lettre anonyme, pleine d'injures et de sarcasmes sur le refus qu'ils avaient fait, et l'on ne doute pas que ce pamphlet ne vint de la part du sieur de Beaumarchais.

8 *mars* 1784. — M. Rochon de Chabannes, lorsque le sieur de Beaumarchais a fait courir le bruit qu'il avait la permission de faire jouer son *Mariage de Figaro*, n'avait point voulu se prévaloir de son droit d'ancienneté; il s'est retiré prudemment pour ne pas se trouver dans tout le brouhaha qu'excite ordinairement ce bruyant personnage. Depuis que le sieur de Beaumarchais est de nouveau arrêté, les comédiens se sont rapprochés de M. Rochon et l'ont engagé à ne point différer la jouissance du public; il

s'est rendu à leurs instances et la pièce doit avoir lieu incessamment sous le titre du *Jaloux*.

24 *avril* 1784. — Le sieur de Beaumarchais, ainsi qu'on l'avoit prévu, a si bien intrigué qu'il l'emporte enfin, et sa pièce est annoncée pour mardi 27, sous le double titre de la *Folle Journée,* ou le *Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes et en prose.

27 *avril* 1784. — Ça sans doute été aujourd'hui pour le sieur de Beaumarchais, qui aime si fort le bruit et le scandale, une grande satisfaction de traîner à sa suite non-seulement les amateurs et curieux ordinaires, mais toute la cour, mais les princes du sang, mais les princes de la famille royale ; de recevoir quarante lettres en une heure, de gens de toute espèce qui sollicitaient pour avoir des billets d'auteur et lui servir de *battoirs ;* de voir Mme la duchesse de Bourbon envoyer, dès onze heures, des valets de pied au guichet, attendre la distribution des billets, indiquée pour quatre heures seulement ; de voir des cordons-bleus confondus dans la foule,

se coudoyant, se pressant avec les savoyards, afin d'en avoir; de voir des femmes de qualité, oubliant toute décence et toute pudeur, s'enfermer dans les loges des actrices dès le matin, y dîner et se mettre sous leur protection, dans l'espoir d'entrer les premières; de voir enfin la garde dispersée, des portes enfoncées, des grilles de fer même n'y pouvant résister et brisées sous les efforts des assaillants. Mais le triomphe véritable pour lui, ça été de faire lever une défense du roi de jouer sa pièce, donnée par écrit il n'y a pas un an et signifiée avec une solennité qui semblait en faire et caractériser une affaire d'Etat. Et dans quelle circonstance? Lorsque l'auteur le plus honnête n'aurait osé proposer une pareille pièce, par la crainte d'allusion à des bruits qui ont affligé cet hiver la famille royale et qui pouvait rappeler le souvenir d'une calomnie atroce; lorsque du moins, aucun censeur n'aurait pris sur lui de laisser subsister un incident prêtant si fort à la malignité du spectateur.

Quoi qu'il en soit, on juge bien qu'avec cet empressement général la salle a été remplie de bonne heure. A ces séances tu-

multueuses il arrive toujours quelque distraction qui occupe le public. C'est ainsi que M. le Bailly de Suffren ayant paru, il a été applaudi avec les mêmes transports qu'hier à l'Opéra : mais ce qui a beaucoup diminué le mérite de cet enthousiasme et indigné les vrais patriotes, ça été de voir la dame Dugazon qui, rétablie de sa honteuse maladie, ne s'était pas encore montrée au spectacle, occasionner les mêmes transports que le héros.

Quant à la comédie, le plus grand nombre des spectateurs s'attendait bien qu'elle serait mauvaise, mais non aussi longue. On croyait qu'elle occuperait la durée ordinaire du spectacle, puisque les comédiens n'avaient point annoncé de petite pièce. On ne s'imaginait pas qu'elle serait prolongée depuis cinq heures et demie jusqu'à dix heures. Et pourquoi faire? Pour nous peindre un grand seigneur au milieu de sa valetaille qui le dupe, le joue et le bafoue durant tout ce temps. La seule présomption d'occuper le public français pendant plus de quatre heures avec une farce aussi dégoûtante méritait d'être sifflée. Il y a bien eu des huées, des sifflets même, mais très mo-

dérés, quoique fréquents, et l'on ne sait ce qu'admirer le plus, ou de l'impudence du sieur de Beaumarchais, ou de la patience des spectateurs !

Monsieur a paru s'ennuyer beaucoup de cette *Folle Journée*. Quant au comte d'Artois, on sait qu'il s'était déjà en quelque sorte opposé à la représentation en disant au roi que c'était une vilenie, une infamie.

Malgré cela, comme la pièce, bien inférieure encore au *Barbier de Séville*, n'a pas éprouvé, à beaucoup près, les mêmes contrariétés, on ne serait pas surpris qu'à la faveur surtout des accessoires, du chant, de la danse, des décorations, de la satire vive, des obscénités, des flagorneries pour le parterre, dont cette nouvelle facétie comique est mêlée, elle allât loin et eût beaucoup de représentations.

1er *mai* 1784. — Les comédiens, pour satisfaire l'avidité du public, ont joué jeudi et vendredi le *Mariage de Figaro*. Tout le monde veut voir cette pièce, et il n'est personne qui n'en dise du mal en sortant. Les plus modérés s'en tiennent à la trouver excessivement longue. Cependant elle est

raccourcie d'environ une demi-heure. L'intrigue n'en est pas plus claire; elle est tellement compliquée qu'aucun spectateur ne peut s'en rendre compte, et qu'il n'est point de journaliste qui ait osé l'entreprendre. Du reste, elle se passe, comme on l'a observé, entre des personnages si bas et si méprisables, qu'elle ne peut exciter aucun intérêt, même de curiosité, surtout pendant un espace de temps qui embrasse le double de la durée d'une comédie ordinaire. Le comte *Almaviva*, qui veut débaucher la fiancée de *Figaro*, femme de chambre de la *Comtesse*, sa femme; la *Comtesse* qui veut séduire un jeune page, et ce jeune page voulant trousser le cotillon à toutes celles qu'il rencontre; et pour comble de turpitude, *Figaro*, qui se trouve avoir couché avec une vieille sorcière de *Marceline*, qu'il découvre être sa mère : tel est le canevas de la pièce dont les incidents quelquefois ingénieux et piquants, s'ils étaient neufs, sont empruntés de sept ou huit comédies, entre autres de la *Gageure imprévue*, de M. Sedaine, et du *Barbier de Séville* même. Tout ce fond est couvert d'une infinité de détails, où certaines gens

trouvent beaucoup d'esprit, mais où les connaisseurs, plus exercés et plus difficiles, ne remarquent qu'un abus continuel de l'esprit. Quant au style, il est tout à fait vicieux et détestable. L'auteur, suivant qu'il lui convient, rajeunit de vieux mots ou en forge de nouveaux, mêle des expressions d'un persiflage fin et délicat avec les propos grossiers et triviaux des halles; d'où il résulte une bigarure vraiment originale et qui n'appartient qu'à lui. En un mot, dans cette pièce, tenant beaucoup de la vieille comédie, bouffonne et non gaie, satirique et non critique, où l'on prêche le vice, loin de chercher à en corriger, le poète paraît avoir eu pour but véritable d'insulter à la fois au goût, à la raison et à l'honnêteté publique, et en cela il a parfaitement réussi.

7 *mai* 1784. — Pour une nouvelle preuve de l'impudence du sieur de Beaumarchais, on cite un de ses propos à M. Amelot qui, l'an passé, lors de la défense, poussé à bout par cet auteur qui se lavait de tous les reproches faits à sa pièce, lui dit : « Enfin, » monsieur, la grande raison pour que

» votre comédie ne soit pas jouée, c'est que » le roi ne le veut pas. » Il reprit : « *Si ce » n'est que cette raison, monsieur, ma pièce » sera jouée.* »

8 *mai* 1784. — Jeudi, à la cinquième représentation du *Mariage de Figaro*, avant que l'on commençât la pièce, il se détacha des quatrièmes loges des imprimés qui volèrent dans la salle. Ce fut à qui en aurait. Les femmes en demandaient à grands cris; les gens du parquet, au bout des cannes, en présentaient aux loges; des plaisants y mettaient du papier blanc ou même des polissonneries; tous les crayons étaient en l'air pour copier : c'étaient des cris de joie, des brouhahas, un tumulte, une farce qui valait mieux que celle de *Figaro*, et qui amusait tellement le public, que la représentation en a été reculée pendant plus d'une demi-heure. Au surplus, voici ces vers :

Je vis hier du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté,
Qui triomphant de la police
Profane des Français le spectacle enchanté.
Dans ce drame honteux chaque acteur est un vice

Bien personnifié dans toute son horreur.
Bartholo nous peint l'avarice,
Almaviva, le suborneur;
Sa tendre moitié, l'adultère;
Le *Double-Main*, un plat voleur;
Marceline est une mégère;
Basile un calomniateur;
Fanchette... l'innocente est trop apprivoisée!
Et tout brûlant d'amour, tel qu'un vrai *Chérubin*,
Le page est, pour bien dire, un fieffé libertin,
Protégé par *Suson*, fille plus que rusée,
Prenant aussi sa part du gentil favori,
Greluchon de la femme et mignon du mari.
Quel bon ton! quelles mœurs cette intrigue rassemble,
Pour l'esprit de l'ouvrage... il est chez *Bride-Oison :*
Et quant à *Figaro*... le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur.
Mais pour voir à la fin tous les vices ensemble
Le parterre en *chorus* a demandé l'auteur.

Vraisemblablement ce qui avait déterminé l'auteur de cette épigramme à choisir ce jour-là, c'est que les partisans du sieur de Beaumarchais avaient fait courir le bruit que la reine y viendrait, et que la revue qui, contre l'usage, a eu lieu à midi, n'avait été avancée que pour cela. Ce bruit s'est trouvé faux.

10 *mai* 1784. — On cite un bon mot de Mlle Arnoux à l'occasion du *Mariage de Fi-*

garo, qui seul vaut mieux que toutes les plaisanteries de cette ennuyeuse facétie parce qu'il peint d'un trait et la nature de l'ouvrage et le sot engouement des badauds. Après la première représentation, on disait : « Mais c'est une pièce qui ne peut se » soutenir. » -- « *Oui*, répondit-elle, *c'est* » *une pièce qui tombera .. quarante fois de* » *suite.* »

14 *mai* 1784. — Sur les *Danaïdes* et le *Mariage de Figaro*, qui depuis un mois attirent une si grande affluence à l'Opéra et au Théâtre-Français, on a fait l'épigramme suivante qui les caractérise à merveille :

Pour les deux nouveautés de Paris idolâtre,
Excitant les bravos, l'incroyable fureur,
Moi, je déserterais à jamais le théâtre :
L'une me fait pitié, l'autre me fait horreur !

31 *mai* 1784. — On parle d'une chanson en plusieurs couplets sur la pièce du sieur de Beaumarchais, qu'on annonce comme bien supérieure à l'épigramme, comme non moins méchante, non moins juste, mais plus fine et plus gaie. Elle est rare encore

et l'on ne croit pas que le héros soit tenté d'y donner de la publicité, comme il l'a fait à l'égard de l'épigramme.

1er *juin* 1784. — La chanson dont on a parlé contre la pièce du sieur de Beaumarchais est en quatre couplets, sur le même air que ceux chantés à la fin par les divers personnages :

Jadis on a vu Thalie,
Jeune et d'assez belle humeur
Se permettre la saillie,
Sans alarmer la pudeur;
En mauvaise compagnie
On voit bien à ses discours,
Qu'elle vit sur ses vieux jours (*bis*).

Mesdames, plus de grimace,
Plus d'éventails, plus d'hélas!
On pourra vous dire en face
Ce qu'on vous contait tout bas;
Ce n'est que changer de place,
L'amour y perd ; mais enfin
C'est abréger le chemin (*bis*).

Près de cet amas grotesque
De fripons et de catins,
Parlant en style burlesque
De leurs projets libertins ;
Pourquoi d'un ton pedantesque
S'écrier : ah! quelle horreur!
C'est l'histoire de l'auteur. (*bis*).

Oui, messieurs, la comédie
Que tout Paris applaudit,
Des erreurs vous peint la vie
Du grand homme qui la fit;
De l'impudence impunie
On admire le héros
Sous les traits de Figaro (*bis*).

9 *juin* 1784. — M. le comte de Haga, dès aujourd'hui est allé à la Comédie-Française, où l'on jouait la dix-huitième représentation du *Mariage de Figaro*. La pièce était à la moitié du premier acte lors de son arrivée. Le public lui a fait l'honneur de demander à grands cris qu'on recommençât, il a même exigé que la toile fut baissée et que l'orchestre jouât une seconde fois l'ouverture : ce qui a été exécuté.

11 *juin* 1784. — Ces jours derniers un marchand d'ariettes étant monté à la portière de deux dames qui se promenaient sur le boulevard, leur propose d'acheter des ariettes, entr'autres du *Mariage de Figaro*. Deux officiers qui étaient sur le devant rejettent avec dédain ces ariettes, disant qu'ils ont vu la pièce une fois et que cela leur suffit : un *quidam* passait, il s'arrête, les

apostrophe et les injurie à l'occasion de leur mauvais goût de mépriser ce qui cause l'engouement de tout Paris ; les officiers furieux descendent pour donner des coups de canne à l'insolent, qui persiste à leur reprocher leur ignorance : grand tumulte, la garde arrive ; le *quidam* est traduit devant le commissaire, est obligé de décliner son nom ; il se trouve que c'est le portier du sieur de Beaumarchais. On allait le conduire en prison, lorsque les plaignants intercèdent pour lui. Le commissaire, dont le devoir aurait été de faire toujours constituer prisonnier le délinquant, le relâche et se contente de le faire conduire sous bonne escorte chez son maître, auquel il fait enjoindre de veiller avec plus d'attention sur ses valets et d'empêcher qu'ils n'insultent les honnêtes gens.

1er *juillet* 1784. — Il court depuis les représentations du *Mariage de Figaro* l'épigramme suivante, très singulière :

Le Vœu du Dramomane ou la semaine couleur de rose !

Que le Parisien agit en étourdi !
A fétoyer le drame il s'était enhardi,

Et par un *Figaro* follement applaudi,
Le voilà sous mes yeux encor ragaillardi :
Pour moi que la gaîté n'aura point affadi,
Je tiens de ma semaine un plan bien arrondi;
Un joli *Requiem* pour dimanche à midi,
Item, chez Curtius, les *Grands Voleurs*, lundi;
Item, chez Arlequin, *Jenneval* pour mardi ;
Item, chez Poquelin, *Beverley*, mercredi ;
Le combat du Taureau, près de Pantin, jeudi;
Le Spectacle infernal, où l'on sait, vendredi;
Ah ! si pour la clôture, on pendait samedi.

8 *juillet* 1784. — Quoique l'engouement du public pour le *Mariage de Figaro* se soutienne constamment, le sieur de Beaumarchais cherche à le ranimer de temps en temps par différents moyens. C'est ainsi qu'il a fait courir, il y a plus d'un mois, une lettre prétendue écrite par lui, suivant les uns, à M. le duc de Villequier, suivant les autres, à M. le président Dupaty ; lettre fort impertinente, quoique bien faite dans son genre. Elle passait pour une réponse à la demande qu'on lui avait faite d'une loge grillée pour des femmes qui n'osaient aller voir sa pièce trop publiquement. Peu de temps après on dit que sa pièce, qui était déjà à la dix-septième représentation, allait être arrêtée; ensuite on ajouta que l'auteur

avait été mis à la Bastille. Toutes ces rumeurs s'étant accréditées pendant quelques jours, le sieur de Beaumarchais les a démenties en avouant la lettre dans le *Journal de Paris*, mais en désavouant les différentes adresses qu'on y avait mises. Comme il n'a point déclaré la véritable, qu'on a découvert qu'il avait lu cette lettre dans un dîner longtemps avant qu'elle fut publique et sans nommer davantage celui à qui elle était envoyée; il y a tout lieu de croire que c'est une ruse de sa part et qu'elle n'est que fictive.

11 *juillet* 1784. — Le sieur de Beaumarchais a beau se prévaloir de ce que le comte de Haga a été deux fois à sa piéce; on sait pourquoi il y a retourné : suivant ce qu'il a dit à M. Suard, à l'Académie, en lui parlant de sa sortie contre le *Mariage de Figaro*, il comptait la voir encore, parce qu'il ne l'avait pas bien entendue la première fois. C'est décéler assez tout ce qu'il en pense : il trouve cette pièce *fort réjouissante, mais un peu sale.*

17 *juillet* 1784. — Voici la lettre du sieur

de Beaumarchais, bonne à conserver :

Réponse à quelqu'un qui me rend une grande loge pour en avoir une petite, en disant que c'est pour des femmes qui craignent d'être vues à ma pièce.

« Je n'ai aucune considération, Monsieur
» le duc, pour des femmes qui se permettent
» de voir un spectacle qu'elles jugent mal-
» honnête, pourvu qu'elles voient en secret.
» Je ne me prête point à de pareilles fantai-
» sies : J'ai donné ma pièce au public pour
» l'amuser et pour l'instruire, et non pour
» offrir à des bégueules mitigées le plaisir
» d'en aller penser du bien en petite loge, à
» condition d'en dire du mal en société.
» Les plaisirs du vice et les honneurs de la
» vertu..... telle est la pruderie du siècle.
» Ma pièce n'est point un ouvrage équi-
» voque, il faut l'avouer ou la fuir. Je vous
» salue ; je garde ma loge.

» *(Signé)* Beaumarchais. »

1er *août* 1784. — Les comédiens français viennent de se faire, après la trente et unième représentation du *Mariage de Figaro*, une

répartition des recettes, qui se sont trouvées former un capital de 150,000 livres.

18 *septembre* 1784. — Depuis longtemps on parlait d'une parodie du *Mariage de Figaro* à jouer par les Italiens. Il paraît qu'en effet il leur en a été présentée une sous le titre de: *La Folle Soirée,* le 14 juillet dernier ; mais les personnalités dont elle est remplie en ont fait proscrire la représentation. On assure que c'est un cadre piquant, où l'auteur, qu'on ne nomme point encore, a fait mouvoir tout ce qu'il a trouvé de repréhensible dans l'ouvrage critiqué.

28 *septembre* 1784. — Le sieur de Beaumarchais, accoutumé à mystifier le public, avait poussé l'audace jusque à s'ériger en bienfaiteur de l'humanité et proposé une institution patriotique en faveur des pauvres mères nourrices, dont il se faisait le chef. Il devait y employer tout son *Figaro.* La lettre contenant ses idées, très obscure, comme tout ce qu'il compose, insérée au *Journal de Paris* du 15 août, n'avait pas produit tout l'enthousiasme qu'il espérait et encore moins l'argent des souscripteurs

dont il s'offrait d'être le banquier. On en avait ri dans le public et son plan de bienfaisance prétendue était oublié. Il ne lâche pas volontiers prise. Il annonce aujourd'hui que, sur l'invitation faite aux comédiens français par l'auteur du *Mariage de Figaro* et acceptée par eux avec empressement, la cinquantième représentation de cette pièce sera donnée le samedi 2 octobre au profit des pauvres mères qui nourrissent, suivant le projet annoncé. Du reste, il promet aux personnes généreuses qui voudront bien se faire connaître en réunissant leurs bienfaits au prix rigoureux du spectacle, qu'elles seront inscrites au nombre des bienfaiteurs de son association.

On conçoit facilement que le but du sieur de Beaumarchais, qui au fond s'embarrasse fort peu des pauvres mères nourrices, de leurs marmots et de l'humanité souffrante entière, a regardé ce moyen comme un véhicule pour ramener le public à sa pièce qui commence à faiblir un peu du côté de la recette. Beaucoup de gens s'imaginent qu'il y joindra quelque scène, au moins quelques couplets relatifs à la nou-

velle circonstance et la fureur recommence, en effet, pour retenir des loges.

3 *octobre* 1784. — Hier il s'est trouvé à la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro* presqu'autant de monde qu'à la première. L'auteur y avait ajouté, en effet, quelques couplets relatifs à la circonstance, d'une grande platitude. Ce qui n'a pas empêché qu'on ne les applaudît avec transport et qu'on ne criât *bis*.

4 *octobre* 1784. — Comme tout ce qui a rapport au sieur de Beaumarchais devient piquant, il faut conserver, malgré leur platitude, les trois couplets dont on a parlé hier et qui servent de preuve combien ce poète au cœur aride, aux entrailles sèches, est incapable d'exprimer le moindre sentiment. Après le premier couplet chanté du vaudeville ordinaire, *Suzanne* et le sieur *Figaro* se sont fait des mines et la première a commencé sur le même air, en s'adressant au public :

Pour les jeux de notre scène
Ce beau jour n'est point fêté,
Le motif qui vous ramène

C'est la douce humanité :
Mais quand notre cinquantaine
Aux bienfaits sert de moyen,
Le plaisir n'y gâte rien.

Ensuite *Figaro* a chanté :

Nous, heureux cinquantenaires,
D'un hymen si fortuné,
Rapprochons du sein des mères
L'enfant presque abandonné ;
Faut-il un exemple aux pères ?
Tout autant qu'il m'en naîtra,
Ma *Suzon* les nourrira.

Suzanne a repris :

Mon ami, je ne sais guère
Quel devoir sera plus doux,
Comme épouse et comme mère,
Mon cœur les remplira tous.
Entre l'enfant et le père
Je partagerai l'amour ;
Et chacun aura son tour.

Enfin, l'on a invité *Bridoison* à donner le sien; il a fait plusieurs charges, puis a bien voulu déclarer son avis en cette manière :

Que d'plaisir on trouve à rire
Quand on n'voit du mal à rien !
Que d'bonheur on trouve à s'dire :
L'on m'amuse et j'fais du bien !

Que d'bel' choses on peut écrire
Contre tant d'joyeux ébats !
Nos crit....iques n'y manq'ront pas.

12 *octobre* 1784. — M. de Beaumarchais n'a pas fortement excité la commisération des spectateurs, en sorte que la représentation de la *cinquantaine* n'a pas rendu beaucoup au-delà d'une chambrée complète qui est de 5,400 livres environ, celle-ci n'a monté qu'a 6,200 livres, dont le comte d'Oëls seul a donné 300 livres. Quoi qu'il en soit, cette représentation a valu à l'auteur l'épigramme suivante, d'autant plus cruelle qu'en paraissant ne porter que sur la morale de la pièce, elle rappelle des anecdotes affreuses qu'on lui reproche :

Rien de bon ne vient des méchans,
Leurs bienfaits sont imaginaires ;
Tel Beaumarchais à nos dépens
Fait des charités meurtrières :
Il paye du lait aux enfants
Et donne du poison aux mères.

6 *novembre* 1784. -- Depuis longtemps on avait annoncé au Théâtre-Italien une pièce encore engendrée du *Mariage de Figaro*, sous le titre des *Amours de Chéru-*

bin, comédie nouvelle en trois actes et en prose, mêlée de musique et de vaudevilles. On avait dit ensuite qu'elle avait été arrêtée à la police et l'on désespérait de la voir jouer. Elle a enfin eu lieu avant-hier; tout ce qui tient à l'origine de tant de mauvaises copies suffit pour mettre Paris en rumeur. Aussi cette représentation avait attiré une grande affluence. On s'imaginait trouver une parodie critique du *Mariage de Figaro* et l'on a été indigné que l'auteur, soit mutilation, soit respect, soit crainte, n'ait pas osé se permettre le plus léger coup de patte. En outre, le titre annonçait au moins de la gaieté, le genre de l'intrigue l'exigeait; le parterre n'a point vu son attente frustrée sans en témoigner son mécontentement et il en a résulté un tumulte si considérable qu'on peut regarder la pièce comme tombée.

Une pareille chûte, peu commune à ce théâtre, n'en est que plus humiliante pour le poète, connu déjà par plusieurs pièces agréables qu'on y avait accueillies favorablement. Il s'agit de M. Des Fontaines.

12 *novembre* 1784. — M. Des Fontaines a

remis en un acte sa pièce des *Amours de Chérubin*, et espère la faire passer ainsi. La seconde représentation est annoncée pour dimanche, 14 de ce mois.

1785

17 *janvier* 1785. — Les six couplets de M. de Champcenetz, ou du moins qui lui sont attribués, concernant les ridicules du jour, deviennent très recherchés depuis le bruit de sa détention. Cette nouvelle leur donne de l'importance et les voici :

. . . . . .
Qu'au seul nom de *Figaro*,
J'entende crier : *Bravo !*
Et que tout ce coq-à-l'âne,
Son procès et sa Suzanne
Causent un bruit général,
C'est mal,
Très mal,
Mais cela m'est bien égal :
Je pense comme mon grand-père ;
J'aime mieux Molière.

26 *janvier* 1785. — *Le Mariage de Figaro* est à sa soixante et onzième representation et ne finit pas ; ce qui a donné lieu à la

boutade suivante, dont tout le mérite est dans l'à-propos. Il faut se rappeler que le second titre de cette parade est *la Folle Journée*.

Pourquoi crier tant haro
Sur l'éternel *Figaro* ?
Chez nous, la folle journée
Doit être au moins d'une année !

18 *février* 1785. — Le mandement de M. l'archevêque de Paris, pour permettre l'usage des œufs dans le carême, étant d'usage et de style en quelque sorte n'avait pas d'abord attiré la curiosité, mais il devient très recherché aujourd'hui qu'on est instruit qu'il contient des détails très intéressants sur différentes choses, telles que les courtisanes, les mauvais livres, les spectacles des boulevards, le *Mariage de Figaro*, désigné à ne pouvoir s'y méprendre, enfin la nouvelle édition de *Voltaire*, à l'introduction de laquelle il déclare avoir été spécialement chargé de s'opposer par la dernière assemblée du clergé.

26 *février* 1785. — Le sieur de Beaumarchais, mécontent de Monseigneur l'archevêque, n'a pas manqué de chercher à tour-

ner en ridicule ce prélat et son faiseur, qu'il croit être l'ancien évêque de Senès; on lui attribue du moins la chanson suivante à ce sujet, où l'on reconnaît parfaitement sa manière et son style :

Cantique spirituel d'un très spirituel mandement de Carême.

Air : *A Paris l'y a deux lieutenants.*

A Paris sont en grand saoulas
Deux saints Prélats;
L'un est le chef et l'autre son
Premier garçon.
Leur carnaval est d'annoncer
Qu'on peut laisser
Filles, garçons, femmes et veufs,
Casser des œufs.

Suivons tous les commandements
Des mandements;
Celui-ci n'est pas trop mauvais
Pour du Beauvais;
Sur *Figaro*, sur l'Opéra,
Et cœtera.
L'on voit des conseils tout neufs
A propos d'œufs.

A propos d'œufs ce mandement
Discrètement

Dénonce aux dames certain goût
Qu'il voit partout,
Puis, nommant leurs amusements,
Dérèglements,
L'Apôtre annonce aux bons époux,
Qu'ils le sont tous.

A propos d'œufs, dans ce trésor
L'on voit encor
L'écrivain le plus admiré
Bien déchiré ;
Puis il empoigne auteur, lecteur
Et rédacteur
Et lance tout d'un bras de fer
Au feu d'enfer.

Puis, quand il les a condamnés,
Tous bien damnés ;
Des lieux communs du bon Pasteur,
Le grave auteur
A ses frères pauvres d'esprit
En Jésus-Christ
Promet le benoît paradis
Du temps jadis.

En ce temps de confession
Remission :
Et du mandement les avis
Sont bien suivis :
Nos deux pasteurs sont indulgents,
Si bonnes gens,
Qu'ils laisseront avec les œufs
Manger les bœufs.

Pourtant, les buts des Révérends
Sont différents :
L'un grille d'avoir du renom
Et l'autre non.
Or prions le doux Rédemptenr
Qu'à cet auteur
Il donne un esprit plus subtil
Ainsi soit-il !

6 *mars* 1785. — Le roi, instruit de la chanson faite pour tourner en dérision le mandement de l'archevêque, a voulu qu'on éclaircît, s'il était possible, quel en était l'auteur, et qu'on se mit du moins en devoir de faire des recherches pour donner quelque satisfaction aux deux prélats offensés. En conséquence, le bruit général du palais épiscopal est que M. le lieutenant-général de police a mandé le sieur de Beaumarchais et l'a interrogé à ce sujet. Celui-ci n'a pas manqué de nier ; il a regardé comme une injure qu'on le soupçonnât auteur d'une pareille platitude et cela n'a pas eu d'autres suites.

On prétend aujourd'hui que le chevalier de Coigny, pour disculper le sieur de Beaumarchais, se met en avant et déclare qu'il est l'auteur de cette mauvaise plaisan-

terie ; ce serait un grand trait de générosité de la part de ce seigneur.

9 *mars* 1785. — Depuis que la pièce du *Mariage de Figaro* a paru sur la scène, le bruit se renouvelle de temps en temps que le sieur de Beaumarchais est enfermé, et jusques à présent il s'est trouvé faux. Il s'est répandu plus fortement que jamais hier et se soutient aujourd'hui ; il paraît même constant que le commissaire Chenon père, s'est transporté chez lui dans la nuit du lundi au mardi et lui a notifié un ordre du roi, par lequel il devait être conduit à Saint-Lazare ; ce qui a été exécuté sur-le-champ avec une forte escorte. Voilà tout ce qui est positif. Quant à la cause et aux circonstances, on varie si fort qu'il faut attendre pour les éclaircir. Du reste, c'est le même quanquan que lorsque Me Linguet fut arrêté. On ne fait qu'en parler dans les lieux publics et dans les sociétés particulières.

11 *mars* 1785. — Lorsque le sieur de Beaumarchais a reçu la notification de l'ordre du roi, il était encore à souper avec quel-

ques amis qui ont été bientôt dispersés ; il s'en est défait sous prétexte qu'il venait de recevoir une lettre qui l'obligeait de se rendre sur-le-champ à Versailles et même de faire quelque travail avant. Resté avec le commissaire, celui-ci, suivant l'usage, a voulu procéder à mettre le scellé sur ses papiers. Le sieur de Beaumarchais lui a représenté qu'étant dans une infinité d'entreprises, il avait des lettres de change à payer continuellement ; que la clôture de ses papiers non-seulement lui ferait un tort infini, mais à beaucoup de gens. Cette considération a fait suspendre ses fonctions au commissaire, qui a dépêché quelqu'un de confiance pour en référer à M. le lieutenant-général de police. Ce magistrat a décidé que dans ce cas le scellé n'ayant lieu que pour la conservation des effets du prisonnier, dès que le sieur Beaumarchais ne craignait point de tout laisser à la discrétion de ses commis, on pouvait s'abstenir de cette formalité. Alors on est parti. Le sieur de Beaumarchais jusque-là faisait assez bonne contenance ; il s'imaginait qu'on le conduirait à la Bastille, et en tirait même une sorte de gloire ; mais quand il a su et vu qu'on

le menait à Saint-Lazare, il a été fort sot, on veut même qu'il ait pleuré; ce qui ne lui était arrivé depuis longtemps. Il faut savoir que Saint-Lazare est une maison de correction en hommes, comme certains couvents le sont pour les femmes libertines. On n'y enferme guère que des enfants de famille ou des prêtres, qui ont fait des bassesses ou des fredaines, et qu'on espère ramener à une meilleure conduite, non-seulement par la captivité, mais encore quelquefois par la flagellation. En sorte qu'une punition pareille laisse toujours une sorte de tache, surtout quand elle est infligée à l'âge du sieur de Beaumarchais, qui est presque sexagénaire.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il passe pour constant que le roi l'a en exécration comme un homme infâme, et dans son premier mouvement voulait qu'il allât à Bicêtre. On dit que c'est sur les observations du baron de Breteuil que Sa Majesté s'est relâchée et a décidé qu'il n'irait qu'à Saint-Lazare.

12 *mars* 1785. — Si quelque chose peut consoler dans sa prison le sieur de Beau-

marchais, c'est sans doute d'occuper tout Paris, comme il le fait. On ne pouvait le mieux servir dans son goût, et il n'est si petite coterie où l'on ne s'entretienne de lui, où l'on ne cherche la cause de sa détention. On l'attribue à plusieurs :

1° M. l'abbé Aubert et M. Suard, malgré l'engouement général, ayant eu le courage de critiquer son *Mariage de Figaro* et d'en dévoiler la turpitude, l'auteur en a conservé un ressentiment profond et par récrimination avait fait contre ces messieurs, dans sa préface, une sortie si violente, que le censeur y avait refusé son approbation. M. de Beaumarchais lutte depuis deux mois pour la faire passer et ne peut l'obtenir. Tout récemment il était allé chez M. le Noir à cet effet, et ce magistrat le trouvant opiniâtre à la publier sans permission, l'avait charitablement averti de l'orage qui grondait sur sa tête, lui avait dit que s'il faisait cette sottise, il serait arrêté. « *En tout cas,* » *monsieur*, avait-il répliqué, *si je suis puni* » *pour mes sottises, ce ne sera pas pour mes* » *bêtises.* » Ce magistrat fatigué de ses importunités, l'ayant enfin renvoyé au ministre de Paris, il y va.

M. le baron de Breteuil lui déclare formellement, que c'est le roi qui ne veut pas que cette préface paraisse dans l'état où elle est : le sieur de Beaumarchais irrité par ces obstacles et accoutumé à les vaincre, ne semble point effarouché de cette réponse et devient plus insolent. Il veut savoir pourquoi Sa Majesté s'oppose à cette publicité ; il prétend qu'on a surpris la religion du roi, il fait le plaisant, il persifle : le ministre est obligé de lui dire de se retirer et de le faire sortir ;

2° La chanson contre le mandement de l'archevêque, malgré sa dénégation. On prétend que, lorsque M. le Noir le manda à cet effet, il lui répondit qu'il avait fait la chanson, comme Mgr l'archevêque son mandement. Quoi qu'il en soit, on parle d'une lettre très indécente qu'il a écrite à ce prélat et que le roi a vue, et l'on ajoute que depuis la détention du sieur de Beaumarchais, Sa Majesté a fait part de ce châtiment à l'archevêque, qui a répondu apostoliquement à Sa Majesté qu'il ne désirait pas la mort du pécheur, mais sa conversion ;

3° Il a paru dans le *Journal de Paris*, le

lundi 23 février une lettre anonyme, où l'on plaisantait le sieur de Beaumarchais sur la fureur de bienfaisance qui lui avait pris tout à coup. Cette lettre, extrêmement fine et piquante, attribuée d'abord à M. Suard, paraît rester aujourd'hui à un abbé Suard, ex-oratorien, ancien prédicateur, aumônier de Mme la duchesse de la Trémouille et qu'on dit frère de l'académicien : des gens qui se prétendent plus au fait vont jusqu'à insinuer qu'elle serait d'un prince auguste, accoutumé à mystifier le public par des énigmes, des allégories et autres productions très spirituelles ; que du moins elle a été composée sous ses yeux. Le sieur de Beaumarchais, piqué au vif d'une plaisanterie supérieure à toutes les siennes, a cependant voulu y répondre, mais l'a fait d'une manière si grossière et si injurieuse que M. Guidi, le censeur royal du journal, n'avait jamais voulu passer cette réponse qu'il n'y fût forcé par un ordre supérieur. On veut encore que tout ceci ait été un piége tendu au sieur de Beaumarchais et qu'il y ait donné. On cite le mot de l'autorité exigeant qu'on insérât sa lettre : *il s'enferre de lui-même, il faut le*

laisser aller. Effectivement, ça été la dernière impudence qu'on lui ai permise, et il a été arrêté le lundi même 7 mars où avait paru cette diatribe sanglante.

15 *mars* 1785. — Depuis la détention du sieur de Beaumarchais, la contrefaçon de sa comédie à doublé et se vend trois livres, par la crainte qu'elle ne soit arrêtée.

15 *mars* 1785. — Le sieur de Beaumarchais est sorti de Saint-Lazare et rentré chez lui dans la nuit du dimanche au lundi. Ses amis se prévalent de cette courte détention qui n'a duré que six jours, pour atténuer son châtiment. Ils disent que c'est une espièglerie du gouvernement, qui a voulu le corriger en riant et par cette espèce d'épigramme en action le traiter à sa manière. La gaieté qu'on y a mise efface, suivant eux, ce qu'elle a d'humiliant.

17 *mars* 1785. — Dans une des caricatures de Beaumarchais, il est représenté entre les jambes d'un Lazariste, qui a le martinet levé sur son postérieur à découvert. A côté et dans un fauteuil est assise une

belle dame, magnifiquement vêtue, la comtesse *Almaviva*, les yeux fixés sur le derrière du patient et souriant : plus loin et debout est le petit page, qui lève les yeux au ciel et semble gémir de l'infortune de son défenseur et de son maître. Tout cela est peu caractérisé ; par une maladresse inconcevable, le sieur de Beaumarchais est caché en sorte que lui et ses partisans pourraient nier qu'il fût l'objet de la caricature, si la légende qu'on lit en haut, tirée de sa comédie, ne fixait l'incertitude du spectateur. Elle porte : *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit :* citation la plus ingénieuse de cette estampe peu piquante, et quant à l'exécution et quant à sa composition même. Elle s'est vendue librement jusqu'ici ; mais enfin il est venu défenses aux marchands de l'étaler et elle coûte aujourd'hui six francs.

18 *mars* 1785. — On cite parmi les convives qui étaient à souper chez le sieur de Beaumarchais le jour de son enlèvement, le prince de Nassau, l'abbé de Calonne, père du contrôleur-général, etc. Le lendemain de son élargissement, il s'est trouvé à sa porte

une file de plus de cent carrosses qui venaient le féliciter.

19 *mars* 1875. — Dans la foule des vaudevilles faits à l'occasion du châtiment exercé sur le sieur de Beaumarchais, voici le seul plus passable, dont quelques couplets ont d'autant plus de sel qu'ils sont calqués heureusement sur ceux qui terminent son *Mariage de Figaro*. Il faut les avoir présents ; les nouveaux sont sur le même air :

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Par Beaumarchais offensés,
Calmez vos frayeurs cruelles,
Les vices sont terrassés :
Cet auteur n'a plus les ailes
Qui le faisaient voltiger ;
Son succès fut passager.

Oui, ce docteur admirable
Qui faisait hier l'important,
Devient aujourd'hui traitable,
Il a l'air d'un pénitent.
C'est une amende honorable
Qu'il devait à l'univers
Pour sa prose et pour ses vers

Le public qui toujours glose,
Dit qu'il n'est plus insolent,

Depuis qu'il reçoit sa dose
D'un rigoureux flagellant.
De cette métamorphose
Il nous apprit le pourquoi :
Les plus forts lui font la loi.

Un Lazariste inflexible,
Ennemi de tout repos,
Prend un instrument terrible
Et l'exerce sur son dos :
Par ce châtiment horrible
Caron est anéanti ;
Paveant male nanti

Goësman, au gosier d'autruche,
Que la pitié n'amollit,
Au patient qui trébuche,
Répète un dicton qu'il fit :
Tant à l'eau s'en va la cruche
Qu'à la fin elle s'emplit ;
Quoiqu'un peu tard, il suffit.

Quoi ! c'est vous, mon pauvre père,
Dit *Figaro* ricanant,
Qu'à coups nombreux d'étrivière
On punit comme un enfant ?
Cette leçon salutaire
Apprend qu'un juste retour
A chacun donne son tour.

Bridoison qui voit la fête,
En paraît très satisfait :
Ah ! dit-il, branlant la tête,

Comme un sot il me peignait,
Mais, si je suis une bête,
Avec tout son esprit, ma foi,
Le voilà plus sot que moi!

Sans doute, la tragédie
Qu'il nous donne en cet instant,
Vaut mieux que la comédie
De cet auteur impudent.
On l'étrille, il peste, il crie,
Il s'agite en cent façons :
Plaignons-le par des chansons.

20 *mars* 1785. — On ne cesse de s'entretenir du sieur de Beaumarchais et l'on met aujourd'hui en problème s'il restera en France. Quelques gens vont jusque à prétendre que ses chevaux sont en vente et qu'il se retire en pays étranger. D'autres assurent qu'il est comme à son ordinaire et n'en est pas moins impudent. Ce dont on convient assez généralement, c'est qu'il était maté durant son séjour à Saint-Lazare, qu'il y faisait le malade et avait obtenu d'y voir son médecin sous ce prétexte, et son caissier sous prétexte de ses affaires. Que ses amis se sont prévalus de celles-ci pour obtenir son prompt élargissement ; qu'ils ont présenté comme une injustice de faire

refluer sur une infinité de particuliers la punition exercée sur celui-ci.

On convient encore assez généralement que le sieur de Beaumarchais était resté dans un état fort inculte et fort malpropre; qu'il s'était laissé croître la barbe et ne voulait pas sortir, au moment où le commissaire vint lui annoncer sa liberté; qu'il exigeait qu'on lui rendît raison de sa captivité : que ce commissaire, son ami, avait été obligé de lui remettre la tête et de lui conseiller de jouir de la grâce qu'on lui accordait, sans en demander davantage; qu'alors il s'enveloppa dans son videchoura et se remit entre les mains de l'officier de police, qui le ramena chez lui.

Le sieur Gudin de la Breuffellerie, son paillasse dans toutes les circonstances, joue aussi un grand rôle dans cet événement; il est le premier qui ait vu le sieur de Beaumarchais, il accompagnait le commissaire. Le sieur de Beaumarchais rentré chez lui, trouve sa fille, sa chère Eugénie, fondant en larmes; Mlle de Villers, sa maîtresse, se jetant avec elle à ses genoux; tous ses domestiques dans le même attendrissement, enchantés du retour d'un aussi bon maître.

Tel est le spectacle qu'on pourrait faire graver et qui ferait un digne pendant de la caricature.

23 *mars* 1785. — Rien de plus vrai que la vente des chevaux du sieur de Beaumarchais. Il s'obstine à ne point sortir de chez lui et même à ne voir personne, qu'il n'ait reçu satisfaction de l'opprobre dont on l'a couvert. On veut qu'il travaille à un mémoire au roi. Il a consigné lui-même sa résolution dans une lettre au marquis de Ximènès, dont celui-ci, de concert vraisemblablement avec l'auteur, répand des copies. Elle est très bien faite, à ce qu'assurent ceux qui l'ont lue, et même écrite avec plus de noblesse que ses autres productions. Il y prétend n'avoir manqué à personne, n'avoir rien à se reprocher; il s'élève contre la surprise faite à la religion de Sa Majesté et il espère que, mieux instruite, elle ne lui refusera pas une réparation éclatante.

Il paraît que l'exemple du sieur de Sainte-Foy encourage le sieur de Beaumarchais, qui est même dans un cas beaucoup plus favorable, puisque l'autre était diffamé

par une punition légale et que lui n'a été frappé que d'un coup d'autorité despotique. Il voudrait donc qu'on lui donnât aussi quelque place honorable à la cour ou ailleurs, avec un brevet, dans lequel le roi reconnaîtrait l'innocence de cette malheureuse victime des préventions et de la calomnie. Ses amis ne désespèrent point du succès de son étrange prétention, et l'on voit tant de choses extraordinaires qu'on ne serait pas surpris qu'il réussît en cette occasion, quoiqu'on n'en connaisse point d'exemple.

25 *mars* 1785. — Copie de la lettre du sieur de Beaumarchais à M. le marquis de *** en date du 20 mars :

« Je vous rends grâces, Monsieur le » marquis; mais frappé d'anathèmes du » courroux du roi que je n'ai point mérité, » je me suis imposé la loi rigoureuse et vo- » lontaire de garder prison dans ma » chambre jusqu'à ce qu'il ait plu à Sa Ma- » jesté d'entendre ou de lire ma justifica- » tion. J'espère que le roi qui m'a fait » punir en me croyant coupable, ne me re- » fusera pas justice quand il me saura

» innocent. C'est dans cet espoir que je le
» fais solliciter avec respect de recevoir
» la plus humble requête. Le hasard a mis
» dans mes mains des preuves aussi cer-
» taines de mon innocence qu'on pourrait
» en produire dans un procès criminel. Le
» roi est juste et je ne l'ai point offensé.
» Recevez d'un homme affligé les assu-
» rances du respectueux attachement avec
» lequel etc..... »

Telle est cette lettre, qui ne répond pas à l'opinion qu'en avaient donné les partisans du sieur de Beaumarchais ; elle est sinon plate, au moins très médiocre.

On assure que, lorsque le roi a appris l'étrange résolution de cet intrigant, il a ri et a dit : « Il fait très bien, il se juge et se » punit lui-même. »

Depuis la détention du sieur de Beaumarchais, les langues se délient et des gens attachés au roi, lorsqu'il était Dauphin, rapportent un propos de ce prince, qu'ils attestent avoir entendu, en preuve de l'opinion qu'il en avait dès ce temps-là. Le soir du jour où le sieur de Beaumarchais fut condamné par le parlement Maupeou, la nouvelle en fut apportée à Mgr le Dauphin à

son coucher : « C'est bien fait, s'écria-t-il, » c'est un homme vil et atroce, qui ne sait » se faire valoir que par sa méchanceté. » Les maîtres d'hôtel n'en ont pas voulu et » les contrôleurs feraient bien de le ren- » voyer. »

7 *avril* 1785. — La comédie du *Mariage de Figaro* paraît enfin imprimée avec la préface, revêtue de toutes les formalités et dans toute son insolence. On dit que c'est un petit dédommagement qu'on a voulu accorder à l'auteur de la correction qu'on lui a infligée.

13 *avril* 1785. — La préface de la *Folle Journée* ou du *Mariage de Figaro*, n'est pas aussi longue qu'on l'avait annoncée, elle n'a que cinquante pages, ce qui est une bagatelle pour M. de Beaumarchais. Son objet est en effet de défendre sa comédie sur tous les chefs, et surtout de repousser le reproche d'immoralité, de prouver que c'est, au contraire, une excellente école de mœurs. On sent bien que sa logique à cet égard n'est pas extrêmement concluante, mais grâce aux nouveaux principes qu'il

pose, à la poétique qu'il imagine, à l'esprit qu'il répand avec profusion, aux petits contes qu'il amène à propos, à l'entortillage de ses idées, à l'obscurité de son style, à son persiflage continu sous l'apparence de gaieté, il embrouille tellement la matière que le lecteur ne sait trop où il en est, quand il a fini cette espèce de mémoire amphigourique, et en sort tellement fatigué, ennuyé, excédé, qu'il aime mieux l'en croire que de recommencer et de discuter ce verbeux amas de sophismes, de paradoxes et d'assertions impudentes. Tout ce qu'on y voit de plus clair, c'est qu'il a sur son chantier un autre ouvrage dramatique intitulé : *La Mère coupable,* et dans lequel il se propose : *de tonner fortement sur les vices qu'il a trop ménagés ;* ce sont ses expressions.

Quant aux sarcasmes violents qu'on s'attendait à trouver dans cette préface contre l'abbé Aubert, contre le marquis de Montesquiou, contre M. Suard, en un mot contre tous les critiques qui se sont avisés de mal parler de sa pièce, en vers ou en prose ; on voit bien qu'il n'a pas envie de leur faire grâce ; mais la même obscurité dérobe au lecteur les anecdotes qu'il avait

promises à cet égard et l'on ne sort pas plus instruit là-dessus que sur tout le reste.

14 *avril* 1785. — *Le Courrier de l'Europe*, qu'on pourrait appeler plutôt *le Courrier de M. de Beaumarchais*, après avoir gardé le plus profond silence sur sa retraite à Saint-Lazare, en sort aujourd'hui pour vanter ses bonnes œuvres. Dans sa fameuse lettre du 7 mars, M. de Beaumarchais se plaignait que les journaux se tussent sur le noble enthousiasme avec lequel la ville de Lyon vient d'adopter son plan de charité pour les pauvres mères qui nourrissent. Les journaux ayant continué à se taire, il a été obligé de faire parler le sien. On voit dans le n° 27 du 5 avril, et la lettre de cet apôtre de la bienfaisance, en date du 17 janvier, à messieurs les administrateurs de l'Institut de Bienfaisance à Lyon, par laquelle il demande à être leur agrégé, et offre en conséquence mille écus, et la réponse datée de Lyon le 25 janvier, où ces messieurs l'exaltant avec l'adulation la plus outrée, le comparent à Rousseau, à Voltaire, et encore ils n'en disent point davantage pour ménager sa modestie et sa délicatesse.

On voit que l'objet de cette insertion est d'effacer peu à peu l'impression faite sur le public par le bruit de la correction de Saint-Lazare qui a pénétré jusque dans les villages. On trouve cependant maladroit au sieur de Beaumarchais d'avoir affecté de parler dans sa lettre de Saint-Vincent-de-Paul, fondateur des Lazaristes.

14 *avril* 1785. — Il est très vrai que le sieur de Beaumarchais a dressé un mémoire pour être mis sous les yeux du roi. Il y prétend prouver qu'on a surpris la religion de Sa Majesté; qu'il ne méritait nullement la correction qu'elle lui a fait infliger, et il attend de sa justice qu'elle voudra bien reconnaître son innocence. Il suggère au monarque un moyen de le faire à la face de tout l'univers, sans compromettre la dignité du trône, c'est de vouloir bien accepter la dédicace de la *Mère coupable*, pièce de grande manière et au-devant de laquelle le nom d'un souverain peut très bien figurer.

On n'a point encore osé présenter ce mémoire au roi, qu'on sait être trop prévenu contre le sieur de Beaumarchais. Ses

partisans assurent que le comte de Vaudreuil, qui s'intéresse à lui, attend le moment favorable pour faire valoir cette justification. Ils espèrent qu'on pourra déterminer la reine à s'y intéresser, et ils ne doutent pas que la requête du suppliant ne soit exaucée, présentée au roi par cette main auguste.

16 *avril* 1785. — Quoique le sieur de Beaumarchais fut arrêté, on avait d'abord continué de mettre sur l'affiche de la Comédie-Française : *En attendant la 74me représentation de la Folle Journée, suspendue par l'indisposition d'un acteur*. Au bout de deux ou trois jours, cette annonce disparut absolument ; et à la rentrée il n'en était plus question. Enfin il y a quelques jours que les affiches en font mention de nouveau. Les amis de l'auteur disent que c'est déjà une seconde petite satisfaction que le gouvernement veut lui donner en attendant une plus grande.

Son édition de Voltaire va son train aussi, malgré le mandement de Mgr l'archevêque. Seulement il est défendu à tous les ouvrages périodiques d'en parler, de l'an-

noncer même. Le sieur de Beaumarchais ne peut inviter les souscripteurs de venir prendre leurs exemplaires, il faut que ceux-ci devinent, ou soient instruits par d'autres. Cette inconséquence est si extraordinaire qu'on ne la croirait pas si on ne l'apprenait dans les bureaux mêmes du sieur de Beaumarchais.

20 avril 1785. — Le sieur de Beaumarchais continue à rester en retraite chez lui, et bien des gens commencent à croire que, malgré ce qu'il a écrit au marquis de Ximènès, elle n'est rien moins que volontaire. Plusieurs de ses partisans, sans avouer qu'ils le tiennent de lui, l'insinuent et le disent publiquement. Ils veulent même qu'avant la fin de l'année il soit forcé de sortir de Paris. Tout cela est singulier et s'éclaircira peut-être.

CORRESPONDANCE

SECRÈTE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ou

MÉMOIRES

pour servir à l'histoire des Cours, des Sociétés et de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

(EXTRAITS)

1781—1785

CORRESPONDANCE

SECRÈTE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ou

MÉMOIRES

pour servir à l'histoire des Cours, des Sociétés et de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

(EXTRAITS)

1781—1785

1781

11 *octobre* 1781. — ..... Le sieur de Beaumarchais, si fameux par son procès contre Goësman, par son *Barbier de Séville* et son différend avec les comédiens qu'il

voulait réduire à ne plus voler les auteurs dramatiques, le sieur de Beaumarchais vient de leur présenter fièrement une nouvelle comédie qui a pour titre : *Les Noces de Figaro*. Ces messieurs n'ont pas l'air d'avoir de fiel : car ils ont reçu sa pièce unanimement. Elle est, dit-on, remplie de choses très plaisantes; mais elle est d'une longueur extraordinaire. On dit aussi qu'il s'y trouve beaucoup d'indécences et que depuis la lecture faite devant le comique aréopage, elle est arrêtée à la police. Mais rapportons-nous-en à l'activité du sieur Beaumarchais qui saura bien vaincre tous les obstacles. La grande édition de Voltaire qu'il a annoncée dans un *prospectus* au commencement de l'année, avec l'appât d'une loterie fort compliquée, va enfin s'exécuter à Kehl, près de Strasbourg.

1783

2 *juillet* 1783. — *Les Noces de Figaro*, espèce de drame qui fait suite au *Barbier de Séville*, ont été répétées mais non représentées la semaine dernière, sur le théâtre des Menus-Plaisirs du Roi. Le jour fixé

pour le triomphe de l'auteur, au moment même où la toile allait se lever, un ordre du roi est venu et a chassé les acteurs et le public. Ce public était composé de gens de la cour, d'hommes de lettres et des amis de l'auteur qui ne sont apparemment pas si rares qu'on le croit, car la salle était pleine. M. de Beaumarchais en a été pour ses frais de toute espèce : démarches, répétitions, habillements ; mais en homme qui connaît la fortune, et que son inconstance ne décourage pas, il a payé en bons billets de la Caisse d'escompte, et les acteurs ont été contents de lui : il leur a laissé les *costumes*. Sa pièce dure trois heures et demie ; ce qui suppose qu'elle aurait bien pu ne pas durer autant au Théâtre-Français, où les spectateurs se seraient peut-être contentés du premier acte. En voici quelques mots : *Figaro* dit à je ne sais quel personnage : « *La première dent qui te tombera, ce sera la* » *mâchoire; et* (en lui montrant le poing) *voici* » *le dentiste.* » Le même *Figaro* voudrait être César ; son interlocutrice lui répond : « *Et* » *moi j'aimerais mieux être Pompée.* » Cette pièce démontre, dit-on, à ceux qui voulaient en douter, que M. de Beaumarchais

a tous les genres d'esprit, même les plus mauvais : elle ne prouve pas moins sa mémoire et son goût dans le choix des traits qu'il croit propres à orner ses productions.

19 *novembre* 1783. — ..... Un sujet non moins édifiant dont on nous assure la représentation avant Pâques, et pour laquelle il y a des paris d'ouverts, est le *Mariage de Figaro*. M. Caron de B..... a trouvé fort plaisant et surtout fort moral d'offrir au public un double adultère bien intrigué, et presque consommé sous ses yeux. A la vérité, il y a déjà bien eu du pour et du contre au sujet de la publicité de cet ouvrage ; mais à force d'en avoir réjoui quelques sociétés particulières, M. de B..... dissipe insensiblement les scrupules et parviendra sans doute à ses fins.

1784

12 *mai* 1784. — Quelle folie de travailler pour cette postérité, si souvent dédaigneuse, toujours si sévère, tandis que les contemporains sont si tolérants, si accommodants, si encourageants ! après s'être bien morfon-

dus, après avoir séché sur un ouvrage, qui vous assure encore de cette approbation future, dont quelques êtres simples sont entichés, mais dont les bons esprits du siècle se soucient si peu ? Vive les contemporains ! flattez leurs goûts, violez toutes les bienséances, toutes les lois reçues pour cela ; alors les applaudissements, les bravos, les couronnes même vous suivront partout.

Avec un peu de discernement, on sait, on voit tout cela ; comment l'homme de France le plus délié n'en eût-il pas fait sa règle de conduite ? Rien donc de plus conséquent, de mieux calculé que la nouvelle et très nouvelle pièce que M. Caron de Beaumarchais vient enfin de faire jouer au Théâtre-Français, sous le titre de : *La Folle Journée* ou *le Mariage de Figaro*. C'est un amphigouri, un *imbroglio*, un *salmigondis* des mieux compliqués ; ou plutôt, car c'est trop peu dire, c'est une monstruosité littéraire des plus raffinées : mais on y rit, on y rit..., puis encore, et dès lors c'est un chef-d'œuvre de goût, d'esprit et de morale.

Qu'on ose dire après cela, que ce n'est qu'une parade digne des boulevards ou des théâtres nocturnes, qu'on ose en condam-

ner les détails facétieux, bas, indécents et grossiers, cent voix vous accableront des noms de sot, de ridicule, de rêveur, et nous renverront à la préface de la pièce, où l'auteur dit en s'applaudissant de sa retenue : « C'est bien quelque chose dans un siècle » où l'hypocrisie de la décence est poussée » presqu'aussi loin que le relâchement des » mœurs. »

Au surplus, sans avoir la témérité de vous en offrir l'analyse à ma manière noire, je vais m'en tenir à l'épigramme suivante qu'on a parsemée dans la salle lors de la dernière représentation. Chaque personnage y est peint trait par trait : Je ne sais si le portrait de l'auteur y est aussi fidèlement tracé ; cela devrait être, si, comme quelques malins l'ont débité, pour consommer sans doute l'originalité, il était lui-même l'auteur de cette satire.

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,
Profane des Français le théâtre enchanté :
Chaque acteur est un vice
Dans ce drame effronté ;
Bartholo nous peint l'avarice,
Almaviva le suborneur,

Sa tendre moitié l'adultère,
Et *Double-Main* un plat voleur ;
Marceline une mégère.
Basile un calomniateur ;
Fanchette l'innocente est bien apprivoisée
Et *Suson* a l'air de goûter du favori
Greluchon de Madame et mignon du mari.
Quel bon ton, quelles mœurs cette intrigue rassemble !
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est de *Bride-Oison*,
Mais *Figaro*... le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant, qu'il fait peur ;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Des badauds achetés ont demandé l'auteur.

26 *mai* 1784.....

EPIGRAMME

sur les Danaïdes et le Mariage de Figaro.

Que penses-tu, dis-le-moi sans mystère,
Des nouveautés qu'aujourd'hui chez Molière
Et chez Quinaut, on court avec fureur ?
— *L'une fait honte et l'autre fait horreur.*

12 *juin* 1784. — Qu'on s'étonne, qu'on s'indigne après cela du constant succès de la *Folle Journée* de M. C. de B..., quand des savants, des littérateurs, des *artistes célèbres* forment de pareilles orgies, et, de plus, les annoncent gravement au public! Ces farces ne sont-elles pas dignes du temps

où ils vivent et du pays qu'ils habitent ? L'auteur de *Figaro* en est si convaincu, qu'il l'a sans façon déclaré dans le dernier couplet du vaudeville qui termine sa pièce : mais comme cette clôture chantante renferme à peu près les plus précieuses des maximes, de morale, de politesse et d'honneur dont l'auteur l'a tissue, c'est vous mettre à même de porter un jugement de la pièce que de vous transcrire ce vaudeville dans son entier en attendant son impression :

BASILE.

Cœurs sensibles, cœurs fidèles
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles ;
Est-ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger ?

FIGARO.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux !
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot serait jaloux
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait son profit ;
Gaudeant bene nati.

BASILE.

Non.... *Gaudeat bene nanti.*

LE COMTE.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante et chacun rit,
Que sa femme ait un caprice.
S'il l'accuse on la punit;
De cette absurde injustice
Faut-il dire le *pourquoi :*
Les plus forts ont fait la loi.

FIGARO.

Jean, Janot, jaloux risible,
Veut unir femme et repos ;
Il achète un chien terrible
Et le lâche en son enclos :
La nuit, quel vacarme horrible !
Le chien court, tout est mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu.

LA COMTESSE.

Telle est fière et répond d'elle,
Qui n'aime plus son mari;
Telle autre presqu'infidèle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! c'est celle
Qui s'éveille en pensant bien
Sans oser jurer de rien.

MARCELINE.

D'une femme de Province,
A qui les devoirs sont chers,
Le succès est assez mince :
Vive la femme aux grands airs !
Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous.

FANCHETTE.

Robin me dit en cachette :
Si l'amour t'était connu,
Que ton sein, jeune Fanchette,
De plaisir serait ému !
Dans tous les yeux il te guette,...
Je l'ai donc vu, cher Robin,
Dans les yeux de Chérubin.

CHÉRUBIN.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez vos beaux jours ;
Si chacun de vous dit rage,
Chacun vous revient toujours,
Le Parterre est votre image,
Tel paraît le dédaigner
Qui fait tout pour le gagner.

MARCELINE.

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

FIGARO.

Ce secret met en lumière,
Comment le fils d'un butor,
Vaut souvent, son pesant d'or.

SUSON.

Si ce gai, ce fol ouvrage
Renfermoit quelque leçon,
En faveur du badinage
Faites grâce à la raison ;

Ainsi la nature sage
Nous conduit dans nos désirs,
A son but par les plaisirs.

BRIDE-OISON.

Or, messieurs, la comédie
Que l'on juge en cet instant,
Sans erreur, nous peint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent façons ;
Tout finit par des chansons.

Et c'est aussi ce qu'a produit la *Folle Journée :* quelques esprits délicats ou simplement malins ne se sont point bornés à en rire. M. le V... de C... entr'autres a lancé contre le figariste une douzaine de couplets qu'il ne dit qu'à ses amis, et dont M. C... de B... ne verrait pas la publicité sans beaucoup d'humeur et de mortification. Ne les ayant qu'à peine entendus, je n'ai pu retenir que le final de l'un d'eux, qui dit assez ce que sont les autres :

On connaît de ces duchesses,
Qui se livrant à leurs laquais ;
Qui, même, ont eu Beau.....

16 *juin* 1784. — ..... L'auteur de *Figaro* serait un exemple assez frappant de ce que

j'avance, si tant d'autres, comme lui, n'étaient, pour ainsi dire, devenus célèbres à force d'impudences. Partout il berne, il bafoue les hommes, partout il en est cajolé... admiré. On a trouvé charmant, mais très charmant, le poulet qu'il vient d'adresser à l'un de nos ducs et pairs, qui s'était tout bonnement avisé de lui demander sa loge pour des dames qui désiraient voir sa pièce *incognito*, lui offrant d'ailleurs la sienne en échange. Quelques partisans des bienséances ont voulu blâmer le ton aigre et peu décent qui y règne, d'un bout à l'autre; mais leurs observations ont fait quasi pitié... Voilà, voilà, a-t-on dit, comme un homme, et surtout un homme de lettres doit s'exprimer dans le dix-huitième siècle! M. de B... semble pourtant n'être pas de leur avis, puisqu'il désavoue publiquement aujourd'hui cet écrit, dont la copie ne se trouve que dans fort peu de mains. — « Je n'ai nulle considération, Monsieur » le duc, pour des femmes qui se permet- » tent de voir un spectacle, qu'elles trou- » vent mauvais, pourvu qu'elles le voient » en secret; et je ne me prête nullement » à de pareilles fantaisies. J'ai donné ma

» pièce au public pour l'amuser et l'in-
» struire, et non pour offrir à des bégueules
» mitigées le plaisir d'aller en penser du
» bien en petite loge, à condition d'en aller
» dire du mal en société. *Les plaisirs du*
» *vice, les honneurs de la vertu, telle est la*
» *pruderie de ce siècle.* Ma pièce n'est point
» une pièce équivoque, il faut l'avouer ou
» la fuir. Je vous salue, Monsieur le duc, et
» je garde ma loge. »

9 *juillet* 1784....

A FIGARO.

Disciple enjoué de Thalie,
Toi, qui du bonnet de Momus
Coiffes la tête d'Uranie ;
Toi qui le martyr de l'Envie
Au moment qu'on te crut exclus
Par une cabale ennemie,
Revins soudain d'Andalousie
Escorté de jeux et de ris,
Pour dérouter la calomnie,
Et faire rire tout Paris,
Salut, enfant de la folie,
Par un accueil bien mérité,
Le public a donc fait justice
Des sots qui t'ont persécuté :
En vain leur absurde malice
Au roi t'avait représenté
Comme un fou digne du supplice,

De qui la coupable gaîté
Allait choquant l'autorité,
Compromettant mainte Excellence,
Se jouant de la gravité
De plus d'un corps plein d'importance
Et poussant même la licence,
Jusqu'à dire la vérité :
Comme Tartuffe maltraité,
Tu trouves la même vengeance.

Qu'un triomphe aussi glorieux,
Echauffe, excite ton courage,
Tu fis un chef-d'œuvre, fais mieux,
Aristophane de notre âge ;
Pénètres jusque dans les cieux,
Bannis-en maint sot personnage
Que l'erreur met au rang des dieux.

A ton folâtre persiflage,
Immole ces grands si petits,
Chardons qu'un hasard fit éclore ;
Où le laurier croîssait jadis ;
Fléaux dont le luxe dévore
Le peuple objet de leur mépris,
Que leurs mœurs corrompent encore ;
Et qui de titres souvent faux
Repaissant leur stupide ivresse,
Semblent penser que la noblesse,
De vertus ainsi que d'impôts,
Exempte leur vaine hautesse.

Peins d'une couleur vengeresse,
Les vils pontifes de Themis,
Prévaricateurs aguerris,

Qui, le front armé d'impudence,
A la toilette de Cypris
Vont de l'arrêt de l'innocence,
Fixer et recevoir le prix ;
Ces publicains aux mains avides,
Dont les cœurs offrent le portrait
De la tonne des Danaïdes ;
Les visirs tyrans par brevets,
Craints par l'abus de la puissance,
Qui sur le front de l'innocence,
Promènent sans nulle prudence
Et les chaînes des malfaiteurs
Et le glaive de la vengeance ;
Mais laissant ces vices divers,
Fredonne encor sur ta guitare,
Nos petits talents, nos grands airs,
Et la kyrielle bizarre,
De nos jeux et de nos travers,
Qu'un jour et vieillit et répare.

Chante nos femmes en faveur,
Donnant dans un boudoir magique,
Le sceptre d'administrateur,
Et le rameau diplomatique.
Et le ruban de la valeur,
Et le fauteuil académique ;
Et l'hermine du sénateur,
Et la simarre apostolique ;
Célèbre nos jeunes héros,
De Suffren et de la Fayette,
Se croyant les dignes rivaux,
Pour avoir fait mainte conquête,
Prenant d'assaut lits de repos,
Mettant aux fers quelque caillette ;

Maint seigneur se croyant poète
Pour avoir fait des madrigaux,
Et chansonné quelque coquette,
Nos bégueules dites Saphos,
Les conciles de la toilette,
Nos mœurs libres, nos vers moraux
Et la guerre de l'ariette,
Et la justice des journaux.

Rappelle enfin sur notre scène,
La joie au front toujours serein,
Dont le drame à pleurer enclin
Usurpe si fort le domaine.
Au milieu des ris et des jeux,
Et toujours de bons mots prodigue,
Ramène l'art ingénieux
De suspendre au fil d'une intrigue
L'essaim des spectateurs joyeux.

Conserve surtout la franchise.
Et ton utile liberté,
Le roi le veut et l'autorise.
Eh ! comment de la vérité
Louis pourrait-il se défendre ?
On le sait bien, Sa Majesté
Ne peut que gagner à l'entendre.

28 *septembre* 1784. — ..... Nos sociétés sont fort stériles en nouvelles littéraires. La saison disperse tout le monde dans les campagnes. *Le Mariage de Figaro* sur le Théâtre-Français, *Fanfan et Colas* aux

Italiens, et le début de Mlle Dozon à l'Opéra continuent seulement à faire l'entretien général. M. de Beaumarchais a obtenu sans peine des comédiens que le produit total de la cinquantième représentation de sa pièce fût distribué aux pauvres : cette générosité de part et d'autre est bien louable sans être fort dangereuse pour les conséquences.

7 *octobre* 1784. — Les spectacles ont déjà recommencé à la cour. On y représentera cet hiver beaucoup de nouveautés. Les auteurs s'empressent d'y faire paraître leurs ouvrages. Ceux qui ont des comédies sont peu jaloux de les faire jouer à Paris, où le succès désespérant de *Figaro* les épouvante ; et, en effet, cette pièce est d'un genre si extraordinaire que tout ce qui se jouera après elle, court le risque de paraître bien froid. On dit qu'un M. Werner, auteur suisse, a montré bien plus de courage. Il a eu l'audace de faire aussi un *Mariage de Figaro*, qu'il vient de faire imprimer à Bruxelles.

11 *octobre* 1784. — ..... On avait cru que

la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro*, donnée au profit des nourrices, serait la dernière, mais les comédiens continuent à jouer cette pièce qui leur attire toujours de nombreux spectateurs et d'excellentes recettes. Les ennemis de M. de Beaumarchais, et il en a de redoutables, ont saisi cette occasion de lui lâcher une épigramme sanglante. La voici :

De Beaumarchais admirez la souplessse !
En bien, en mal son triomphe est complet :
A l'enfance il donne du lait,
Et du poison à la jeunesse.

Les partisans de cet écrivain conviennent un peu de l'immoralité de sa pièce; les autres fondent sur cette immoralité toutes leurs clameurs et leurs injures. Beaumarchais leur répond en disant que le gouvernement a autorisé solennellement tout ce qu'il a écrit, et il faut convenir qu'il n'y a rien à répliquer à sa réponse.

20 *octobre* 1784. — *Le Mariage de Figaro* est à la cinquante-cinquième représentation et attire toujours le même monde. La liberté qui règne dans cette pièce est un

attrait bien puissant, puisqu'elle appelle des spectateurs de toutes les parties du royaume. Ces jours derniers, il y avait un dîner de quarante ecclésiastiques de campagne chez le curé d'Orangis, village à cinq lieues de Paris. Au dessert et dans la vérité du vin, ils sont tous convenus qu'ils étaient venus à Paris voir cette pièce.

Voici une anecdote assez curieuse à son sujet. Avant qu'elle fut jouée au Théâtre-Français, elle était connue : l'auteur après avoir vaincu tous les obstacles qui s'étaient opposés à la représentation, disait devant quelqu'un, qu'il était possible que son ouvrage tombât. On rapporta ce propos à Monsieur, frère du roi, qui a autant de goût et d'esprit que de bon sens : « *Ils la* » *feront réussir,* dit-il, *et ils croiront avoir* » *gagné une bataille contre le gouverne-* » *ment.* » Ce mot est vrai à la lettre.

5 *novembre* 1784. — ..... *Le Mariage de Figaro*, à la cinquante-neuvième représentation, attire toujours autant de monde qu'à la première, et les comédiens français ne font rien les autres jours, telles pièces qu'ils donnent.

9 *novembre* 1784. — ..... Il faut un événement extraordinaire pour interrompre le cours des représentations de *Figaro*. On craint presqu'autant qu'une guerre générale la retraite probable de Mlle Contat, charmante actrice qui ne saurait être remplacée pour le rôle de *Susette* dans cette pièce. Le comte de H... a daigné, l'été dernier, passer une nuit chez cette beauté, elle se trouve enceinte, et son auguste amant la presse extrêmement de se rendre près de lui : elle va, dit-on, partir pour Stockholm.

12 *novembre* 1784. — On a dit qu'il était hardi de travailler sur un sujet déjà traité par des hommes d'un génie supérieur, de prendre un titre qui a servi de cadre à des productions justement célèbres. Je ne vois pas de hardiesse à cela, mais seulement le ridicule amour-propre, la présomption accoutumée des écrivassiers de nos jours, et quelquefois un stratagème usé, mais toujours heureux des rusés typographes de ce siècle. La lourde production suisse qui a été si adroitement annoncée sous le titre de *Mariage de Figaro*, dans le moment où l'univers attend avec une impatience sans

égale la publication du drame de Beaumarchais, n'a-t-elle pas valu à son auteur la douce satisfaction de vendre en quinze jours trois éditions successives? . . . . . Il ne faut souvent qu'une plaisanterie bonne ou mauvaise pour décider du sort d'une pièce nouvelle. C'est ce que l'on a vu, jeudi dernier, à la première et dernière représentation des *Amours de Chérubin* aux Italiens. Cette petite comédie, en trois actes, en prose mêlée d'ariettes, est de M. Fontaine, qui avait déjà obtenu quelques succès sur ce théâtre.

On se doute bien, par le titre de cette nouveauté, que c'est un personnage du *Mariage de Figaro*, qui en est le héros. *Chérubin* est à son régiment et il fait l'amour à quatre jolies villageoises. Surpris dans un rendez-vous, on le juge, on l'enferme, il s'échappe, se déguise, arrive à son régiment à la première nouvelle de la guerre, et finit par obtenir grâce de ces mêmes filles auxquelles il avait fait des promesses de mariage. Cette petite comédie a de la gaîté : le caractère du page est bien conservé, le commencement de la pièce avait été goûté,

et les espiègleries de *Chérubin* auraient amusé jusqu'à la fin, sans une allusion triviale. Dans le rendez-vous où *Chérubin* est surpris, il monte sur un arbre et contrefait le rossignol. Un paysan l'aperçoit et saisit le rossignol par la patte. Alors un plaisant du parterre s'avise de faire chorus avec le rossignol; les sifflets se font entendre et la pièce tombe tout à plat.

3 *décembre* 1784. — On parie que le *Figaro* ira aussi loin que *Jeannot*. Il faut dire de lui ce qu'on dit d'un bâtard : *Il est plus heureux qu'un enfant légitime*. M. de Beaumarchais disait un jour dans une société, qu'il y avait de l'avantage à être déshonoré dans l'esprit du public, parce que tout ensuite devenait permis. Quand on est à ce point, il y a un calus parfait dans l'âme et l'épigramme même méritée blanchit sur elle.

8 *décembre* 1784. — M. de Beaumarchais dont le *Figaro* continue à attirer un monde prodigieux, a lu dans quelques sociétés la préface de cette pièce. On dit cette préface aussi originale que la pièce elle-même.

M. de B... y rappelle toutes les manœuvres de ses ennemis pour la faire tomber. Dès le début il parle de l'épigramme qui plut des loges sur le parterre aux premières représentations. Il fit alors insérer lui-même cette épigramme dans le *Journal de Paris*, en annonçant qu'il en connaissait l'auteur et le nommerait un jour. Aujourd'hui, il dit qu'il ne le nommera pas, et qu'il le croit suffisamment puni par la crainte qu'il a eue pendant six mois d'être nommé. Il laisse exhaler une humeur plus âcre, contre M. Suard, qui, dans le discours académique pour la réception du marquis de Montesquiou, a désigné *Figaro* comme un ouvrage théâtral éloigné du bon goût et inspirant une licence répréhensible. On présume que cette diatribe occasionnera une vive querelle entre l'Academie et le père de *Figaro*, et les gens malins s'apprêtent déjà à rire.

28 *décembre* 1784. — Si les vœux des comédiens étaient exaucés, tous les théâtres de Paris seraient déplacés à Pâques. Les Français se plaignent qu'ils ne font rien les jours qu'on ne donne point le *Mariage de Figaro*

et demandent à retourner au théâtre des Tuileries . . . . . Cette réunion et cette diversité de plaisirs qui flatte tous les gôuts, attache au Palais-Royal une infinité de personnes, et c'est avec peine qu'on s'en arrache pour aller chercher l'Opéra à la porte Saint-Martin ou la Comédie-Française à l'extrémité du faubourg Saint-Germain. Il est très vrai que *Figaro* a joui exclusivement du privilége d'avoir de grandes chambrées. Convenons, car il faut être juste, que cette pièce de M. de Beaumarchais, malgré tout le mal que ses ennemis en disent, a un caractère de nouveauté inconnu jusqu'à lui. Il semble que les autres comiques qui l'ont précédé, ont toujours eu l'intention de faire rire les grands aux dépens des petits : ici au contraire ce sont les petits qui rient aux dépens des grands, et le nombre des petits étant très considérable, on ne doit point s'étonner de ce concours prodigieux de spectateurs de tout état, que *Figaro* appelle. On dirait qu'ils viennent se consoler de leur misère, en s'amusant des ridicules de ceux qui en sont les instruments.

1785

3 *janvier* 1785. — Si l'auteur joué a un nom, un crédit ou bec et ongles, la critique se tait, et la nouveauté va son train, grâce à la bonne volonté des comédiens qui font le destin d'une pièce à leur gré. *Figaro*, dont chaque nouveauté relève le mérite, n'a-t-il pas été accablé d'abord d'un déluge d'épigrammes et de satires; l'auteur a promis de répondre à tout le monde; tout le monde s'est tû. La gaîté, l'esprit, l'intrigue de ce drame, ont triomphé de toutes les contradictions. Il paraît imprimé avec une préface justificatrice de son rare succès.

8 *janvier* 1785. — Le magnétisme joue un rôle jusque chez les confiseurs de la rue des Lombards. Ils ont coutume d'offrir au public dans le temps des étrennes, des plateaux ornés de figures, et représentant les événements les plus intéressants qui sont arrivés dans l'année. Cette fois ils ont fait choix des principales scènes de *Figaro* et des *Docteurs modernes*.

24 *janvier* 1785. — *Le Mariage de Figaro* s'imprime enfin chez Pierres, tel que l'auteur l'avoue. Il ne reconnaît pas les éditions qui ont déjà paru. Aussi le public ne tardera pas à en jouir en gros: à force de lectures, tout le monde est à peu près dans la confidence en détail. M. de Beaumarchais nous donnera après Pâques, dit-on, sa nouvelle pièce qui ne porte plus le titre de la *Mère coupable*, mais de *la Femme comme il y en a tant*. Ce nouveau titre n'est pas galant, s'il est vrai que cette femme a des enfants qui ne sont pas de son mari.

10 *février* 1785. — On attend d'un jour à l'autre les éditions authentiques du *Mariage de Figaro*, avec la fameuse préface dans laquelle M. de Beaumarchais plaide si chaudement en faveur de la moralité de cette pièce. Vous vous rappelez que M. Suard n'y est pas traité amicalement. Cet académicien a adressé à ce sujet la note suivante à M. le lieutenant de police :

« J'ai eu connaissance d'un paragraphe
» que M. Pierre-Augustin Caron de Beau-
» marchais m'a consacré dans la préface de

» son *Figaro* et j'y ai trouvé son exactitude
» ordinaire en défaut.

» Il dit en parlant de sa comédie : *Son*
» *grand défaut est, que je ne l'ai point faite*
» *en observant le monde, qu'elle ne peint*
» *rien de ce qui existe, etc.* C'est ce qu'on
» lisait dernièrement dans un beau dis-
» cours imprimé, etc.....

» 1° Je n'ai parlé dans mon discours
» d'aucune comédie, ni d'aucun auteur en
» particulier ;

» 2° Je n'ai point écrit les phrases con-
» signées dans le paragraphe ci-dessus,
» comme on les cite ;

» 3° Ce que j'ai dit d'approchant ne
» s'appliquait aucunement à M. de Beau-
» marchais.

» Voici la phrase de mon discours qu'il
» aura raison de prendre pour lui, parce
» qu'elle est véritablement calquée sur sa
» comédie : *N'est-il pas permis de craindre*
» *que par un abus toujours croissant, on ne*
» *voie avilir le théâtre de la nation par le*
» *tableau des mœurs basses et corrompues,*
» *qui n'auraient pas même le mérite d'être*
» *vraies : où le vice sans pudeur et la satire*
» *sans retenue n'intéresseraient que par la*

» *licence, et dont le succès dégradant l'art*
» *en blessant l'honnêteté publique, dérobe-*
» *rait à notre théâtre la gloire d'être pour*
» *toute l'Europe l'école des bonnes mœurs*
» *comme du bon goût.*

» M. de Beaumarchais est bien le maître
» de dénoncer cette phrase au public,
» mais il convient d'en citer les paroles
» comme elles sont. Ce n'est pas assez
» d'être excessivement gai, il faut tâcher
» d'être fidèle.

» Quant à la petite saillie de gaîté dont
» il m'écrase ensuite, je la trouve très bien
» placée à la tête du *Mariage de Figaro;*
» je regrette même bien sincèrement que
» ses amis aient eu la dureté de lui faire
» supprimer l'excellente plaisanterie du
» *Frère Chapeau littéraire*, qui aurait été
» parfaitement d'accord avec le reste. Je
» proteste qu'il n'y a point d'injures de ce
» genre, que je n'accepte de lui avec beau-
» coup plus de résignation qu'un éloge.

» J'espère de la bienveillance et de la
» justice de M. le lieutenant général de
» police, qu'il voudra bien communiquer
» mes observations à M. de Beaumarchais,
» et exiger de lui qu'en me faisant l'hon-

» neur de citer mes paroles, il me fasse
» dire ce que j'ai dit.

» Je prie M. le Noir de recevoir l'hom-
» mage de mon dévouement et de mon
» respect. »

M. de Beaumarchais paraît avoir trouvé un antagoniste plus dangereux dans l'auteur d'une pièce que l'on donne au théâtre de M. le comte de Beaujolais. Elle est intitulée : *Figaro, directeur de Marionettes : Figaro* est à Paris avec sa femme *Suzanne* et sa fille *Frinquette :* il veut monter un théâtre de marionnettes; *Suzanne* cherche à l'en dissuader, il persiste : « Je ferai, dit-il,
» des pièces bien scandaleuses, bien sau-
» grenues; je dirai du mal de tout le
» monde; personne ne s'en fâchera, parce
» que chacun aura l'occasion de rire aux
» dépens des autres, et puis, mes pièces
» étant imprimées, me rapporteront en-
» core...» — « Mais, observe *Suzanne,* si vos
» pièces sont trop libres, on n'en permettra
» pas l'impression ? » — « Tu ne sais donc pas
» le moyen qu'on emploie aujourd'hui ? re-
» prend *Figaro.* On fait une longue pré-
» face, bien plaisante, bien honnête. On
» excuse comme on peut les incongruités

» de la pièce, et à la faveur de belles es-
» tampes, on l'achète avec la même fureur
» qu'on est allé la voir représenter... »

M. de Beaumarchais a fait, dit-on, d'inutiles démarches pour empêcher que cette satire sanglante fût mise sous les yeux du public.

17 *février* 1785. — Les éditions du *Mariage de Figaro* qui circulent dans le public, ne méritent aucune confiance. L'auteur vient de répandre le pamphlet suivant à ce sujet.

AVIS TRÈS IMPORTANT

DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE TYPOGRAPHIQUE DE KEHL, DU 12 FÉVRIER 1785, SUR LE *Mariage de Figaro*.

La Société littéraire typographique étant informée que plusieurs libraires ont mis en vente une édition du Mariage de Figaro, *qu'ils annoncent comme faite d'après le manuscrit de M. Caron de Beaumarchais, elle s'empresse de prévenir le public qu'aucun manuscrit de cette pièce n'est sorti des mains de l'auteur; que tout ce que l'on débite au-*

jourd'hui, n'est composé que sur un misérable pillage écrit de mémoire aux représentations de la pièce, par de vils polissons qui ne savent pas même le français, et qui n'ont respecté ni la vérité, ni la décence, ni le style, ni les situations de la pièce. On peut être assuré que la véritable édition de cet ouvrage, celle dont l'auteur surveille l'impression, la seule enfin qu'il avoue, n'a point encore parue, mais va paraître incessamment avec cinq estampes tirées sur les situations les plus piquantes des cinq actes, et pour que la conviction soit entière, l'auteur ayant destiné tout le produit des éditions de sa pièce, ainsi que celui des représentations, à un établissement de charité en faveur des pauvres mères qui nourrissent, on sent bien qu'il s'est gardé de remettre son manuscrit à des brigands.

L'édition originale sera précédée d'une préface d'environ soixante pages, dont le manuscrit n'est jamais sorti des mains de l'auteur : cette particularité, que les contrefacteurs n'avaient pas prévue, doit prémunir les amateurs contre toute surprise ultérieure, auquel cas la Société littéraire typographique s'applaudira de l'avoir rendue publique.

On dit que M. de Beaumarchais, qu'on sait n'être pas endurant pour les critiques, prépare un pamphlet contre l'archevêque, parce que ce prélat, dans son mandement à l'occasion du carême, vient de sonner l'alarme au sujet des différentes éditions de Voltaire, et a désigné la pièce de *Figaro* comme une des plus immorales qui aient été représentées sur le Théâtre-Français.

26 *février* 1785. — *Le Mariage de Figaro* est toujours interrompu aux Français par l'accouchement de Mlle Olivier, qui fait le rôle du petit page, et M. de Beaumarchais aime mieux suspendre les représentations de sa pièce que d'en voir doubler les rôles.

Le mandement du carême pour les œufs a été chansonné par l'auteur de *Figaro*, sur un air dont la bêtise fait épigramme. Voici cette mordante satire :

CANTIQUE SPIRITUEL

du très spirituel mandement du carême de 1785.

SUR L'AIR : *A Paris l'y a deux lieut'nans, etc.*

A Paris sont en grand soulas
Deux saints prélats ;

L'un est le chef, et l'autre est son
Premier garçon ; (1)
Leur carnaval est d'annoncer
Qu'on peut laisser
Filles, garçons, femmes et veufs
Casser des œufs.

Suivons tous les commandements
Des mandements :
Celui-ci n'est pas trop mauvais
Pour du Beauvais :
Sur *Figaro,* sur l'Opéra
Et cætera.
L'on y voit des conseils tout neufs
A propos d'œufs.

A propos d'œufs, ce mandement,
Discrètement,
Dénonce aux dames certain goût
Qu'il voit partout :
Puis nommant leurs amusements
Dérèglements,
L'Apôtre annonce aux bons époux
Qu'ils le sont tous.

A propos d'œufs, on voit encor
Dans ce trésor,
L'écrivain le plus admiré,
Bien déchiré ;
Puis il empoigne auteurs, lecteurs
Et colporteurs,
Et lance tout d'un bras de fer
Au feu d'enfer.

---

(1) M. l'abbé de Beauvais, Evêque de Senez.

Puis quand il les a condamnés,
Tous bien damnés;
Des lieux communs du bon pasteur
Le grave auteur,
A ses frères pauvres d'esprit
En Jésus-Christ,
Promet le benoit paradis
Du temps jadis.

En ce temps de confession,
Rémission,
Si du mandement les avis
Sont bien suivis.
Nos deux pasteurs sont indulgents,
Si bonnes gens
Qu'ils laisseront avec les œufs,
Manger les bœufs.

Pourtant, les buts des Révérends
Sont différents :
L'un grille d'avoir du renom
Et l'autre non.
Or, prions le doux Rédempteur
Qu'à cet auteur
Il donne un esprit plus subtil,
Ainsi soit-il.

2 *mars* 1785. — Voici de nouveaux couplets attribués à M. de Beaumarchais, au sujet du mandement de Mgr l'archevêque de Paris. C'est une parodie très indécente de

cette pièce digne de toute notre vénération.

Air de : *Raymonde.*

Ah ! permettez que je gronde,
Trop insensibles Français !
De l'Église que l'on fronde,
C'est trop braver les décrêts ;
Sur notre machine ronde
Les désordres sont complets,
Hélas ! c'en est fait du monde
Tout est damné pour jamais *(bis)*.

Air du *Vaudeville de Figaro.*

Il était dans cette ville
Un théâtre, où sans danger,
A la faveur d'une grille,
J'allais parfois m'amuser :
Mais un bandit de Séville
Malgré moi vint s'y placer,
Tout exprès pour m'en chasser. *(bis)*.

Air : *Nous autres bons villageois.*

Piqué de ce coup fatal,
D'avoir ainsi vu la décence
Et le respect théâtral
Céder la place à la licence
Crainte aussi de tentation
Pour les jolis yeux de *Suzon*
Je m'en allai chez Nicolet
Voir un peu ce qui s'y passait *(bis)*.

Air : *Ah! grands Dieux, que je l'échappai belle.*

Mais grands dieux, que je l'échappai belle
J'y revois *Suzon*
En cent façons
Qui m'égaie et m'appelle,
Ah! grands dieux, que je l'échappai belle!
Un moment plus tard
Je faisais *Figaro* cornard.

Air : *Ton humeur est Catherine.*

Mais un autre soin m'agite
Et soudain vient m'achever;
Quand Voltaire ressuscite
Pouvais-je ne pas trembler?
Oui, ce qui fait que j'enrage,
Frères, c'est que l'on m'apprend
Qu'on imprime son ouvrage,
Et qui plus est, qu'on le vend.

Air : *Manon dormait.*

Je pouvais bien
Vous défendre de lire
Un tel vaurien,
Mais dans votre délire
C'est qu'entre nous je crains
Je crains, je crains,
Je crains de le défendre en vain.

Air du : *Vaudeville de Figaro.*

Or, par mon pouvoir suprême,
Mes frères, je vous permets,
Dans ce saint temps de carême,
De manger quelques œufs frais;

Mais, comme il faut par soi-même
Mériter de tels bienfaits,
J'en excepte Beaumarchais.

Le bruit a couru pendant quelques jours que M. de Beaumarchais était exilé, ou enfermé à la Bastille. On disait que le roi n'avait pu refuser à l'archevêque de Paris de punir l'auteur des couplets qu'on vient de lire, et où l'on ne reconnaît guère la plume de M. de Beaumarchais. D'autres supposaient l'existence d'une pièce que personne n'a vue, mais dont ces rapports apocryphes auront donné l'idée à quelque écrivain affamé, sous ce titre : *Caron de Beaumarchais à Eléonor de Juigné*, etc. Cette lettre, ajoutait-on, était très piquante; on y plaisantait l'archevêque sur son teinturier, l'ancien évêque de Senez, auteur du mandement; on y observait au prélat que son inquiétude pastorale devait se borner à défendre la lecture de Voltaire aux âmes timorées, sans se permettre des personnalités contre l'éditeur; enfin, que *Figaro* n'est pas plus immoral que *Georges Dandin*, le *Tartuffe*, et d'autres pièces que l'on représente journellement dans nos théâtres.

10 *mars* 1785. — La réputation de *Figaro* s'est répandue non-seulement dans toute la France, mais jusque chez nos voisins. Les Anglais veulent le voir représenter ; et pendant les vacances de Pâques, les comédiens iront le jouer à Londres. On fera le même honneur à *Fanfan* et *Colas*, ainsi qu'à la suite de cette pièce, par le même auteur, mais toujours sous le nom de sa femme, Mme de Beaunoir ; cette dernière pièce est reçue depuis plus de trois mois aux Italiens sous le titre de *Rosette*. Ces trois comédies seront jouées à Londres en français : avantage que nos plus célèbres auteurs dramatiques n'ont jamais eu ; mais il faut convenir que de leur temps la langue française n'était pas encore celle de l'Europe.

M. de Beaumarchais a répondu à la lettre de M. Suard, sous le nom d'un ecclésiastique, dans le *Journal de Paris*. Cette querelle ne vaut rien, parce qu'elle n'est pas plaisante. Les amis de l'académicien prétendent que M. de B... a trop économisé l'esprit dans cette réponse et qu'il a trop prodigué l'humeur, et ils ont raison, mais comme l'attaque a été fort grossière,

peut-être a-t-il voulu mettre la défense au même ton.

14 *mars* 1785. — M. de Beaumarchais a osé se targuer dans le journal le plus répandu, de ce que son *Figaro* avait été joué en dépit des lions et des tigres. En se rappelant l'opposition vigoureuse que Monsieur, frère du roi, a faite à la représentation de cette pièce, et le mot de ce prince lorsqu'elle fut annoncée, on sentira la dureté de cette application. La clémence du monarque avait facilement effacé l'impression des plaintes de l'archevêque, le mot *réprimande* avait alors remplacé celui de *Bastille; Bicêtre* fut l'expression de la colère du roi, quand son auguste frère vint se plaindre d'avoir été offensé, et *Saint-Lazare* en fut le seul adoucissement. Beaumarchais y fut conduit le 9 de ce mois et cette correction l'affecta vivement. Il ne put s'empêcher de voir une humiliation réelle dans une punition qui n'eût qu'ajouté à sa célébrité s'il eût été mis à la Bastille. Au reste, sa détention n'a duré que cinq jours. L'injustice d'un châtiment qui cesse d'être uniquement personnel pour un négociant, de-

venait trop frappante en cette occasion, pour que le gouvernement n'ouvrit pas les yeux sur l'influence que sa rigueur pouvait avoir sur les engagements de l'une des premières maisons de banque de Paris.

16 *mars* 1785. — C'est dans la nuit du 8 au 9 de ce mois, que le commissaire Chenon et M. du Tronchet, inspecteur de police, vinrent enlever M. de Beaumarchais à une compagnie nombreuse qui était rassemblée chez lui. Il prit congé de sa compagnie en annonçant qu'une affaire pressée l'appelait à Versailles. On parla de mettre les scellés chez lui ; il s'y opposa vivement, et il représenta qu'ayant de gros paiements à faire relativement à ses affaires de commerce, les scellés le mettraient dans le cas de faire tort à ses nombreux correspondants. Le commissaire alla prendre les ordres du lieutenant de police qui permit que les scellés ne fussent pas apposés. M. de Beaumarchais demanda où on allait le conduire. Un exempt répondit : A Saint-Lazare. « A » Saint-Lazare ! dit-il avec étonnement ! Eh » bien, partons. » Il monta en voiture et fut conduit par son cortége au lieu de sa desti-

nation. En y arrivant, il trouva un logement préparé pour lui, deux chambres et un bon lit. Avant de se séparer de ses conducteurs, il les remercia de la politesse avec laquelle ils avaient rempli leur commission rigoureuse, et il montra le plus grand sang-froid. Un frère destiné à le servir coucha dans la première chambre de son appartement.

Le lendemain matin, cet événement fit la conversation de tout Paris, et les ennemis de M. de Beaumarchais, au lieu d'attribuer sa détention à deux expressions très harsardées de sa réponse au Frère-Chapeau littéraire, ne manquèrent pas de lui supposer des crimes cachés. On trouva fort plaisant le choix de la prison. (1) Les couplets, les épigrammes et les caricatures parurent en foule, tant il y a ici de braves gens assez courageux pour battre un homme à terre. On vit circuler une gravure qui représentait la scène grotesque de l'entrée de M. de

---

(1) La maison de Saint-Lazare est spécialement destinée aux jeunes libertins. Elle a été choisie pour M. de Beaumarchais, parce que les personnes qu'on y détient sont entrenues à leurs propres frais.

B... dans la maison de correction : on n'y avait pas oublié le frère fouetteur faisant hardiment son métier.

Bientôt après cette première chaleur de gaîté, on trouva un peu forte la réprimande, surtout ne portant que sur la lettre du journal imprimée avec toutes les formalités requises de la censure du gouvernement, et l'on supposa que quelque ennemi avait donné une fausse interprétation aux termes douteux de cette lettre. M. de Beaumarchais a des amis : ils se remuèrent. Après avoir reçu la visite du lieutenant de police, qui alla l'interroger à Saint-Lazare, il eut la permission de voir son caissier et son médecin. Comme on avait déplacé de son appartement un jeune homme qui prenait des leçons de musique, le maître vint frapper le matin à sa porte ; il demanda qui c'était, l'autre répondit : « C'est moi qui » viens vous donner votre leçon... » — « Bien » obligé, répondit M. de Beaumarchais fort » gaîment et sans ouvrir la porte, j'en reçois » dans ce moment une qui me suffit, et je » n'en prendrai point d'autres. »

Enfin, les inquiétudes des porteurs d'effets sur M. de Beaumarchais, et au nombre

desquels se trouve une lettre de change de cent mille écus prête à échoir, ont fait ouvrir les yeux à l'administration sur ces inconvénients d'un acte de rigueur, qui pour punir un seul particulier, pouvait ruiner cent familles innocentes, et la liberté a été rendue à M. de Beaumarchais, le 14 de ce mois. Cet événement n'a fait que diminuer le nombre de ses ennemis et imposera sans doute silence aux critiques qui semblaient s'acharner sur le bienfaiteur des nourrices et des enfants, éditeur de Voltaire.

Ce n'est point pour jouer publiquement le *Mariage de Figaro* que des comédiens français se rendent à Londres : Le prince de Galles a désiré de voir jouer cette pièce en français. Molé et Mlle Contat feront seuls le voyage; ils la représenteront sur un théâtre particulier avec des personnes de la cour de Son Altesse Royale.

24 *mars* 1785. — M. le lieutenant général de police a porté lui-même à M. de Beaumarchais l'ordre de son élargissement et l'a reconduit chez lui. Plusieurs carrosses suivaient, et son retour avait l'air d'un triomphe. M. de Beaumarchais a donné le

lendemain une somme très considérable aux pauvres, et cet acte de bienfaisance a fait la plus vive impression sur le public. On est indigné contre les auteurs des mauvaises pasquinades que l'on a répandues au sujet de sa détention. Lorsque M. le Noir lui demanda si les méchants couplets qui ont couru sous son nom étaient de lui : « J'en » suis l'auteur, répondit-il, comme l'arche- » vêque l'est de son mandement. »

Depuis sa sortie, M. de Beaumarchais s'est renfermé chez lui, où il ne reçoit qu'un très petit nombre d'amis, quoique tout Paris ait passé à sa porte. On parle beaucoup d'un mémoire qu'il a fait pour sa justification et qu'il a adressé ou qu'il doit adresser au roi. Cependant on dit qu'il va vendre tous ses effets et se retirer des affaires. Quelle que soit la vérité ou la fausseté de ces différents bruits, l'acte de son emprisonnement et la prison qu'on lui avait donnée, ne font plus rire tant de gens. L'histoire de tout cela s'éclaircira un jour. Les gazettes étrangères se sont égayées là-dessus : elles sont alimentées par Paris ; ainsi il n'est pas étonnant qu'elles aient traité de bagatelle ou de chose plaisante

un emprisonnement sans formes et dont le motif leur est inconnu. Ce qu'il y a de plus modéré à dire, c'est que la lettre de Beaumarchais insérée dans le *Journal de Paris,* est la seule cause du scandale de sa détention, la liberté d'un homme, son état et même sa réputation peuvent être bien légèrement compromis . . . . . La Comédie-Française est plus sérieusement menacée d'une autre perte, par la maladie du sieur d'Azincourt qui joue le rôle de *Figaro*, et qui promettait de remplacer Préville. Une espèce de dartre vive et qui résiste à tous les remèdes, a couvert le visage et successivement la poitrine, le col et les bras de cet acteur plein de finesse et de vérité. On espère quelque chose du temps et d'un long régime, mais cette maladie peut le tenir très longtemps éloigné du théâtre.

29 *mars* 1785.....

PARODIE DU *Vaudeville de Figaro.*

Cœurs sensibles, cœurs fidèles
Par Beaumarchais offensés,
Calmez vos frayeurs cruelles,
Ses vices sont terrassés,

Cet auteur n'a plus les ailes
Qui le faisaient voltiger :
Son triomphe fut léger.

Oui, ce docteur admirable,
Qui faisait hier l'important,
Devient aujourd'hui traitable,
Il a l'air d'un pénitent.
C'est une amende honorable
Qu'il devait à l'univers,
Pour sa prose et pour ses vers.

Le public qui toujours glose,
Dit qu'il n'est plus insolent,
Depuis qu'il reçoit la dose
D'un vigoureux flagellant;
De cette métamorphose,
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts lui font la loi.

Un Lazariste inflexible,
Ennemi de tout repos,
Prend un instrument terrible,
Et l'exerce sur son dos;
Par ce châtiment humble,
Caron est anéanti
Paveant male nati.

Goësman, ce gosier d'autruche,
Au lieu de crier holà !
Chante au patient qui trébuche,
Ce proverbe qu'il chanta :
Tant à l'eau s'en va la cruche,
Qu'enfin elle reste là;
Amis, notez bien cela.

Quoi, c'est vous, mon pauvre père,
Dit *Figaro* ricanant,
Qu'avec grand coup d'étrivière,
On punit comme un enfant !
Cela vous met en lumière,
Que tel qui rit le lundi,
Pleurera le mercredi.

Brid-Oison qui voit la fête,
En paraît tout satisfait :
Ah ! dit-il branlant la tête;
Comme un sot il me peignait :
Mais si je suis une bête,
Avec son esprit, ma foi,
Le voilà plus sot que moi.

Or, messieurs, la tragédie
Qu'il vous donne en ce moment
Va réprimer la manie
De cet auteur impudent.
On l'étrille, il peste, il crie,
Il s'agite en cent façons :
Plaignons-le par des chansons.

31 *mars* 1785. — On dit maintenant que dans l'aventure de Beaumarchais, ce n'est pas Monsieur qui a agi d'après les sollicitations de M. Suard, mais l'académicien en conséquence des ordres de Monsieur. On connaît la sévérité de ce prince pour ce qui concerne les mœurs, et combien la repré-

sentation de *Figaro* lui a déplu. On prétend qu'il a donné lui-même à M. Suard l'idée de la *Lettre d'un ecclésiastique* qui est la source du scandale. Le roi, assure-t-on, en révoquant la lettre de cachet, a dit en riant: « *Je vois ce que c'est : mon frère s'avise de* » *disputer contre Beaumarchais dans le* » Journal de Paris! *Une autre fois je ne me* » *mêlerai point de ces querelles littéraires.* »

31 *mars* 1785. — La conduite de M. de Beaumarchais depuis sa détention occupe également ses amis et ses ennemis. Il ne reçoit personne chez lui, il ne sort point et il a vendu ses chevaux. Le baron de Bréteuil a présenté au roi le mémoire justificatif de sa conduite auquel il a travaillé depuis son élargissement. Sa Majesté n'a pas voulu le recevoir, et l'on assure que cet écrivain se dispose à quitter la France pour passer en Suède. On a remarqué que pendant son séjour, Sa Majesté suédoise lui a témoigné beaucoup de bonté. Cette émigration paraît bien difficile à ceux qui savent combien M. de Beaumarchais a d'affaires différentes d'intérêt à régler dans ce pays-ci. Quoi qu'il en soit, voici la réponse qu'il a

fait au marquis de Ximènès qui l'avait prié à dîner, le 20 de ce mois :

« Je vous rends grâces, Monsieur le mar-
» quis, mais frappé de l'anathème du cour-
» roux du roi, que je n'ai point mérité, je me
» suis imposé la loi rigoureuse et volontaire
» de garder prison dans ma chambre, jus-
» qu'à ce qu'il ait plu à Sa Majesté d'en-
» tendre ou de lire ma justification. J'espère
» que le roi qui m'a fait grâce en me croyant
» coupable, ne me refusera pas justice
» quand il me saura innocent. C'est dans cet
» espoir que je le fais solliciter avec respect
» de recevoir la plus humble requête. Le
» hasard a mis entre mes mains des preuves
» aussi certaines de mon innocence qu'on
» en pourrait produire dans un procès cri-
» minel. Le roi est juste et je ne l'ai point
» offensé. Recevez d'un homme affligé les
» assurances du respectueux attachement,
» etc. . . . . .
. . . . . Les éditions authentiques du *Mariage de Figaro* sont prêtes, mais la distribution en est prohibée. On lit cependant à la tête de la brochure, qu'on ne peut se procurer qu'avec peine et à haut prix, l'approbation d'un censeur et une per-

mission de la police. Le très petit nombre d'exemplaires qui circulent ici, a été apporté d'Allemagne par les voyageurs. Ce qu'ils racontent de l'imprimerie de M. de Beaumarchais à Kehl, donne la plus haute idée de l'état actuel de cet établissement. On assure, en effet, qu'il y a été versé près de deux millions de livres. Trente presses y roulent sans cesse pour les différentes éditions de Voltaire. On doit regretter que cette entreprise ait eu le sort de toutes celles que forment les gens riches. Des bâtiments immenses et en grande partie inutiles, des changements indispensables lorsque de premiers plans ont été trop légèrement adoptés, des arrangements de luxe et de commodité, ont occasionné des dépenses énormes avant qu'on s'occupât de celles qui étaient nécessaires au véritable objet de l'entreprise. Le public n'a jamais douté que les propriétaires ne partageassent les plaintes des souscripteurs sur les fautes de la direction : les uns sont en droit d'attendre plus d'exactitude et les autres un succès plus assuré, des soins que se donne le nouveau directeur de cet établissement. M. de Beaumarchais ne s'est déterminé à se l'associer que sur la

recommandation d'amis respectables qui ont senti combien il lui serait utile d'avoir à la tête d'une affaire de cette importance, un homme dont les lumières, l'expérience et l'honnêteté méritassent en même temps la confiance du public et la sienne. Le nouveau directeur est par sa propre fortune au-dessus du besoin, sans être millionnaire comme son associé, et pendant la dernière guerre, il a été chargé par le gouvernement, de plusieurs missions importantes dans le Nouveau-Monde. Son honnêteté a déjà prévenu en sa faveur le public qui n'était pas accoutumé à éprouver de l'accueil et des prévenances de la part de son prédécesseur, et l'on assure que les occupations multipliées et pénibles de la place qu'il occupe, sont encore au-dessous du zèle infatigable avec lequel il s'y livre. Il est agréable pour l'écrivain, qui doit la vérité au public, de n'avoir pas toujours à blâmer, et surtout de pouvoir lui inspirer une entière confiance dans l'une des plus grandes et des plus belles entreprises littéraires qui aient jamais existé.

La vive sensation que le comédien d'Azincourt a causée dans le rôle de *Figaro*, a fait

prendre beaucoup d'intérêt à sa maladie, qui avait interrompu les représentations de la *Folle journée*. Cet acteur chéri du public commence à se rétablir, et l'on espère qu'il sera en état de jouer à la rentrée. S'il en est autrement, Dugazon prendra son rôle, supposé que M. de Beaumarchais n'ait pas, comme on le dit, retiré sa pièce.

La police fait de sévères recherches pour découvrir les auteurs de plats couplets qui ont couru contre M. de Beaumarchais. Ils ne valent pas la peine d'être transcrits : ceux-ci, plus dignes de lui par leur gaîté et leur finesse, sont très peu connus :

Air : *Que le Sultan Saladin.*

Que Caron de Beaumarchais,
Ivre de tous ses succès,
A force de trop bien dire,
Ait oublié l'art d'écrire,
Sa lettre (1) le prouve bien,
Très bien, fort bien ;
Mais il aura le moyen
De corriger son *Tarare* (2)
A Saint-Lazare (*bis*).

---

(1) Voyez cette réponse du 2 mars, au *Journal de Paris*.
(2) *Tarare* n'a point encore paru, mais il le lit partout en société.

La petite Figaro (1)
Va bien croquer le marmot,
Tandis qu'à Monsieur son père
On fait dire le breviaire,
Et répéter sa leçon ;
C'est bon, très bon.
Il entendra le sermon ;
Mais n'est besoin qu'on le prône
Pour une aumône (*bis*).

Docteurs, il faut le purger,
Frères (2), il faut corriger...
Non pas lui, mais cette bile
Qui se répand dans son style
Et qui le rend si méchant :
Son sang bouillant
Aurait besoin d'un calmant...
Quand l'humeur grimpe à la tête ;
L'esprit est bête (*bis*).

Console-toi, Beaumarchais,
Saint-Lazare est désormais
Une honorable retraite ;
Dont les Muses font emplette
Pour rassembler les savants ;
Le temps, le temps
Qui rend justice aux talents,
Dans ce temple de mémoire
Fixe ta gloire (*bis*).

---

(1) Voyez cette lettre de M. Suard du 21 février.
(2) Frères Ignorantins.

Hélas ! sensible Breteuil (1),
Mets bientôt fin à son deuil !
Après si rude carême,
Il fera bien mieux son thème,
Mieux écrira le français ;
Permets, permets
Qu'on place ailleurs Beaumarchais ;
Et même à l'Académie,
Suard t'en prie (*bis*).

Mais, dira quelque fâcheux,
Chansonner un malheureux !
C'est œuvre impie et barbare,
D'autant que sa pitié rare
Fait bruit dans chaque journal, (2)
C'est mal, très mal,
C'est un plaisir infernal :
Mais sans fiel et sans satire
On peut bien rire (*bis*).

5 *avril* 1785. — Le prétexte de la détention de M. de Beaumarchais n'a point été un mystère; mais on a varié. Elle a eu une cause qui n'est point connue. La voici : M. le baron de Breteuil ne voulait point permettre que la préface de *Figaro* fût imprimée. Vous

(1) Le baron de Breteuil, comme ministre de Paris, avait la grande main sur l'Académie-Française. C'est lui que le roi avait chargé de faire exécuter l'ordre de la détention de M. de B...

(2) Voyez les *journaux de Paris*, et surtout la lettre du 21 fév. 1785.

aurez remarqué, monsieur, certaine tirade contre les entraves et les persécutions dont les écrivains se plaignent. Ce passage ne devoit pas moins déplaire, que de rudes sarcasmes contre des auteurs à brevet. M. de Beaumarchais dit un jour au ministre :

« *Eh bien, monsieur, si vous ne voulez* » *absolument pas que ma préface soit pu-* » *bliée dans toutes les formes, j'en ferai* » *faire une édition à mon imprimerie de Kehl,* » *et il en entrera en France tant que je* » *voudrai, malgré vous.* » — « *C'est ce qu'il* » *faudra voir,* répondit M. de B... — « *Vous* » *pourriez bien voir autre chose*, réplique » Beaumarchais. » — « *Oh, sans doute,* » dit le ministre, (à ce que l'on prétend), *il* » *ne faudrait encore qu'un autre homme* » *comme vous pour m'enlever la confiance* » *du roi!* » — « Monsieur, ajoute Beau- » marchais en s'en allant, *je vais chercher* » *mon second.* »

7 *avril* 1785. — La fameuse préface du *Mariage de Figaro* a enfin paru au grand jour vendredi dernier. C'est une espèce de poétique de la comédie, mais de cette comédie qui tient un milieu entre le genre

d'Aristophane et celui de Plaute, en un mot, de celui de Molière. L'auteur avance que les ridicules ne sont pas seulement du ressort du théâtre, attendu que parmi nous on ne quitte point les ridicules, on ne fait qu'en changer, et ce n'est pas la peine d'écrire contre eux; au lieu que les abus et les vices forment le patrimoine éternel d'un auteur comique, et c'est en les attaquant qu'il peut seulement obtenir une gloire durable. Telle est la tâche que Molière a remplie; telle est celle à laquelle M. de Beaumarchais se croit appelé, et qu'il pense avoir remplie dans les quatre ouvrages qu'il a mis au théâtre : *Eugenie, Les Deux Amis, Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*. Des sarcasmes piquants et une tournure maligne dans certains paragraphes de cette préface, ont réveillé la haine des ennemis de la pièce ou de l'auteur, et après quatre ou cinq jours de libre circulation, la vente a été de nouveau défendue. Il est inutile de chercher la véritable cause de cette étonnante prohibition : chacun de son côté en trouvera une à son gré, mais il semble que l'ouvrage est trop répandu pour qu'une pareille défense puisse le condamner à rester

ignoré. Comme tout y est digne de votre curiosité, je ne vous en ferai point d'extrait. Des leçons âpres et sévères y sont couvertes des fleurs les plus suaves de l'esprit. Ce n'est point à l'ouvrage de M. de Beaumarchais qu'on fera l'application de ce passage de sa préface... « Les sottises imprimées » n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on » en gêne le cours... Au lieu de ces inquisi- » tions puériles et fatigantes, et qui seules » donnent de l'importance à ce qui n'en » aurait jamais ; si, comme en Angleterre, » on était assez sage ici pour traiter les sot- » tises avec ce mépris qui les tue, loin de » sortir du vil fumier qui les enfante, elles » y pourriraient en germant, et ne se pro- » pageraient point. Ce qui multiplie les » libelles, est la faiblesse de les craindre : » ce qui fait vendre les sottises, est la sottise » de les défendre » . . . . . .

. . . . . L'année comique aux deux théâtres, Français et Italien, a donné des résultats bien différents. Les Français, malgré le succès de *Figaro*, n'ont pas eu plus de 24,000 livres de part, et les Italiens en ont eu 34,000. L'Opéra, pendant cette même année, n'a pas coûté au gouverne-

ment plus de 150,000 livres au-delà de la recette.

14 *avril* 1785. — Voilà où en sont les choses. C'est le 28 de ce mois que se fera la nomination (à l'Académie), et l'on prévoit déjà que si M. Sedaine n'est pas élu, les électeurs seront couverts d'épigrammes; ils y sont aguerris. En voici une bien amère qu'un malin vient de décocher à ce corps respectable :

La cour plus calme et surtout plus sensible
Veut réparer l'honneur de Beaumarchais,
L'Académie en fera tous les frais,
Suard s'y prête; aux grands tout est possible;
Mais Beaumarchais instruit par la publique voix,
Des royales bontés qu'au Louvre on lui prépare :
Je n'en veux pas, dit-il, en se mordant les doigts ;
C'est bien assez de Saint-Lazare.

21 *avril* 1785. — L'auteur des *Petites-Affiches*, baptisé du nom de *Bazile*, par Beaumarchais, a fait une nouvelle diatribe contre la préface de *Figaro*. Un plaisant bon ou mauvais, mais leste d'esprit, a mis sur cette feuille, à l'instant qu'elle a paru, l'impromptu suivant. Pour l'entendre, il faut savoir que l'abbé a ajouté une fable

très plate à sa critique, qui justifie en quelque sorte Beaumarchais par des exemples tirés de Molière et de Regnard.

Sans goût, sans grâce, et sans fiel,
Quel est donc l'affreux naturel
De cet ingrat abbé Bazile ?
Jusque sur son parrain Caron
Qui fit sa fortune et son nom,
Jaillit le venin qu'il distille !
Et cependant il se croit bon
De la bonté de la fontaine !
Allons, sa folie est certaine ;
Dans une cage à numéro
Qu'il en soit traité sans remise
Pour masquer sa double sottise
En prose et en vers sur *Figaro*.

4 *mai* 1785. — A propos de *Figaro*, M. de Beaumarchais a reçu non pas 1,500,000 livres, comme on l'avait dit, mais 100,000 écus à compte de ce qui lui est dû par le gouvernement. Ses amis assurent que le roi a enfin consenti d'examiner son mémoire, mais ce ne sont probablement pas eux qui ont imaginé les quatre résultats par lesquels on prétend qu'il est terminé. M. de Beaumarchais, dit-on, propose sérieusement, en laissant toute-

fois à Sa Majesté la liberté du choix, ces quatre moyens de réparer son honneur blessé à Saint-Lazare : 1° Une déclaration portant que la maison de Saint-Lazare est une maison royale, substituée au château de Vincennes ; 2° Que le roi daigne lui dire un mot dans la galerie ou dans les appartements de Versailles; 3° Que Sa Majesté accepte la dédicace d'un ouvrage moral et honnête qu'il aura l'honneur de lui présenter; 4° Enfin, que Sa Majesté lui donne une pension, telle modique qu'elle soit, en vertu de laquelle il puisse ajouter à ses titres celui de *Pensionnaire du roi*. Que ses articles soient vrais ou controuvés, toutes les personnes qui s'intéressent à M. de Beaumarchais, se réunissent pour dire qu'il a eu tort de prendre si fort au tragique, son aventure, dont il perpétue le souvenir par sa prison volontaire chez lui; il aura d'autant plus de peine à éviter le premier désagrément en reparaissant dans le monde, qu'il y aura mis trop d'importance.

12 *mai* 1785. — M. de Beaumarchais est toujours renfermé chez lui, et sans vouloir voir personne. On dit que M. le comte

d'Artois, en parlant de lui au roi son frère, dit : « Sire, vos sujets seront tou-
» jours prêts à faire à Votre Majesté le
» sacrifice de leurs biens et de leurs vies;
» vous avez sur eux la puissance que vous
» donne le rang suprême, mais elle ne
» s'étend point sur leur honneur, et vous
» avez flétri celui de Beaumarchais... »
On ajoute que le roi reprit avec vivacité :
« Eh!..... que veut-on que j'y fasse, ne
» faudrait-il pas que j'allasse lui demander
» excuse? »

9 *juin* 1785. — M. de Beaumarchais ayant reçu une épître en vers signée : *le Premier arbre des Tuileries*, suivie d'une lettre en prose, où on lui demandait obligeamment des nouvelles de sa situation, a fait cette réponse à la personne qui lui avait adressé l'une et l'autre :

« *Oui, monsieur, j'ai reçu vos jolis vers*
» *écrits par un arbre des Tuileries : cet*
» *arbre est en littérature celui du bien et*
» *du mal, car il en raisonne à merveille.*
» *Excepté le dernier trait qui se rapporte à*
» *moi, tout m'a paru d'un jugement exquis ;*
» *mais comme ce dernier trait est obligeant,*

» *je dois au moins vous rendre grâce de la*
» *prévention qui l'a dictée.*

» *Je dois aussi satisfaire à la question*
» *contenue dans votre lettre, la curiosité,*
» *moins qu'un noble intérêt, vous ayant*
» *porté à me faire cette question. De trente*
» *lettres reçues, la vôtre est aussi presque*
» *la seule à laquelle je me crois obligé de*
» *répondre. Vous me demandez s'il est vrai*
» *que le roi m'ait accordé des secours puis-*
» *sants dans ma détresse actuelle; je n'ai*
» *pas plus de raisons de dissimuler les*
» *traits de sa justice que je n'en eus de*
» *cacher l'affliction profonde où me plongea*
» *sa colère inopinée. Le roi trompé, m'a*
» *puni d'une faute que je n'ai pas com-*
» *mise; mais si mes ennemis sont parvenus*
» *à exciter son courroux, ils n'ont pu altérer*
» *sa justice, et cette distinction entre l'effet*
» *d'un premier mouvement et l'acte réfléchi*
» *d'équité dont je vous rends compte, est le*
» *plus grand éloge qui soit dû à son géné-*
» *reux caractère.*

» *Oui, monsieur, il est très vrai que Sa*
» *Majesté a daigné signer pour moi, de-*
» *puis ma disgrace, une ordonnance de*
» *comptant de 2,150,000 livres, sur de lon-*

» *gues avances dont je sollicitais le rem-*
» *boursement auprès du roi, tandis qu'on*
» *m'accusait du crime odieux de lui man-*
» *quer de respect.*

» *Je suis avec la plus respectueuse recon-*
» *naissance, etc.* »

16 *juin* 1785. — Le clergé a envoyé au Garde-des-Sceaux un long mémoire, dans lequel il demande la suppression des éditions de Voltaire qui se font à Kehl. L'éditeur, dit-il, a non-seulement servi le luxe des lecteurs par une édition chère et splendide, mais encore il a cherché à répandre le poison dans la classe du peuple, en distribuant une édition manuelle à vil prix. On en a fait rapport au roi qui s'est écrié : « *Voilà un nouveau tour de Beau-*
» *marchais!* » et a fait arrêter la vente de ces éditions de Voltaire.

14 *juillet* 1785. — La suspension du *Mariage de Figaro* subsiste toujours. Mlle Sainval cadette, qui joue la *Comtesse Almaviva*, est en tournée pour son profit. Elle avait obtenu de la Comédie un congé de six semaines qu'elle a prorogé de six

mois. Que l'on parle après cela de l'excessive autorité de MM. les premiers gentilshommes de la Chambre! Celle du Parlement de Rouen est bien plus réelle. On mande de cette ville que les comédiens se disposaient à jouer *Figaro;* tout était su, appris; le jour tant attendu était arrivé pour les spectateurs, lorsqu'un arrêt du Parlement a défendu de jouer cette pièce. Les actionnaires du théâtre de Bordeaux, qui sont à Paris, sollicitent la cassation de cet arrêt, mais on ne sait s'ils l'obtiendront.

11 *août* 1785. — La fortune dont la roue tourne plus rapidement en France, et surtout à la cour, que partout ailleurs, a bien changé de face pour M. de Beaumarchais. D'abord, il a reçu du ministre une lettre où M. de Calonne lui mande, que sur le compte-rendu au roi du mémoire qu'il avait présenté à Sa Majesté après sa détention, le roi le chargeait de lui dire combien il était satisfait des principes et de la modération qu'il avait montrés dans cette sorte de justification. Mlle Sainval, cadette, qui est revenue de ses caravanes en province, permet qu'on redonne le *Mariage de Figaro*, vendredi prochain : enfin *Le Barbier de Séville*

sera joué le même jour à Trianon. Voilà bien des triomphes à la fois pour M. de Beaumarchais.

18 *août* 1785. — On voit arriver en foule ici toutes les personnes qui étaient à la campagne et même des curieux qui quittent leurs provinces. Plusieurs motifs très importants les appellent dans la capitale : Pour la soixante-quatorzième représentation du *Mariage de Figaro*, que l'on donne aujourd'hui ; toutes les loges sont louées pour cette pièce jusqu'à Pâques.

15 *septembre* 1785. — Un courtisan s'est avisé de persifler M. de Beaumarchais sur la modicité de la pension qu'il vient d'obtenir du roi. « Il n'a tenu qu'à moi, a-t-il » répondu vivement, de l'obtenir plus » forte : je la réserve pour l'offrir aux pau- » vres gentilshommes, mais je me ferai » toujours honneur du brevet. Cette pen- » sion et deux cents louis, monsieur, sont » à votre service. »

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

par

GRIMM ET DIDEROT

(EXTRAITS)

1783-1785

CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE
PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

par

GRIMM ET DIDEROT

(EXTRAITS)

1783-1785

1783

Juin.

Un prospectus, gravé avec beaucoup de soin, a été envoyé sous enveloppe dans un très grand nombre de maisons. M. le comte de Lauraguais est véhémentement soupçonné d'être l'auteur de cette petite atrocité.

Accoutumé à ce genre d'escrime, M. de Beaumarchais la meprise : « *Il n'y a*, dit son Figaro, *que les petits hommes qui se fâchent des petits écrits.* » M. le prince de Nassau, plus étonné de se trouver compromis dans une pareille aventure, en a rendu sa plainte chez un commissaire, entre les mains duquel il a déposé plusieurs enveloppes du pamphlet écrites de la même main : ceci pourrait donc devenir l'objet d'une discussion assez piquante. Nous n'avons pu nous dispenser de faire connaître la première pièce du procès.

On propose au public de souscrire à l'édition de *Mémoires sur la vie du sieur Caron de Beaumarchais*, aux conditions suivantes :

« Ces *Mémoires* rempliront quatre volumes in-12, de trois cents à trois cent cinquante pages le volume. Le papier sera commun, mais bon, et les caractères bien conservés, sans être neufs. Tous les soins de l'impression porteront sur sa netteté et sa correction ; en rejetant ainsi de cette édition le luxe étranger à la littérature, on a pu réduire le prix de ces quatre volumes à six livres, à donner dans le courant de juillet

1783, en prenant le premier volume chez Dessaint *Junior*, libraire, à Paris, dont on recevra une quittance, portant promesse de délivrer au porteur les trois autres volumes dans le courant de septembre suivant ; mais cet ouvrage coûtera neuf livres à ceux qui voudront l'acheter sans avoir rempli les conditions qu'on offre au public, et qu'on se flatte de voir lui paraître plus avantageuses que la plupart de celles des souscriptions ordinaires, qui ne servent communément qu'à tromper les souscripteurs.»

. . . . . .

Il y a environ trois mois que les comédiens français reçurent l'ordre d'apprendre, pour le service de Versailles, le *Mariage de Figaro* ou la suite du *Barbier de Séville*. Comme on avait ouï dire ci-devant qu'après avoir lu la pièce le roi avait déclaré lui-même qu'elle était *injouable*, on ne fut pas peu surpris qu'un ouvrage qui n'avait pas paru assez décent pour le théâtre de la ville, fut demandé pour celui de la cour ; on supposa que l'auteur y avait fait des changements considérables, et l'on se flattait bien que, justifiée par le succès qu'elle obtiendrait à Versailles, la pièce ne tarderait pas

à être donnée à Paris; grand mystère cependant et sur le temps et même sur le lieu où cette comédie devait être représentée pour la première fois. Le bruit se répandit d'abord que ce serait dans les petits appartements, ensuite à Trianon, à Choisy, à Bagatelle, à Brunoy. Les premières répétitions se firent fort secrètement à Paris, sur le théâtre des Menus-Plaisirs; il fut décidé enfin que ce serait sur ce même théâtre des Menus-Plaisirs qu'on jouerait la pièce; mais pour quels spectateurs, par l'ordre, aux frais de qui? au lieu de s'éclaircir, ce secret parut s'envelopper de jour en jour de nouveaux nuages; on avait admis néanmoins assez de monde aux dernières répétitions. La veille même du jour fixé pour la première représentation, toute la cour en parlait ouvertement; il en fut même question dans les carrosses du roi : les billets étaient distribués et ces billets étaient les plus jolis du monde, car c'étaient des billets rayés *à la Malbrough*. Il n'y avait que M. le Noir, lieutenant de police, et M. le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la Chambre, qui n'avaient pas l'air d'être dans le secret de la fête.

« J'ignore, disait le matin même M. le » Noir, par quelle permission l'on donne » ce soir la pièce de M. de Beaumarchais » aux Menus-Plaisirs; ce que je crois bien » savoir, c'est que le roi ne veut pas qu'on » la joue..... » Ce ne fut qu'entre midi et une heure qu'on reçut et aux Menus-Plaisirs et à la police un ordre exprès du roi d'arrêter la représentation. Le lendemain, les acteurs de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne furent mandés par M. le lieutenant de police, et il leur fut expressément défendu de la part de Sa Majesté, de représenter la pièce en question sur quelque théâtre et quelque part que ce puisse être. Nous ne sommes pas assez initiés dans les secrets de M. Caron de Beaumarchais pour révéler les ressorts cachés de cette singulière aventure; mais ce qui nous a été assuré positivement, c'est que le poëte, négociant et négociateur a payé seul tous les frais qu'ont exigés les répétitions de son ouvrage, frais qui se montent à 10,000 ou 12,000 livres. C'est donc sur un théâtre appartenant à Sa Majesté que le sieur Caron a tenté de faire représenter une pièce que Sa Majesté avait défendue, et l'a

tenté sans autre garant de cette hardiesse qu'une espérance donnée, dit-on, assez vaguement par Monsieur, ou par M. le comte d'Artois, qu'il n'y aurait point de contre-ordre.

Nous n'avons vu que la dernière répétition de ce fameux ouvrage; elle fut fort lente et fort tumultueuse. Nous ne pouvons, d'après une telle représentation, juger que très imparfaitement de l'ensemble de l'ouvrage. Les fils dont l'intrigue de cette pièce est tissue sont si fins, si déliés, quelquefois aussi tellement embrouillés, qu'il en est plusieurs sans doute qu'il nous a été impossible de bien démêler; nous croyons cependant avoir remarqué des situations qui ont fait beaucoup de plaisir et qui nous ont paru, en effet, d'un comique ingénieux. Ce drame n'est pas, il est vrai, d'une morale très pure; la comtesse est un peu tentée d'effleurer l'éducation du petit page; le comte a grande envie d'user avec Suzette d'un ancien droit qui blesse également la pudeur et la sainteté du lien conjugal; mais que de comédies ne voyons-nous pas tous les jours au théâtre dont les mœurs ne sont pas plus honnêtes, et dont

le langage est encore moins décent! Les traits de critique et de satire répandus dans tout le cours de l'ouvrage, et surtout dans le troisième et dans le cinquième acte, ont probablement contribué beaucoup plus que le fond même de la pièce à en faire défendre la représentation. Le dialogue du *Mariage de Figaro* ressemble à celui du *Barbier de Séville;* on y court après le trait; la réponse est souvent le seul motif de la question; ce trait n'est quelquefois qu'une pointe, un proverbe retourné, un mauvais calembour; en voici quelques échantillons : *Tant va la cruche à l'eau... qu'à la fin elle s'emplit... Gaudeant bene nati; non, gaudeant bene nantis...* « *L'amour,* » dit le comte à Suzette, *n'est que le roman du* » *cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire...* »

Toutes ces choses, ou déplacées ou de mauvais goût, n'empêchent pas que l'ouvrage ne soit écrit en général avec beaucoup d'esprit et de gaieté; mais c'est dans la manière dont l'intrigue est conçue et dans la manière dont elle est conduite que l'on a cru voir le plus de talent et de verve vraiment comique. Le sieur Dazincourt a joué avec beaucoup d'intelligence le rôle de

Figaro ; Mlle Sainval, celui de la comtesse ; il n'y a personne qui n'ait trouvé Mlle Contat charmante dans le rôle de Suzette ; celui du petit page semble fait tout exprès pour la physionomie vive et piquante de Mme Remond, jeune actrice de la Comédie-Italienne.

Octobre.

On ne devait pas s'attendre, après les ordres qui avaient arrêté et défendu si sévèrement la représentationdu *Mariage de Figaro*, qu'il fût possible de voir un jour cet ouvrage sur le Théâtre-Français ; l'auteur seul n'en a pas désespéré, et il y a lieu de penser aujourd'hui qu'il a eu raison. On a fait naître à M. le comte de Vaudreuil le désir de voir jouer, à sa campagne de Gennevilliers, les fameuses *Noces ;* il l'a proposé à l'auteur, qui lui a représenté que les défenses de laisser jouer un ouvrage si *innocent* avaient élevé contre sa comédie un soupçon d'immoralité qui ne lui permettait d'en souffrir la représentation, quelque part que ce pût être, que lorsque l'approbation d'un censeur l'aurait lavée de cette tache. On a choisi

pour censeur M. Gaillard, de l'Académie-Française ; la pièce approuvée, grâce à quelques changements, a été jouée chez M. de Vaudreuil. Outre les corrections et les adoucissements exigés par M. Gaillard, on a proposé de plus considérables encore à la faveur desquels on assure que le public jouira bientôt de cette comédie ; mais ce qui en avait fait arrêter la représentation n'était pas, malheureusement, la partie la moins piquante de l'ouvrage.

1784

Avril.

C'est le mardi 27 qu'on a vu paraître enfin, sur le Théâtre-Français, *La Folle Journée*, ou *Le Mariage de Figaro*, cette célèbre comédie de l'illustre Beaumarchais, ballottée depuis deux ans par la censure ; arrêtée au moment où les comédiens se préparaient à en distribuer les rôles, répétée ensuite pour être jouée seulement sur le théâtre des Menus ; défendue, à l'instant même de la représentation, de la manière la plus éclatante et avec ces formes que le pou-

voir du trône n'emploie ordinairement que dans les affaires dont l'importance semble mériter de faire intervenir des ordres particuliers revêtus du nom et de la toute-puissance de la Majesté Royale.

Lorsque nous eûmes l'honneur de vous rendre compte de la représentation que M. de Vaudreuil avait fait donner de cette comédie à Gennevilliers, nous eûmes celui de vous annoncer en même temps que le succès de cette représentation ne serait pas toujours perdu pour cette capitale. Nous étions bien instruits cependant que la plupart des spectateurs de Gennevilliers avaient déclaré la pièce très immorale et absolument inadmissible sur un théâtre public ; mais nous avions calculé la puissance et les ressources du génie de M. Caron de Beaumarchais ; nous savions qu'il redoutait bien moins tout le mal que l'on pouvait dire de son ouvrage, que l'entier oubli auquel les derniers ordres du roi semblaient le condamner ; la représentation de Gennevilliers l'avait tiré de cet oubli, et c'était là tout ce que désirait l'auteur du *Mariage de Figaro*. Son adresse, une fécondité de moyens tout prêts à se plier au temps, au caractère des

personnes et des circonstances, une tenacité dont l'audace n'a point d'exemple, tout nous garantissait que ses ressources et son imperturbable opiniâtreté seraient plus qu'en raison des obstacles et des difficultés que lui opposerait le gouvernement; que tant d'obstacles et de difficultés ne serviraient même qu'à aiguillonner son amour-propre; car M. de Beaumarchais, avec bien plus de raison que tant d'autres auteurs dramatiques, s'était dit depuis longtemps : « L'Eu- » rope entière a les yeux sur mes *Noces* et » sur moi ; l'honneur de mon crédit tient à » ce qu'elles soient jouées ; elles le seront : » et l'événement vient de justifier l'opinion qu'il avait de ses forces, opinion que nous n'avons jamais cessé de partager avec tout le respect que peuvent inspirer la profondeur et la sublimité de ses ressources.

Le détail historique de toutes les intrigues auxquelles il doit avoir eu recours pour faire jouer sa pièce, le choix et la diversité des ressorts qu'il a fait mouvoir pour l'emporter en quelque manière et sur l'autorité du gouvernement et sur celle de l'opinion publique, seraient sans doute un cours de négociations assez piquant, assez

curieux ; mais lui seul sait tout ce qu'il a eu à faire et tout ce qu'il a fait pour réussir dans une si haute entreprise. Nous savons seulement que M. le garde des sceaux et M. le lieutenant-général de police se sont constamment opposés à la représentation du *Mariage de Figaro :* que c'est M. le baron de Breteuil, dans l'origine assez prévenu lui-même contre l'ouvrage, qui a fait retirer les ordres du roi qui l'avaient si solennellement proscrit ; qu'avant de s'y intéresser, ce ministre a voulu en entendre une lecture à laquelle ont assisté quatre ou cinq hommes de lettres, tels que MM. Gaillard, Chamfort, Rulhière, etc... : que le sieur de Beaumarchais, qui, dans cette séance avait debuté par annoncer qu'il se soumettait sans réserve à tous les retranchements, à toutes les corrections dont ces messieurs trouveraient son ouvrage susceptible, a fini par en défendre les moindres détails avec une adresse, une force de logique, une séduction de plaisanterie et de raisonnement qui ont fermé la bouche à ses censeurs et conservé les *Noces de Figaro*, à quelques mots près, telles qu'on les avait répétées aux Menus. On prétend que, dans cette séance,

tout ce qu'a dit M. de Beaumarchais pour l'apologie de son ouvrage l'emportait infiniment, par l'esprit, par l'originalité, par le comique même, sur tout ce que sa nouvelle comédie offre de plus ingénieux et de plus gai. Au reste, jamais pièce n'a attiré une affluence pareille au Théâtre Français; tout Paris voulait voir ces fameuses *Noces*, et la salle s'est trouvée remplie presque au moment où les portes ont été ouvertes au public; à peine la moitié de ceux qui les assiégeaient depuis huit heures du matin a-t-elle pu parvenir à se placer; la plupart entraient par force en jetant leur argent aux portiers. On n'est pas tour à tour plus humble, plus hardi, plus empressé pour obtenir une grâce de la cour que ne l'étaient tous nos jeunes seigneurs pour s'assurer d'une place à la première de *Figaro;* plus d'une duchesse s'est estimée, ce jour-là, trop heureuse de trouver dans les balcons, où les femmes comme il faut ne se placent guère, un méchant petit tabouret à côté de Mlle Duthé, Carline et compagnie.

Le *Mariage de Figaro* a eu dès la première représentation un succès prodigieux. Ce succès, qui se soutiendra longtemps est

dû principalement à la conception même de l'ouvrage, conception aussi folle qu'elle est neuve et originale. C'est un imbroglio dont le fil, facile à saisir, amène cependant une foule de situations également plaisantes et imprévues, resserre sans cesse avec art le nœud de l'intrigue, et conduit enfin à un denouement tout à la fois clair, ingénieux, comique et naturel, mérite qu'il n'était pas aisé de soutenir dans une pièce dont la marche est aussi étrangement compliquée. A chaque instant, l'action semble toucher à sa fin, à chaque instant l'auteur la renoue par des mots presque insignifiants, mais qui préparent sans effort de nouvelles scènes, et replacent tous les acteurs dans une situation aussi vive, aussi piquante que celles qui l'ont précédée. C'est par cette marche tout à fait inconnue sur la scène française, et dont les théâtres espagnol et italien offrent même assez peu de bons modèles, que l'auteur est parvenu à attacher et à amuser les spectateurs pendant le long espace de trois heures et demie qu'a duré la représentation de sa pièce.

Quant à cette immoralité dont la décence et la gravité de nos mœurs a fait sonner si

haut le scandale, il faut convenir que l'ouvrage en général n'est pas du genre le plus austère ; c'est le tableau des mœurs actuelles, celui des mœurs et des principes de la meilleure compagnie ; et ce tableau est fait avec une hardiesse, une naïveté qu'on pouvait à toute rigueur se dispenser de porter sur la scène, si le but d'un auteur comique est de corriger les vices et les ridicules de son siècle, et non pas de se borner à les peindre par goût et par amusement. M. de Beaumarchais, en nous offrant le caractère intrigant et sans pudeur de son spirituel et adroit *Figaro;* un comte *Almaviva* dégoûté de la femme, séduisant sa caméristе, pourchassant la fille de son jardinier ; un page comme l'Amour, jeune comme lui, amoureux de la comtesse, et brûlant de désir pour toutes les femmes qu'il voit ; une comtesse *Almaviva* plus tendre, plus sensible que nos usages ne permettent aux femmes de le paraître au théâtre, et surtout aux femmes mariées ; en rassemblant, dis-je, tous ces personnages ou corrompus ou prêts à l'être, en ne les entourant que d'une troupe d'imbéciles ou de fripons, M. de Beaumarchais n'a sûrement pas eu la pré-

tention de faire une pièce essentiellement morale; mais ne trouve-t-on pas dans plusieurs comédies de Regnard, de Le Sage, de Dancourt, dans quelques-unes même de celles de Molière, des situations plus libres, des détails plus licencieux? Est-il une scène plus hasardée au théâtre que celle où Tartuffe, après avoir fermé la porte revient à la femme d'Orgon et la pousse contre la table sous laquelle s'est caché le mari? Il est vrai que le denouement de cette scène et la leçon morale qui en résulte en justifient assez la licence; il est vrai qu'elle n'est pas prolongée avec autant de complaisance et de volupté que celle du second acte des *Noces de Figaro* où le charmant petit *Chérubin* d'amour, que l'on veut habiller en femme, reste si longtemps à genoux aux pieds de la comtesse, fixe amoureusement des yeux qu'elle porte sur lui avec la langueur la plus intéressante, se laisse dégrafer par *Suzon* le col de sa chemise et en retrousser la manche jusqu'au coude pour faire dire à la jeune caméristé : « *Voyez,* » *madame, comme elle est blanche et fine;* » *en vérité, plus blanche que la mienne.* » On a trouvé plus leste encore la scène du cin-

quième acte où, le comte venant au rendez-vous que lui a donné *Suzon*, trouve à sa place sa femme, ne la reconnaît point et l'engage à entrer avec lui dans un cabinet du jardin où il n'y a point de lumière : « *N'importe*, dit-il, *nous n'avons rien à lire* ». A la représentation cependant, le comte ne suit point la prétendue *Suzon* dans le cabinet, il se cache dans les bosquets qui bordent le théâtre ; cette précaution sauve presque tout ce que le moment pouvait offrir de trop libre à des spectateurs, qui ne permettent pas que des rendez-vous, même entre maris et femmes, finissent par les faire disparaître ensemble pour laisser à notre imagination le soin d'achever le tableau que la coulisse est censée nous dérober.

Au reste, ce ne sont assurément pas ces situations un peu hasardées et quelques traits moins licencieux que plaisants, qui ont arrêté si longtemps la représentation de cette comédie. L'auteur s'y est permis les sarcasmes les plus vifs sur tous ceux qui ont eu le malheur d'avoir quelque chose à démêler avec lui ; il a mis dans la bouche de *Figaro* la plupart des événements qui ont rendu son existence si singulièrement

célèbre; il traite avec une hardiesse dont nous n'avions point encore eu d'exemple les grands, leurs mœurs, leur ignorance et leur bassesse; il ose parler gaiement des ministres, de la Bastille, de la liberté de la presse, de la police et même de censeurs; il a cru devoir à ces derniers une marque de reconnaissance toute particulière, et c'est un trait ajouté à la pièce depuis la répétition faite aux Menus. Voilà ce qu'il n'appartenait qu'à M. de Beaumarchais d'oser, et d'oser avec succès.

Si le gouvernement a eu le bon esprit de permettre la représentation du *Mariage de Figaro*, sans exiger la suppression de quelques gaietés qui au fond ne peuvent jamais être fort dangereuses; si M. le baron de Breteuil a cru, ainsi que le dit *Figaro*, qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits, le public n'a pas été aussi indulgent pour le mélange inconcevable qu'offre le dialogue de cette comédie, des traits les plus fins, souvent même les plus délicats, avec des choses du plus mauvais ton et du plus mauvais goût; à travers les ris et les applaudissements universels qu'excitaient les situations aussi neuves que

véritablement comiques dont ce singulier ouvrage est rempli, on a vu le parterre saisir avec une justesse et une prestesse de tact vraiment admirables la plupart des endroits condamnés d'avance par les gens de goût, aux lectures multipliées que l'auteur avait faites de sa pièce. M. de Beaumarchais n'a pas cru devoir résister à l'énergie avec laquelle le public lui en a demandé la suppression.

Il eût manqué au succès de *Figaro*, et surtout à la réputation de son auteur, ce qu'on ne refuse guère, à Paris à ceux qui fixent un peu l'attention publique, les honneurs de l'épigramme. M. le chevalier de Langeac est, dit-on, l'auteur de celle que nous avons l'honneur de vous envoyer, et qui parut le lendemain de la seconde représentation :

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,
Profane des Français le spectacle enchanté.
Dans ce drame effronté, chaque acteur est un vice :
Bartholo nous peint l'avarice ;
Almaviva le séducteur,
Sa tendre moitié l'adultère,
Et *Double-Main* un plat voleur ;

Marceline est une mégère ;
Basile un calomniateur ;
Fanchette l'innocente est trop apprivoisée ;
Et le page d'amour, au doux nom *Chérubin*,
Est à vrai dire, un fieffé libertin
Protégé par *Suzon*, fille plus que rusée.
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez *Bride-Oison*
Mais *Figaro* ?... le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant, qu'il fait peur ;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Le parterre en chorus a demandé l'auteur.

M. de Beaumarchais, fort au-dessus d'une gentillesse de ce genre, n'en a point pâli ; il a même imaginé de la faire servir au triomphe de la pièce et à celui de son caractère personnel : il en a estropié quelques vers et surtout le dernier, l'a fait imprimer, et le jour de la quatrième représentation, on en a jeté, par son ordre, quelques centaines d'exemplaires des troisièmes loges dans le parterre ; il avait eu soin de le garnir de tous ses amis à qui il avait annoncé que ce jour verrait éclore la cabale la plus violente contre son innocent ouvrage ; l'épigramme censée jetée par ses ennemis a été déchirée par les spectateurs, l'auteur de l'épigramme demandé à grands cris et condamné d'une

voix unanime à Bicêtre. Cette manœuvre, assez nouvelle et bien digne au moins par sa singularité, du frère germain de *Figaro*, a été exécutée quelques minutes avant de lever la toile, et a valu à la pièce plus d'applaudissements qu'elle n'en avait encore reçus. Voici l'épigramme revue et corrigée par M. de Beaumarchais :

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,
Profane des Français le spectacle *éhonté*.
Dans ce drame éffronté, chaque acteur est un vice :
Bartholo nous peint l'avarice ;
Almaviva le suborneur ;
Sa tendre moitié l'adultère.
Et *Double-Main* un plat voleur.
Marceline est une mégère ;
Basile, un calomniateur ;
Fanchette l'innocente est *bien* apprivoisée ;
Et la Suzon, plus que rusée;
A bien l'air de goûter du page favori,
Greluchon de madame, et mignon du mari.
Quel bon ton, quelles mœurs cette intrigue rassemble!
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez *Bride-Oison*.
Mais *Figaro ?...* le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur ;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Des badauds achetés ont demandé l'auteur.

La même idée a été remise encore en couplets sur l'air du vaudeville qui termine la pièce :

Jadis on a vu Thalie,
Jeune et d'assez bonne humeur,
Se permettre la saillie,
Sans alarmer la pudeur.
En mauvaise compagnie
Elle vit sur ses vieux jours ;
Jugez-en par ses discours (*bis*).

Mesdames, plus de grimace ;
Plus d'éventail, plus d'hélas ;
On pourra vous dire en face
Ce qu'on vous contait tout bas.
Ce n'est que changer de place.
L'amour y perd, mais enfin
C'est abréger le chemin (*bis*).

Près de cet amas grotesque
De brigands et de catins,
Parlant en style burlesque
De leurs projets libertins,
Pourquoi d'un ton pédantesque
S'écrier : Ah ! quelle horreur !...
C'est l'histoire de l'auteur (*bis*).

Oui, messieurs, la comédie
Que tout Paris applaudit
Sans erreur nous peint la vie
Du grand homme qui la fit.
De l'impudence impunie
On admire le héros,
Sous les traits de *Figaro* (*bis*).

Toutes ces petites honnêtetés littéraires n'empêchent pas que le *Mariage de Figaro* ne continue d'avoir le plus grand succès ; il est tel que l'auteur n'a pu s'empêcher de le dire lui-même. « *Il y a quelque* » *chose de plus fou que ma pièce, c'est le* » *succès.* » Mlle Arnould l'avait prévu dès le premier jour. « *C'est un ouvrage à tomber* » *cinquante fois de suite.* » On assure que le roi avait compté que le public le jugerait plus sévèrement. Il demanda au marquis de Montesquiou, qui partait pour en voir la première représentation : « Eh bien, qu'au- » gurez-vous du succès ? » — « Sire, j'espère » qu'elle tombera. » — « Et moi aussi », lui répondit le roi.

M. le garde des sceaux s'étant continuellement opposé à la représentation de cette comédie, le roi dit un jour devant lui : « Vous verrez que Beaumarchais aura plus » de crédit que M. le garde des sceaux. »

Quelque difficulté qu'il y eût presque toujours à rendre fidèlement ce qu'un prince laisse échapper dans la liberté de la conversation, comment se refuser encore à conserver ici le jugement très précis qu'a porté de cette comédie M. le comte d'Ar-

tois? Le roi lui ayant demandé ce qu'il en pensait : « Faut-il vous le dire, Sire, lui » répondit-il à l'oreille (la scène se passait » dans l'appartement de la reine), faut-il » vous le dire en deux mots? L'expression, » l'intrigue, le dénouement, le dialogue, » l'ensemble, les détails, depuis la première » scène jusqu'à la dernière, c'est du f...:. et » puis encore du f..... » Le roi rit beaucoup. On voulut savoir le mot, l'impossibilité de le répéter tout haut suffit sans doute pour le laisser deviner. Comment une comédie faite avec ce fond là ne serait-elle pas un ouvrage de génie?

Mai.

Réponse de M. de Beaumarchais à M. le duc de Villequier, qui lui demandait sa petite loge pour des femmes qui voulaient voir Figaro *sans être vues.*

« Je n'ai nulle considération, Monsieur le » duc, pour des femmes qui se permettent » de voir un spectacle qu'elles jugent mal- » honnête, pourvu qu'elles le voient en » secret; je ne me prête point à de pareilles » fantaisies. J'ai donné ma pièce au public

» pour l'amuser et non pour l'instruire,
» non pour offrir à des bégueules mitigées
» le plaisir d'en aller penser du bien en
» petite loge à condition d'en dire du mal
» en société. Les plaisirs du vice et les hon-
» neurs de la vertu, telle est la pruderie du
» siècle. Ma pièce n'est point un ouvrage
» équivoque, il faut l'avouer ou la fuir.

» Je vous salue, Monsieur le duc, et je
» garde ma loge. »

C'est ainsi que cette lettre a couru huit jours tout Paris ; d'abord on la disait adressée à M. le duc de Villequier, ensuite à M. le duc d'Aumont. Elle a été sous cette forme jusqu'à Versailles, où on l'a jugée, comme elle méritait de l'être, d'une impertinence rare ; elle a paru d'autant plus insolente que l'on n'ignorait pas que de très grandes dames avaient déclaré que, si elles se déterminaient à voir *le Mariage de Figaro*, ce ne serait qu'en petite loge ; les plus zélés protecteurs de M. de Beaumarchais n'avaient pas même osé entreprendre de l'excuser. Après avoir joui de ce nouvel éclat de célébrité, soit qu'il le dût à ses propres soins ou à ceux de ses ennemis,

M. de Beaumarchais s'est vu obligé d'annoncer publiquement que cette fameuse lettre n'avait jamais été écrite à un duc et pair, mais à un de ses amis dans le premier feu d'un léger mécontentement. Il a été prouvé qu'en effet cet ami était M. Dupaty, président au parlement de Bordeaux, qui lui avait demandé une loge grillée pour Mme Pourrat et mesdemoiselles ses filles. L'indignation de nos courtisans s'est calmée, et l'on a dit avec un sourire indulgent : « Mais si la réponse est pour un Goëzman, » il n'y a rien à dire. » La leçon est donc restée à Mme Pourrat, à qui nous devons l'ingénieux calembour sur *Télèphe ;* car, en publiant hautement que le billet n'avait pas été écrit pour un duc et pair, l'auteur ajoute qu'il n'entend point en désavouer ni le fond, ni les termes, etc.

Juin.

La séance publique tenue, le 5 juin, à l'Académie-Française, pour la réception de M. le marquis de Montesquiou, élu à la place de M. de Coetlosquet, précepteur de la famille royale et ancien évêque de Li-

moges, est un jour de gloire dont l'époque honorera toujours notre littérature . . . . . Après avoir parlé des épîtres, des contes, des chansons de M. de Montesquiou, M. Suard a pris occasion de ses comédies pour attaquer avec autant d'adresse peut-être que de courage le genre et le succès de la comédie du *Mariage de Figaro*. Des applaudissements universels se sont renouvelés par trois fois à la lecture de ce morceau ; quoiqu'ils partissent des mêmes mains qui les prodiguent encore aujourd'hui avec un enthousiasme semblable à la trentième représentation de cette comédie, ils n'en ont pas moins consacré la sévérité de cette censure. Nous croyons devoir transcrire ici cette tirade qui n'a pas peu contribué au succès général du discours de M. Suard :

« Le goût de la vraie comédie semble s'éloigner tous les jours davantage de ce théâtre, qui en offre cependant tant de modèles. Molière composait ses comédies en observant le monde ; la plupart des poètes modernes peignent le monde d'après les comédies. Ni les incidents, ni les mœurs, ni le langage de leurs pièces ne rappellent l'image

de la société où l'on vit ; on prend pour le bon ton un jargon maniéré, souvent inintelligible, qui n'a plus de modèle que dans quelques romans ; d'autres prétendent imiter Molière en nous offrant ces intrigues péniblement compliquées, qui furent les premiers essais du génie dans l'enfance de l'art, mais qui ne prouvent aujourd'hui que le défaut de génie. N'est-il pas permis de craindre que, par un abus toujours croissant, on ne voie un jour avilir le théâtre de la nation par des tableaux de mœurs basses et corrompues, qui n'auraient pas même le mérite d'être vraies ; où le vice sans pudeur et la satire sans retenue n'intéresseraient que par la licence, et dont le succès, dégradant l'art en blessant l'honnêteté publique, déroberait à notre théâtre la gloire d'être pour toute l'Europe l'école des bonnes mœurs comme du bon gout? »

Octobre.

La Folle Journée, ou *le Mariage de Figaro.* Cette comédie fameuse, même avant d'avoir été jouée, vient d'ajouter à tant d'autres titres de célébrité l'honneur très inouï

d'être arrivée sans interruption et sans langueur à sa cinquantième représentation.

Nous nous sommes permis de dire dans le temps que le célèbre auteur de cette comédie avait sans doute moins joui du succès de son ouvrage que de l'éclat imposant que jetait sur son crédit la gloire de l'avoir fait donner en dépit de tout le monde, et pour ainsi dire par la seule autorité de son caractère et de ses intrigues. Nous osons croire maintenant que M. de Beaumarchais n'a jamais soupçonné lui-même que Paris ne pouvant se rassasier de sa *Folle Journée*, elle ferait également époque et dans l'histoire du Théâtre et dans l'histoire plus curieuse encore de nos fantaisies et de nos engouements. S'il était difficile, en effet, de prévoir jusqu'où irait cette folie, il serait peut-être encore plus difficile d'annoncer aujourd'hui le point où elle s'arrêtera.

Cette comédie est dans ce moment à la soixante et unième représentation. M. de Beaumarchais, qui n'a pas encore jugé à propos de la faire imprimer, et de qui nous tenons personnellement *qu'il ne voulait point, par égard pour le zèle des comédiens*,

mettre en opposition l'ouvrage imprimé avec l'ouvrage joué, se prépare à montrer, dans une préface digne de lui, qu'il n'y eut jamais de comédie où la décence ait régné plus scrupuleusement; qu'il n'y en eut jamais dont il puisse résulter une impression plus favorable aux bonnes mœurs. Ce paradoxe, assez piquant à soutenir, ne peut qu'honorer infiniment l'esprit et le savoir-faire de M. de Beaumarchais. Après avoir essayé de représenter le *Mariage de Figaro* comme une comédie qui respire la plus saine morale, il ne lui manquait plus que d'en faire une œuvre pie, et c'est ce qu'il a fait encore avec tout le succès imaginable.

Quand il a vu que sa pièce menaçait d'atteindre la cinquantième représentation, il s'est pressé d'annoncer dans le *Journal de Paris* qu'il destinait le produit de sa part d'auteur à l'œuvre de charité la plus utile et la plus intéressante. Quelques jours après, il a instruit le public, par la même voie, qu'un particulier qui venait d'obtenir *par son crédit* (par le crédit de M. Caron de Beaumarchais) une place lucrative, avait cru ne l'en remercier dignement qu'en lui

remettant 500 louis pour les joindre aux sommes qu'on destinait à l'entreprise charitable qu'il avait annoncée. Il invite tous les gens en place, chargés de distribuer des grâces, à mettre ce genre de reconnaissance à la mode, et à exiger de tous ceux à qui ils croient devoir en accorder. Cette œuvre de bienfaisance a été enfin connue par l'annonce de la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro donnée au profit des mères nourrices, dont le produit entier leur a été consacré tant par les comédiens que par l'auteur*. Nous sommes informés que M. de Beaumarchais ne se serait pas borné à une annonce aussi simple, aussi modeste, si la police eût voulu lui permettre d'imprimer dans le *Journal de Paris* une lettre dans laquelle il ne se refusait rien, et sur les censeurs de son ouvrage, et sur ses critiques et même sur l'administration ; celle des mères nourrices, susceptible d'une amélioration difficile à obtenir dans une grande ville et dont les ressources ne sont peut-être pas aussi abondantes que le demanderaient des besoins qui renaissent et s'accroissent d'une année à l'autre, avait offert un champ vaste à l'éloquence et aux sarcasmes du *citoyen Beaumarchais*.

M. le lieutenant-général de police a cru devoir l'inviter à se borner à la simple annonce de la destination du produit de la cinquantièmere présentation du *Mariage de Figaro*, et cette cinquantième représentation a été aussi nombreuse que la première. M. le comte d'Oëls y a assisté ; il a remis à la porte un billet de Caisse de 300 livres ; son exemple a été peu suivi ; on n'a guère fait à la porte de la Comédie que la recette accoutumée, lorsque la salle est aussi pleine qu'elle peut l'être. On ne pense pas que l'impression de la lettre de M. de Beaumarchais, où il proclamait les comédiens français caissiers perpétuels des sommes que les spectateurs voudraient remettre journellement pour le soulagement des mères nourrices, eût ému davantage la sensibilité du public ; les gens qui vont habituellement au spectacle s'occupent bien plus du plaisir qu'ils espèrent y goûter que du malaise et quelquefois des souffrances d'individus aussi intéressants que difficiles à secourir avec une mesure égale et proportionnée à leurs vrais besoins.

Quel que soit le motif qui ait dirigé M. de Beaumarchais, on ne peut qu'applau-

dir à la bonne œuvre qu'il vient de consommer et à l'offre qu'il a faite de consacrer en entier le produit de sa part d'auteur, qui dépasse déjà 36,000 livres, au soulagement des femmes pauvres, qui nourrissent elles-mêmes leurs enfants, si l'on voulait ouvrir une souscription à cet effet. Une femme, que sa situation condamnait à ignorer toute sa vie et l'existence de *Figaro* et son succès, et l'emploi de la cinquantième représentation de cette comédie devra uniquement au hasard la portion que lui en destine M. de Beaumarchais. Cette femme, habitant un hameau à soixante-dix lieues de Paris, avait reçu, pour le nourrir, l'enfant d'un chanteur des chœurs de l'Opéra, il y a cinq ans. Elle en avait été payée avec assez d'exactitude pendant les deux premières années; mais n'en recevant depuis ni nouvelles, ni argent, elle a pris enfin le parti d'en venir chercher elle-même à Paris avec son nourrisson. Le père et la mère avaient quitté cette ville depuis trois ans. Ceux qui ont su l'objet des recherches de cette pauvre femme, l'ont adressée à l'Opéra : elle y est arrivée au moment où l'on faisait une répétition; elle

a demandé M. et Mme Le Grand. On lui a répondu que l'un et l'autre, noyés de dettes, avaient été forcés de quitter ce pays et qu'on ignorait le lieu de leur retraite : « Eh bien! a dit cette femme, je m'en dou- » tais : sans mon mari, je n'aurais pas fait » cette course. Viens, mon ami, a-t-elle » ajouté à l'enfant qu'elle tenait par la » main, retournons chez nous, c'est comme » si nous n'avions rien fait. » On a interrogé cette femme ; elle a dit qu'elle nourrissait depuis cinq ans l'enfant dont elle était venue réclamer les parents à l'Opéra ; mais que puisqu'on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus, elle allait retourner chez elle avec son nourrisson, « qui n'en pâtirait pas plus que s'il avait père et mère, et si elle-même n'avait pas encore huit autres enfants à nourrir. » Ce peu de mots, dits avec cette simplicité d'une vertu qui croit ne faire que l'action la plus naturelle et n'en soupçonne pas même la générosité, ont ému vivement tous ceux qui l'entouraient ; il n'y a pas jusqu'aux acteurs subalternes du chant et de la danse qui n'aient oublié dans ce moment leurs propres besoins pour s'empresser de verser dans les mains de

cette bonne femme le peu d'argent qu'ils pouvaient avoir. Quelques-uns d'entre eux, instruits de la représentation qu'on allait donner du *Mariage de Figaro* au profit des mères nourrices, ont cru remplir les vues de M. de Beaumarchais en lui adressant cette digne femme, et ils ne se sont point trompés. Elle retourne dans son pays avec une somme qui la dédommagera de ses soins, qui lui prouvera toujours que son mari n'a pas eu tant de tort de lui faire entreprendre le voyage de Paris, mais qui ne récompensera jamais assez l'espèce d'insouciance généreuse avec laquelle, en apprenant l'impossibilité de retrouver le père et la mère de son nourrisson, elle le ramenait si tranquillement dans son village sans plainte et presque sans regrets.

Novembre.

Il ne suffisait pas à la gloire de M. de Beaumarchais d'occuper sans interruption la scène française depuis six mois, et de l'occuper avec un succès qui nous menace de l'y voir régner encore longtemps ; il fallait de plus que l'on permît à tous les

théâtres des boulevards de s'emparer de son *Mariage de Figaro* comme d'un fonds qui leur appartenait, et d'en tirer trente pièces différentes qui presque toutes ont réussi, pour prouver clairement qu'il était impossible de se rassasier de ses délicieuses *Noces,* et que jamais ouvrage raisonnable ne pourrait prétendre à un succès si fou. A l'exemple des boulevards, la Comédie-Italienne a voulu s'enrichir à son tour aux dépens d'une production dont la fortune fera sans doute une époque à jamais mémorable dans l'histoire de notre littérature et de nos goûts. Mais cette tentative n'a pas été fort heureuse ; c'est un opéra-comique en trois actes, mêlé d'ariettes et de vaudevilles, intitulé les *Amours de Chérubin*, par M. Desfontaines, auteur de l'*Aveugle de Palmyre,* du *Droit du Seigneur*, etc....

Ces *Amours* sont tombés complètement, à la première représentation, le 4 novembre. L'auteur suppose que ce jeune page, *Cherubino d'Amore*, a quitté son régiment pour s'établir dans un village voisin de son quartier. Il a plu à quatre jeunes paysannes, et a fait à toutes les quatre une promesse de mariage. Surpris par le père de l'une, c'est

le bailli du village, il se cache dans les branches d'un arbre, et contrefait le rossignol. Le plaisir d'écouter ce bel oiseau est le prétexte dont se sert la jeune fille pour s'excuser de se trouver si tard hors de la maison. Saisi par le pied et entouré par les quatre jeunes filles, leurs pères l'enferment dans un bosquet et le confient à la garde des parties plaignantes et de deux vieilles matrones. Chérubin parvient à gagner et ses jeunes et ses vieilles gardiennes, et en obtient la liberté de se sauver. On croit la pièce finie, mais l'auteur voulait faire un troisième acte, et il ramène le page déguisé en pèlerine, tandis que tout le village assemblé s'occupe du jugement des filles qui ont laissé échapper le prisonnier. Le bailli devient amoureux de la prétendue pèlerine, et la prend sous sa protection, lorsqu'un officier du régiment de Chérubin, qui le cherche, la force à se découvrir en annonçant que la guerre est déclarée. Le jeune page se débarrasse bien vite de ses habits de fille et paraît sous l'uniforme de dragon, en annonçant qu'il renonce aux amours pour voler à la gloire.

Le plus jeune des fils du célèbre Piccini

avait mis cet opéra en musique; il est à peine âgé de vingt ans. Cette musique ayant été jugée trop faible aux répétitions, on n'en a conservé que cinq ou six airs qui, mêlés aux vaudevilles par lesquels M. Desfontaines a cru devoir remplacer les autres, ont paru avoir peu d'originalité et le seul mérite d'être bien écrits ; mais toute autre musique n'eût pas empêché la chute du poëme, à qui l'on a reproché avec raison des liaisons pénibles, des incidents forcés et des répétitions qui font languir l'action, trop faible par elle-même, et la prolongent sans vraisemblance et sans intérêt.

On aurait vu sur ce théâtre un ouvrage de ce genre plus piquant, si la police eût voulu permettre la représentation du *Véritable Figaro*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. de Sauvigny, un des censeurs de la police, musique de M. Dezède. Cet ouvrage était, dit-on, un tissu de personnalités très mordantes contre l'innocent auteur du *Mariage de Figaro :* on prétend que M. de Sauvigny y avait rassemblé les anecdotes les plus saillantes de la vie privée et publique de M. de Beaumarchais. L'on eût vu ce nouveau Socrate joué par un

nouvel Aristophane, et c'était peut-être la seule gloire qui manquait à l'auteur du *Mariage de Figaro*; il n'eût point oublié d'invoquer la comparaison. Dans l'absence de M. Suard, censeur ordinaire de tous les spectacles, M. le lieutenant-général de police avait donné le *Véritable Figaro* à censurer à M. de Sauvigny. Celui-ci munit cette comédie de son approbation, qu'il étaya contre l'usage, de celle d'un docteur en théologie. La singularité et la nouveauté de cette approbation ecclésiastique engagèrent M. le Noir à lire lui-même cette comédie dont M. de Sauvigny avait eu soin de lui dire que l'auteur lui était inconnu. La pièce, sur le point d'être jouée, à été défendue avec raison par M. le lieutenant-général de police; et l'on assure que le censeur, vivement réprimandé par le magistrat d'une surprise aussi indécente, aussi contraire à tous les principes, a moins été affecté de cette défense que M. de Beaumarchais lui-même, qui se proposait, disait-il, si on le traduisait sur le Théâtre-Italien, de traduire à son tour M. le censeur sur le théâtre du Parlement. On se rappelle ses succès sur cette scène, et ses

Mémoires contre le pauvre Goëzman font regretter avec raison que la représentation du *Véritable Figaro* ne l'ait pas ramené sur le premier théâtre de sa célébrité.

1785

Février.

On attend avec une grande impatience la préface du *Mariage de Figaro*. Beaucoup de gens y sont attaqués, dit-on, avec assez peu de ménagements. L'auteur de la fameuse épigramme jetée depuis les loges du centre dans le parquet, le jour de la troisième représentation, n'y est pas nommé, comme l'auteur l'avait promis dans le temps aux rédacteurs du *Journal de Paris;* mais c'est parce qu'il le *croit assez puni* (ce sont à peu près ces termes) *par la crainte qu'il a eue depuis six mois d'être nommé;* c'est une vraie pantalonnade à la Figaro. L'abbé Aubert, des *Petites-Affiches*, est appelé l'*abbé Basile*. M. Suard, pour le petit soufflet donné à *Figaro* en pleine Académie le jour de la réception de M. de Montesquiou, se trouve désigné par ces mots : « Un homme

» de bien à qui il n'a manqué qu'un peu
» d'esprit pour être un écrivain mé-
» diocre ; » et en note rayée, au bas de la page : « Un frère Chapeau littéraire ; mes
» amis ont exigés de moi le sacrifice de
» cette expression, et ce mot n'existe plus,
» comme on le voit bien. » En ayant été instruit, M. Suard a jugé à propos d'écrire la lettre suivante à M. le Noir. Comme ce pourrait bien être le commencement d'une querelle assez piquante, nous croyons devoir conserver ici la première pièce du procès.

« J'ai eu connaissance d'un paragraphe que M. Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais m'a consacré dans la préface de son *Figaro*, et j'y ai trouvé son exactitude accoutumée.

» Il dit, en parlant de sa comédie : « Son
» grand défaut est *que je ne l'ai point faite*
» *en observant le monde ; qu'elle ne peint*
» *rien de ce qui existe,* etc. C'est ce qu'on
» lisait dernièrement dans un beau dis-
» cours imprimé, etc. »

» 1° Je n'ai parlé dans mon discours d'aucune comédie, ni d'aucun auteur en particulier ;

» 2° Je n'ai point écrit les phrases soulignées dans le paragraphe ci-dessus comme on les cite;

» 3° Ce que j'ai écrit d'approchant ne s'appliquait aucunement à M. de Beaumarchais.

» Voici la phrase de mon discours qu'il aura raison de prendre pour lui, parce qu'elle a été véritablement calquée sur sa comédie :

« N'est-il pas permis de craindre que,
» par un abus toujours croissant, on ne
» voie avilir le théâtre de la nation par des
» tableaux de mœurs basses et corrompues
» qui n'auraient même pas le mérite d'être
» vraies, où le vice sans pudeur et la satire
» sans retenue n'intéresseraient que par la
» licence, et dont le succès, dégradant l'art
» et blessant l'honnêteté publique, dérobe-
» rait à notre théâtre la gloire d'être pour
» toute l'Europe l'école des bonnes mœurs
» comme du bon goût? »

» M. de Beaumarchais est bien le maître de dénoncer cette phrase au public; mais il convient d'en citer les paroles comme elles sont; ce n'est pas assez d'être excessivement gai, il faut tâcher d'être fidèle.

» Quant à la petite saillie de gaieté dont il m'écrase ensuite, je la trouve très bien placée à la tête du *Mariage de Figaro;* je regrette même bien sincèrement que ses amis aient eu la dureté de lui faire supprimer l'excellente plaisanterie du *frère Chapeau littéraire,* qui aurait été parfaitement d'accord avec le reste. Je proteste qu'il n'y a point d'injures de ce genre que je n'accepte de lui avec beaucoup plus de résignation qu'un éloge.

» J'espère de la bienveillance et de la justice de M. le lieutenant-général de police qu'il voudra bien communiquer mes observations à M. de Beaumarchais, et exiger de lui qu'en me faisant l'honneur de citer mes paroles, il ne me fasse dire que ce que j'ai dit.

» Je prie M. le Noir de recevoir l'hommage de mon dévouement et de mon respect. »

Le 2 février 1785.

Mars.

LES TANT PIS ET LES TANT MIEUX.

... Mon père avait un métier honnête; il

n'y eût aucun moyen de me l'apprendre. — Tant pis. — Pas tant pis, car je jouais fort joliment de la harpe, et ce talent me conduisit à la cour, dont je n'eusse jamais approché si j'avais réussi par hasard à faire des montres.—Hé bien, tant mieux.—Oui; mais j'en fus bientôt chassé, grâce à mes impertinences.— Tant pis.— Pas tant pis, car elles furent utiles à un homme riche; il vit qu'il pourrait se servir de moi, et commença ma fortune.—Tant mieux.— Pas encore tant mieux; mes liaisons avec lui m'attirèrent, après sa mort, un procès qui faillit me perdre. Dans l'intervalle, cependant, je me mariai trois fois.—Oh! tant pis! — Si je ne m'étais pas toujours trouvé veuf avant d'avoir eu le temps de m'en repentir. Pour me consoler, je fis un drame! Il fut hué. — Tant pis. — Non; je soutins bravement que la pièce irait aux nues le lendemain; je ne sais trop comment je gagnai la gageure; mais je devinai dès lors tout ce qu'on pouvait oser avec le public, et c'est un secret que j'ai fait valoir depuis avec assez d'avantage. Quelque temps après, je me liai particulièrement avec un grand seigneur plus particulièrement avec sa maî-

tresse, qui, très jolie, était plus aimable encore. — Tant mieux. — Oui, si cela ne m'eût pas valu une volée de coups et quelques mois de prison. J'espérai me dédommager en faisant régler utilement mes comptes avec mon premier protecteur, qui venait de mourir. Je risquai de me faire payer, ou de me faire pendre. Je ne fus pas pendu. — Ah! tant mieux! — Mais je fus blâmé. — Tant pis. — Non, tant mieux; je devins le martyr du patriotisme : je fus regardé comme le défenseur de nos dieux et de nos lois; un bel-esprit de mes amis m'appela le *Brutus de la France*. Tout blâmé que j'étais, je fus admis à la table des princes, aux secrets du ministère et chargé de plusieurs négociations importantes. Le tribunal qui m'avait blâmé, et que j'avais couvert de boue et de ridicule, se vit bientôt chassé lui-même avec ignominie. Je crus avoir rétabli la magistrature en France; et toujours prêt à *prendre*, à *recevoir*, à *demander*, je me résignai à gagner quelques millions pour soutenir la liberté de l'Amérique, en attendant que le roi très chrétien eût jugé à propos de la soutenir lui-même un peu plus

chèrement. Pour avoir fort bien vendu aux nouveaux républicains de mauvais fusils, de mauvais souliers, de mauvais chapeaux, j'osai m'appeler *Beaumarchais l'Américain;* ils ne répondirent à cette mauvaise plaisanterie qu'en me payant assez mal. Cependant j'eus une marine sous mon nom. Je publiai un manifeste contre le roi d'Angleterre où je traitai lestement Sa Majesté Britannique, plus lestement encore le duc de Choiseuil, le comte d'Aranda, etc... —Ah! tant pis! — Pas tant pis, car il ne m'en arriva rien, et l'on crut que j'étais un des hommes les plus puissants du royaume. Pour occuper les loisirs que tant de grands intérêts laissaient encore à mon activité, j'entrepris une belle édition de Voltaire, que je finirai peut-être; je fis des comédies, et lançai plusieurs pamphlets contre un ministre dont le génie avait jeté sur toutes les parties de l'administration une lumière éblouissante, insupportable. Impatienté de toutes nos petites persécutions, l'honnête homme se crut obligé de demander sa retraite, et bientôt après tout rentra dans l'ordre accoutumé. Et bien, le croirez-vous? après tant de services rendus à l'Etat, à

l'univers, on me refusa inhumainement le plaisir de faire jouer, sur le théâtre de la Nation, une farce fort gaie où je cherchais à consoler les petits en les faisant rire aux dépens des grands; ce qui, quoi qu'on en ait pu dire, me paraît encore assez neuf, assez original. — Ah! tant pis! — Pas tant pis encore; car après l'avoir défendue pendant deux ans, on la permit un beau jour, et le succès en fut bien plus inouï, grâce aux honneurs de la victoire que j'eus l'air d'avoir remportée sur l'autorité même. On chercha, l'on trouva des allusions partout, et ma pièce, objet de la curiosité universelle, parut tout à la fois un chef-d'œuvre d'esprit, de hardiesse et de verve comique. Redouté de tout le monde, il ne tint qu'à moi de penser que l'heureuse audace de mon caractère était devenue une puissance réelle. Je voulus consacrer mon triomphe par une bonne œuvre, et je destinai le riche produit de mon *Figaro* à un établissement aussi utile que respectable. — Ah! tant mieux! — Pas tant mieux; cela me donna le goût de la bienfaisance; hélas! ce goût, pour moi tout neuf encore, m'a conduit par une fatalité étrange... où?... Je m'avisai de don-

ner et de faire donner l'aumône à une pauvre infortunée dont le mari venait d'être écrasé sur le port Saint-Nicolas : ma manière de faire la charité déplut à un philosophe, si philosophe qu'il ne fit jamais rien. Tandis que tout le monde paraît me craindre, c'est lui qui ose m'attaquer. — Quoi? sans égard pour l'effroi de votre nom? — Je m'abaisse à lui répondre ; dans ma surprise, dans ma colère, j'ai le malheur de parler de lions et de tigres ; je ne songeai qu'à l'opposition de leur force, de leur puissance, à la faiblesse méprisable du vil insecte auquel je comparai mon adversaire; on prête à cette platitude le sens le plus noir, le plus odieux, et me voilà conduit... à Saint-Lazare. — La leçon est fâcheuse, à la vérité ; et il est dur de la recevoir pour une bêtise, avec tant de talent pour la mériter à d'autres titres ; mais, après tout, ce n'est pourtant qu'une plaisanterie. — Une plaisanterie! O mes bons amis de cour, est-ce une arme qui convienne à l'autorité?...

Cette question sans doute est assez délicate, assez importante pour désirer de la voir discuter quelque jour avec une discrétion respectueuse.

Tout le monde, disait d'Alembert, avait le droit de tuer M. de Lally, excepté le bourreau. Tout le monde, dirait-il peut-être aujourd'hui, avait le droit de faire l'épigramme la plus cruelle contre le sieur de Beaumarchais, excepté le gouvernement.

Voici la lettre attribuée à M. Suard, qui a donné tant d'humeur à M. de Beaumarchais :

« A M. Caron de Beaumarchais,

» Monsieur, tout le monde connaît votre » bienfaisance ; permettez-moi de venir la » réclamer dans le journal même où elle se » manifeste avec tant d'éclat.

» Je suis ecclésiastique : une femme de la » famille Valois, qui depuis longtemps a de » la confiance dans mon zèle, mais qui n'ose » pas prendre la liberté de vous écrire, m'a » prié de vous faire part de son chagrin et » de ses inquiétudes. En voici le motif :

» Depuis que vous avez annoncé au » monde la malheureuse situation d'Elisa- » beth Valois, veuve L'Ecluse, et les trois » louis dont vous l'avez gratifiée, d'autres

» personnes charitables, mais qui ne se sont
» pas nommées, lui ont aussi envoyé des
» secours.

» Ne croyez pas, monsieur, que je veuille
» faire une observation désobligeante;
» chacun fait le bien à sa manière; qu'on le
» fasse, c'est le point essentiel. La morale
» sublime, qui veut que la main gauche
» ignore le bien que fait la main droite,
» n'est plus guère à la portée de nos
» mœurs; aussi est-ce une perfection, non
» un précepte. Il faut respecter la charité
» qui se cache; il faut louer encore la cha-
» rité qui, en se montrant, électrise gaie-
» ment celle des autres. Un peu de vanité
» est un bien petit péché; la vanité qui sou-
» lage les misères de ceux qui souffrent est
» bonne à encourager.

» Nous ne sommes pas dans un temps
» où il faille chicaner les motifs des bonnes
» actions.

» Pardonnez cette petite bouffée de
» morale à mon état et à l'habitude de mes
» fonctions; pour changer de sujet, parlons
» de vous, monsieur, de vos comédies et de
» ce qu'elles ont produit.

» Je ne les connais pas par moi-même;

» mes devoirs et mes principes m'inter-
» disent le théâtre ; mais il n'y a personne
» dans Paris qui puisse en ignorer la célé-
» brité.

» Le bruit de votre nom et de vos succès
» a retenti jusqu'aux Halles et au port
» Saint-Nicolas, il n'y a pas un gagne-
» denier ni une blanchisseuse un peu ren-
» forcée qui n'ait vu au moins une fois le
» *Mariage de Figaro*, et qui n'en ait retenu
» quelques traits facétieux qui égayent à
» chaque instant leurs conversations. Vous
» leur avez appris à rajeunir ingénieuse-
» ment des proverbes qu'ils commençaient
» à trouver usés. *Tant va la cruche à l'eau*
» *qu'enfin elle s'emplit*, se répète dix fois de
» suite dans leurs joyeux propos, et dix
» fois de suite excite des éclats de rire sans
» fin. *Gaudeant bene nati* est devenu pour
» ceux qui savent seulement lire au lutrin
» une maxime de morale, comme un trait
» d'esprit.

» Un grand nombre de ces bonnes gens,
» qui ne connaissaient pas même le nom du
» Théâtre-Français, ont voulu voir votre
» comédie ; et comme ils n'y ont rien com-
» pris d'abord, ils y sont retournés. Le

» plaisir et l'instruction qu'ils y ont trouvés
» les ont conduits naturellement aux
» théâtres des boulevards, où ils aiment à
» revoir *Figaro* sous toutes les formes, et
» toujours avec son esprit et son ton.

» Ce qui les charme surtout, c'est de
» retrouver dans votre comédie, comme
» dans celles des Grands Danseurs du roi,
» des mœurs qu'ils connaissent beaucoup,
» un langage qui leur est déjà familier, et
» des plaisanteries qui sont à leur usage.

» Je ne m'y connais pas beaucoup ; mais
» il me semble, monsieur, que le but du
» poète comique est de faire passer sur le
» théâtre les mœurs du peuple, et que son
» succès est de faire passer dans la bouche
» du peuple les plaisanteries du théâtre. Je
» ne sais pas jusqu'à quel point la langue
» des seigneurs et des dames s'est enrichie
» des phrases de *Figaro* et de *Basile* ; mais
» je suis sûr que, si votre pièce se perdait
» (ce qu'à Dieu ne plaise !) le dialogue s'en
» retrouverait presque en entier dans les
» bonnes sociétés des faubourgs Saint-
» Jacques et Saint-Marceau.

» On dit d'ailleurs que les héros de vo-
» tre comédie sont un grand seigneur de

» qui tout le monde se moque, ce qui n'est
» pas commun; un valet insolent qui se
» moque de tout le monde, ce qui doit
» amuser bien des gens; et un petit page
» qui court après toutes les filles, et à qui
» une belle comtesse trouve la peau très
» douce et le bras bien rond, ce qui ne peut
» manquer de plaire aux jeunes garçons et
» aux grandes dames. Tout cela est bien
» fait pour charmer toutes les classes du
» public.

» Vous ne connaissez peut-être pas toute
» votre gloire, monsieur. Le nom de
» *Figaro* est devenu immortel dans la
» bouche du peuple, comme celui de Tar-
» tuffe dans la bouche des gens du monde.
» Mais celui-ci est borné à désigner un
» hypocrite, au lieu que l'autre s'applique
» à toute espèce de mauvais sujets; on le
» donne même aux chiens, aux chats, aux
» chevaux de fiacre. J'entendis l'autre jour
» un porteur de chaise dire, en voyant un
» chien des rues qui aboyait à tous les pas-
» sants : « *Assommons ce vilain Figaro.* »

» Comment n'avez-vous pas pressenti
» que ce nom, prodigué à ce qu'il y a
» de plus bas et de plus ridicule, devenait

» une insulte pour une brave femme à qui
» on l'applique si légèrement? L'influence
» de ces sobriquets parmi le peuple est
» plus importante qu'on ne pense : ils ne
» se perdent presque jamais. La plupart
» des noms propres n'ont été dans leur ori-
» gine que des sobriquets.

» La parente de la veuve L'Ecluse, qui
» *invoque* ici votre humanité *par ma plume,*
» a vu avec douleur que quelques-uns de
» vos amis, qui, à votre exemple, en-
» voyaient au *Journal de Paris* des secours
» pour cette pauvre veuve, les adressaient
» *à la petite Figaro*. Heureusement que les
» gens de son quartier ne lisent pas le
» *Journal de Paris ;* sans cela, le nom de
» *Figaro* deviendrait une tache ineffaçable
» pour cette femme, pour le jeune enfant
» qu'elle allaite et pour d'autres marmots,
» si elle en a, qu'elle voudra *empâter*,
» comme vous l'avez si bien dit, de *son*
» *lait maternel*. Il ne serait plus en votre
» pouvoir de réparer le mal que vous
» auriez fait à toute cette famille. Quel est
» le bourgeois un peu délicat qui voudrait
» épouser une petite *Figaro*, et l'honnête
» artisan qui, entaché de ce nom dès son

» enfance, pourrait aspirer à devenir syndic
» de sa communauté?

» Je vous soumets, monsieur, ces ré-
» flexions, et je ne doute pas que vous ne
» vous occupiez à prévenir le malheur
» dont cette honnête famille est menacée.

» Pardonnez si je vous ai occupé si lon-
» guement de vous et de vos ouvrages; je
» me suis laissé aller au plaisir de m'entre-
» tenir avec vous, parce que j'ai vu que
» vous aimiez à répondre à tout le monde.
» Je me trouverai infiniment honoré d'un
» mot de réponse et je vous assure, en at-
» tendant, des sentiments très distingués
» avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

» P. L. P. F. C. L. »

La réponse de M. de Beaumarchais à cette lettre se trouve dans le *Journal de Paris* du 7 mars 1785.

PARODIE DU *Vaudeville de Figaro*.

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Par Beaumarchais offensés
Calmez vos frayeurs cruelles,
Les vices sont terrassés.
Cet auteur n'a plus les ailes
Qui le faisaient voltiger;
Son triomphe fut léger (*bis*).

Oui, ce docteur admirable,
Qui faisait hier l'important,
Devient aujourd'hui traitable,
Il a l'air d'un pénitent.
C'est une amende honorable
Qu'il devait à l'univers
Pour sa prose et pour ses vers (*bis*).

Le public qui toujours glose,
Dit qu'il n'est plus insolent
Depuis qu'il reçoit la dose
D'un vigoureux flagellant.
De cette métamorphose
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts lui font la loi (*bis*).

Un Lazariste inflexible,
Ennemi de tout repos,
Prend un instrument terrible
Et l'exerce sur son dos ;
Par ce châtiment horrible
Caron est anéanti
Paveant male nati (*bis*).

Goësman, ce gosier d'autruche,
Au lieu de crier holà !
Chante au fessé qui trébuche
Ce proverbe qu'il chanta :
Tant à l'eau s'en va la cruche
Qu'enfin elle reste là.
Ami, note bien cela (*bis*).

Quoi! c'est vous, mon pauvre père,
Dit *Figaro* ricanant,
Qu'avec grands coups d'étrivière
On punit comme un enfant !
Cela vous met en lumière
Que tel qui rit le lundi.
Pleurera le mercredi *(bis)*.

Bride-Oison, qui voit la fête,
En paraît tout satisfait.
Ah! dit-il, branlant la tête,
Comme un sot il me peignait;
Mais si je suis une bête,
Avec son esprit, ma foi,
Le voilà plus sot que moi (*bis)*.

Or, messieurs, la tragédie
Qu'il vous donne en ce moment
Va réprimer la manie
De cet auteur impudent
On l'étrille, il peste, il crie,
Il s'agite en cent façons,
Plaignons-le par des chansons (*bis)*.

Chanson nouvelle.

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

Tandis que l'on chante Morel,
Plus fat, plus sot que criminel,
Voici du vin un grand apôtre
Que l'on met, pour apaiser Dieu,
En sûreté dans certain lieu
Qui lui convient mieux que tout autre.

Voulez-vous qu'il y soit traité
Comme on sait qu'il a mérité
Aux yeux du goût, ainsi qu'aux vôtres ?
Donnez-lui pour frères fouetteurs
L'aréopage des neuf sœurs,
Ou Thalie au défaut des autres.

De pleurs d'abord il la mouilla,
Puis de fange il la barbouilla,
Peignant ses mœurs plus que les nôtres;
Pour expier ce double tort,
O Muse, applique-lui bien fort,
Cent coups de fouet; puis deux cents autres.

Au lieu d'aller, dans ce saint temps,
Te damner peut-être à Longchamps,
Beaumarchais, dis ta patenôtre;
Te voilà bien pour ton salut :
On sauverait là Belzébuth,
On t'y sauvera comme un autre.

Vrai modèle de *Figaro*,
Au théâtre ainsi qu'au barreau,
Tes bons mots effaçaient les nôtres;
Mais, par un trop juste retour,
On te fait la barbe à ton tour,
Comme tu la fis à tant d'autres.

Ni de Beaumarchais, ni Caron
N'est un assez illustre nom
Pour l'illustre auteur de *Tarare;*
On t'appellera désormais.
Non plus Caron, ni Beaumarchais,
Mais chevalier de Saint-Lazare.

ÉPIGRAMME

par M. Guinguéné.

Le roi, plus calme et surtout plus sensible,
Veut réparer l'honneur de Beaumarchais.
L'Académie en fera tous les frais ;
Suard s'y prête : aux rois tout est possible.
Mais Beaumarchais, instruit par la publique voix
Des royales bontés qu'au Louvre on lui prépare :
« Je n'en veux pas, dit-il en se mordant les doigts ;
C'est bien assez de Saint-Lazare.

Mai.

Réponse du bel arbre des Tuileries aux jolis vers que lui avait adressés feu M. le chevalier de Bonnard, par M. le marquis de Ximènès.

Tout arbre que je suis, je sens sous mon écorce
Qu'avaient endurci les hivers
S'insinuer le feu de vos aimables vers ;
Ce feu qui n'anima Pradon ni Bonnecorse,
Caché longtemps, ne s'éteindra jamais :
Il nous réchauffe encor sous la cendre d'Horace ;
Au bûcher de Didon il lance tous ces traits ;
Il vivait dans Voltaire ; il fut l'âme du Tasse ;
De Phèdre et d'Hermione il grava les portraits ;
Il porta sur les mers Clarisse et Lovelace ;
Et, malgré la clameur des esprits contrefaits,
On en retrouve quelque trace
Dans les œuvres de Beaumarchais.

Ces vers ayant été envoyés par l'auteur à M. de Beaumarchais, il lui a répondu la lettre que voici :

« Oui, Monsieur le marquis, j'ai reçu vos jolis vers écrits par un arbre des Tuileries. Cet arbre est en littérature celui de la science du bien et du mal, car il en raisonne à merveille. Excepté le dernier trait qui se rapporte à moi, tout m'a paru d'un jugement exquis, mais comme ce dernier trait est obligeant, je dois au moins vous rendre grâce de la prévention qui l'a dicté.

» Je dois aussi satisfaire à la question contenue dans votre précédente lettre, la curiosité moins qu'un noble intérêt vous ayant porté à me faire cette question. De trente lettres reçues, la vôtre est aussi presque la seule à laquelle je me croie obligé de répondre. Vous me demandez s'il était vrai que le roi m'avait accordé des secours puissants dans ma détresse actuelle ; je n'ai pas plus de raison de vous dissimuler les traits de sa justice que je n'en eus de cacher l'affliction profonde où me plongea sa colère inopinée. Le roi, trompé, m'a puni d'une faute que je n'ai pas commise ; mais si mes ennemis sont parvenus à exiter son cour-

roux, ils n'ont pu altérer sa justice, et cette distinction entre l'effet d'un premier mouvement et l'acte réfléchi d'équité dont je vous rends compte, est le plus grand éloge qui soit dû à son généreux caractère... Oui, monsieur, il est très vrai que Sa Majesté a daigné signer pour moi depuis ma disgrâce une ordonnance de comptant de 2,150,000 livres sur de longues avances dont je sollicitais le remboursement auprès du roi, tandis qu'on m'accusait du crime odieux de lui manquer de respect...

» Je suis, avec la plus respectueuse reconsance, etc. »

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE

adressée à S. A. I. Mgr LE GRAND DUC, aujourd'hui EMPEREUR DE RUSSIE, et à M. le comte André SCHOWALOW, chambellan de l'impératrice Catherine II, depuis 1774 jusqu'à 1791,

PAR

JEAN-FRANÇOIS LAHARPE

(EXTRAITS)

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE

adressée à S. A. I. **Mgr le Grand Duc,** aujourd'hui **Empereur de Russie,** et à M. le comte **André Schowalow,** chambellan de l'impératrice Catherine II, depuis 1774 jusqu'à 1791,

PAR

JEAN-FRANÇOIS LAHARPE

(EXTRAITS)

LETTRE CLXXXIX

. . . . . .

Si quelque chose prouve cet empire de la mode dont je parlais tout à l'heure, c'est l'engouement pour les *Noces de Fi-*

garo dans les lectures de société. C'est un vrai fouillis dans le goût des *Journées Espagnoles* de Lope de Vega et de Calderon, de manière qu'à force d'aimer le changement et la nouveauté, nous revenons précisément au point d'où nous étions partis. Tout le monde sait qu'avant Molière, tous nos auteurs comiques empruntaient leurs intrigues du Théâtre espagnol, chaos de situations forcées, où l'on comptait pour rien le bon sens, les mœurs et la vraisemblance.

Les *Noces de Figaro* sont tellement calquées sur ce modèle, que l'auteur les a faites pour remplir le spectacle entier sans petite pièce, et qu'en effet la représentation doit durer au moins quatre heures. Pour donner une idée des mœurs de la pièce, il suffit de dire sur quoi roule la principale intrigue; car il y en a trois ou quatre qui marchent ensemble. Le comte *Almaviva*, dont *Figaro* est le principal domestique, veut le marier à une femme de chambre de la comtesse, son épouse, jeune fille très jolie, élevée chez lui; il veut lui donner une dot, mais c'est à condition que le jour même de ses noces, elle lui donnera un

rendez-vous, et qu'il jouira du *droit du Seigneur ;* sans cela point de dot. On peut juger dès lors du genre et du ton de la pièce. *Figaro* est reconnu pour être le fils naturel d'une *Masceline*, femme de charge de la maison, et deux hommes dont l'un a été son amant avoué, et dont l'autre veut être son mari, disputent devant elle à qui ne sera pas le père de *Figaro*. Le dialogue est assaisonné de saillies à l'avenant, lardé de calembourgs et de lieux communs d'une philosophie aussi triviale que déplacée.

Eh bien ! on trouve pourtant dans ce pot-pourri beaucoup d'esprit, de gaîté, et même des situations comiques, au moins dans les trois premiers actes ; mais la longueur et le vide des derniers m'ont paru insupportables ; et en total, c'est un monstre dramatique, mais qui n'en est pas moins susceptible d'un succès dont le dangereux exemple irait à nous ramener à l'enfance de l'art. Jusqu'ici le roi ne veut pas accorder la permission de le représenter à Paris ; mais on le répète actuellement pour le jouer à Maisons, chez M. le comte d'Artois, et c'est, dit-on, un acheminement pour le faire jouer au Théâtre-Français.

On lit si peu pour s'instruire, et bien des amateurs du théâtre le connaissent si peu, que la plupart regardent comme des choses très neuves et très originales toutes ces vieilleries traînées, il y a 150 ans, sur les tréteaux d'Arlequin et de Scaramouche. Il en est parmi nous des ouvrages d'esprit comme des modes de la rue Saint-Honoré : on prend pour nouveau ce qui est renouvelé de nos grand'mères.

LETTRE CXX

. . . . . .

Beaumarchais qui semble fait pour les événements singuliers, vient d'éprouver un petit désagrément fort extraordinaire, à l'occasion des *Noces de Figaro*. Il était parvenu à faire répéter cette pièce au théâtre des Menus, par une tolérance tacite accordée à la protection de M. le comte d'Artois. On avait pris jour, après trente répétitions à peu près publiques, pour représenter sa comédie sur ce même théâtre des Menus. Tout Paris s'était disputé les billets ; la cour et la ville avaient brigué des loges. Enfin, à onze heures du matin, le jour de

la représentation, arrive un écrit du roi, envoyé par le ministre de Paris aux comédiens français, portant défense, *sous peine de désobéissance,* de jouer les *Noces de Figaro*. Personne n'était prévenu ; on peut s'imaginer la surprise générale, lorsqu'à six heures on renvoya six à sept cents voitures, en disant qu'on ne jouerait pas. Cependant Beaumarchais n'est pas rendu, et il se flatte toujours que la défense sera révoquée. Les comédiens sont au désespoir, attendu que cet ouvrage a excité une telle curiosité, que même en ne réussissant pas, il leur vaudrait beaucoup d'argent.

LETTRE CXCVI

Beaumarchais, toujours actif et infatigable, a fait de nouvelles tentatives pour ses *Noces de Figaro*. Il a obtenu l'approbation de deux censeurs, moyennant quelques sacrifices. M. de Vaudreuil a eu la permission de faire jouer la pièce chez lui, à Gennevilliers, par les comédiens français, devant trois cents personnes. La Comédie se flattait, d'après toutes ces circonstances, de jouer enfin cet ouvrage. Mais malgré les

approbations, la permission de représenter ne vient point encore, et l'on doute même qu'elle arrive. Il semble que la fonction des censeurs soit devenue à peu près illusoire, puisque leur signature au bas d'une pièce ne suffit pas pour que la pièce soit permise. Voilà quatre ouvrages arrêtés depuis un an : les auteurs et les comédiens crient, mais inutilement, et il n'y a pas de pire condition que celle de travailler pour le théâtre. Autrefois on n'avait affaire qu'au censeur de police qui approuvait, et au magistrat de cette même police qui signait la permission de représenter. Aujourd'hui le garde des sceaux se fait représenter tous les ouvrages, et trouve des raisons pour empêcher qu'on ne les joue. Ainsi l'on n'est jamais sûr de rien.

LETTRE CCVI

Enfin Beaumarchais qui vient à bout de tout, parce qu'il est doué de persévérance, après deux ans d'obstacles et de difficultés, a fait jouer le *Mariage de Figaro*, autrement dit la *Folle Journée;* car la pièce réunit ces deux titres, et le second surtout est parfai-

tement rempli. Pour se faire une idée de l'affluence sans exemple que cet ouvrage a dû attirer, il suffit de se rappeler combien et comment Beaumarchais occupe le public depuis si longtemps, et quelle curiosité on avait de connaître un ouvrage de cet auteur, et un ouvrage d'une espèce si singulière que depuis deux ans il est l'objet de l'attention de toutes les puissances de ce pays-ci. Trois cents personnes ont dîné à la Comédie dans les loges des acteurs pour être plus sûres d'avoir des places, et à l'ouverture des bureaux la presse a été si grande que trois personnes ont été étouffées. C'est une de plus que pour Scudéry, qui, comme on sait, eut deux portiers de tués à la première représentation de l'*Amour tyrannique*.

La première du *Mariage de Figaro* a été fort tumultueuse, comme on peut se l'imaginer, et si extraordinairement longue qu'on n'est sorti du spectacle qu'à dix heures, quoiqu'il n'y eût pas de petite pièce; car la comédie de Beaumarchais remplit le spectacle entier, ce qui est même une sorte de nouveauté de plus. En général, la pièce a été trouvée beaucoup trop longue, aussi l'a-t-il abrégée; elle ne dure plus que

trois heures. Beaucoup de détails ont paru de mauvais goût et ont excité des murmures. Il a cédé sur une partie, et tenu bon sur le reste : en total, l'ouvrage a réussi et a fait plaisir. C'est absolument ce qu'on appelle un *imbroglio*, un canevas de l'ancien théâtre, soit italien, soit espagnol, un pot-pourri où il y a de tout, hors de la vraisemblance, de la raison et de la décence. Il amuse et fait rire; en voilà assez pour lui pardonner tout; car enfin la gaieté est une bonne chose, et nous en avons tellement besoin qu'il ne faut pas s'y rendre difficile. Les deux premiers actes ont quelque chose de plus; il y a de l'intérêt et même de la grâce; et quoique cet intérêt et cette grâce ne tiennent vraiment qu'à un coloris d'innocence jeté sur des tableaux de mauvaises mœurs, cependant ces tableaux supposent de l'art tout en blessant la morale et la décence, et ces deux actes sont très supérieurs aux derniers. Mais il ne faut pas en examiner les ressorts, non plus que dans tout le reste ; car rien ne peut soutenir l'examen. C'est un homme qui vous dit : Passez-moi les moyens que j'emploie, et vous serez contents des effets; et souvent

il tient parole. Ce n'est pas que même dans l'exécution il n'y ait beaucoup de défauts, des personnages inutiles, de mauvais calembours, des lieux communs amenés d'une lieue, une reconnaissance dégoûtante au troisième acte, des scènes hors-d'œuvre; mais la gaieté fait tout passer, et il y en a partout.

Un des morceaux les plus applaudis, c'est un monologue de *Figaro* au cinquième acte, qui est évidemment un placage inexcusable. Il attend sa fiancée qu'il croit en rendez-vous nocturne dans le jardin avec le comte *Almaviva;* il est dans les convulsions de la jalousie, et c'est dans ce moment qu'il s'assied sur un banc, pour faire un résumé historique de toutes les aventures de sa vie depuis sa naissance, résumé dont le débit dure près d'un quart-d'heure, et qui est écrit comme une narration réfléchie et travaillée. On sent combien cela est postiche et hors de place; mais aussi c'est là où se trouvent les traits de satire les plus forts contre tous les Etats, contre tous les pouvoirs, des traits d'une telle hardiesse qu'on ne revenait pas d'étonnement de les entendre sur la scène, le seul

endroit peut-être où on ne les eût pas encore entendus, ce qui rendait encore plus singulière la permission de parler sur le théâtre aussi librement que dans la société. Le morceau, par exemple, qui regarde la censure des livres, est d'une telle vérité que pour avoir consenti à recevoir cette leçon sur le théâtre, il faut que le gouvernement n'ait plus d'autre principe que celui de Mazarin : « *Laissons-les dire, pourvu qu'ils nous laissent faire.* »

Il est facile de concevoir les jouissances et les joies d'un public charmé de s'amuser aux dépens de l'autorité, qui consent elle-même à être bernée sur les planches. On n'examine pas alors si c'est là le moment où *Figaro* peut dire tout cela : il suffit que ce soit de ces choses qui paraissent toujours bonnes à dire, n'importe quand et comment.

La pièce d'ailleurs est très bien jouée : ce n'est pas que Dazincourt qui joue *Figaro* ne soit un acteur médiocre ; mais comme il joue d'original, il échappe à la comparaison qui serait dangereuse, si l'on eût vu Préville dans le même rôle. Préville, trop vieux pour apprendre un rôle si long, a pris

celui de *Bridoison*, juge imbécile et important, comme il n'y en a que trop, et il met plus de comique dans ce petit rôle de quelques mots que Dazincourt dans toute l'étendue du sien. Mlle Contat joue parfaitement *Suzanne*, la fiancée de *Figaro*, et Mlle Saint-Val, dans la comtesse *Almaviva*, a fait voir un talent pour la comédie qu'on ne lui soupçonnait pas, et qui la rend encore plus chère au public. Les comédiens, pour apaiser la grosse faim, ont donné la pièce trois fois en quatre jours, toujours avec même affluence ; il n'y a point eu encore de chambrée au-dessous de 5,000 francs. Je n'ai pas jugé à propos de lutter contre ce torrent, et j'ai fort sagement, je crois, retiré *Coriolan* après la douzième représentation.

Plus le *Mariage de Figaro* a de succès et plus on en dit de mal : c'est la règle ; et, d'ailleurs Beaumarchais a trop d'ennemis pour esquiver les épigrammes. Il en a couru une qu'on a répandue dans la salle, à la quatrième représentation, et qui n'a produit d'autre effet que de faire applaudir la pièce davantage. Cette épigramme est très virulente et très médiocre ; Beaumar-

chais l'a envoyée lui-même au *Journal de Paris*, mais avec une lettre qui valait encore moins. On attend l'impression de sa pièce qui sûrement perdra beaucoup; car le mérite de son dialogue consiste princi palement en jeux de théâtre.

LETTRE CCIX

. . . . . .

La fortune de *Figaro* se soutient toujours : les vingt premières représentations ont valu 100,000 francs. On est à la vingt-septième, et l'affluence est toujours la même. Cela doit aller au moins, suivant toute apparence, à quarante représentations, qui dans la salle immense de la Comédie-Française en valent quatre-vingts de l'ancienne salle. M. Suard, ennemi personnel de Beaumarchais, a fait une sortie très vive contre les *Noces de Figaro*, qu'il a désignées assez clairement dans sa réponse à M. de Montesquiou. Voici comment il s'exprime en parlant de la décadence de l'art dans le genre de la comédie : « N'est-il pas permis de craindre que » par un abus toujours croissant, on ne

» voie un jour avilir le théâtre de la Nation
» par des tableaux de mœurs basses et
» corrompues, *qui n'auraient pas même*
» *le mérite d'être vraies*, où le vice sans
» pudeur et la satire sans retenue *n'inté-*
» *resseraient* que par la licence, et dont le
» succès dégradant l'art en blessant l'hon-
» nêteté publique, déroberait à notre
» théâtre la gloire d'être pour toute l'Eu-
» rope l'école des bonnes mœurs comme
» du bon goût; »

Ce morceau fort sensé dans les vues générales, péche par deux endroits où il manque de vérité, d'abord dans les termes, ensuite dans les choses. La *licence* ne peut pas *intéresser;* il fallait mettre ne *plairaient que par* la *licence;* car la licence peut *plaire* quand les mœurs sont très corrompues, et le succès de *Figaro* en est la preuve. De plus, il n'est point du tout prouvé que les mœurs de *Figaro* ne soient pas *vraies :* on prouverait aisément le contraire. Cette tirade a été applaudie avec transport par ce même public qui court en foule à *Figaro,* et rien n'est plus commun que ces sortes de contradictions.

LETTRE CCXI

Les trois théâtres n'ont rien offert depuis trois mois qui soit digne d'une grande attention. A la Comédie-Française, le phénomène unique de *Figaro* s'est soutenu dans tout son éclat jusqu'à ce moment, où il en est à la soixante-cinquième représentation, toujours également suivi. Il n'y a point d'exemple d'un pareil succès dans les annales du théâtre; car les quatre-vingts représentations de *Timocrate*, mauvaise tragédie de Thomas Corneille qui n'a jamais reparu depuis sa nouveauté, ne peuvent pas être comparées au succès de *Figaro*, vu que la salle du spectacle d'aujourd'hui contient le double de monde. Il ne faut pas croire non plus avec des censeurs trop sévères, qu'il en sera de la pièce de Beaumarchais comme de celle de Thomas Corneille, et qu'on ne la reverra plus. Je l'ai revue et je pense qu'elle restera au théâtre (1). Je sais bien que des circonstances

(1) Du moins jusqu'à ce qu'il soit épuré, quant à la partie morale; et il le sera. L'excès du mal en tout amène

particulières à l'ouvrage et à l'auteur sont au moins pour la moitié dans ce prodigieux succès ; que ce n'est pas à beaucoup près une bonne comédie ; qu'elle est remplie de fautes et de mauvais goût ; que le quatrième acte est vide, et le cinquième dénué de toute vraisemblance. Mais en total c'est un *imbroglio* très amusant, plein d'esprit et de gaîeté. Les trois premiers actes attachent par les situations et par les détails ; en un mot, pendant trois heures que dure la représentation, il y a beaucoup plus de plaisir que d'ennui, et c'est un mérite remarquable dans une pièce qui remplit toute la durée d'un spectacle. Si les deux derniers actes valaient les trois premiers, il y aurait peu d'ouvrages plus divertissants ; mais s'il est facile de critiquer *Figaro*, il est difficile de ne pas rire, et la gaieté excuse tout.

---

la réforme en tout. C'est la marche de la sagesse suprême qui veille à son ouvrage, et c'est l'explication du grand phénomène de la Révolution française. *Qui potest capere capiat.*

LETTRE CCXVIII

Le prodigieux succès de *Figaro*, suspendu à la soixante-quatorzième représentation par la maladie d'un acteur, a été suivi d'un événement tout aussi remarquable que ce succès même; car il semble que tout ce qui a rapport à Beaumarchais doive être extraordinaire. Il a été arrêté la nuit par un ordre particulier du roi et conduit à Saint-Lazare. Il est bon d'observer que Saint-Lazare est une maison de correction, où l'on enferme pendant quelques mois les jeunes gens qui ont fait des sottises un peu graves. A leur âge, cela est assez sans conséquence; mais une prison de cette espèce pour un homme de cinquante-cinq ans, est une flétrissure, et ce qui peut-être est pis parmi nous, un ridicule. Comme Beaumarchais a une foule d'ennemis, et que d'ailleurs notre bon public est toujours ravi de voir un homme humilié au milieu d'un grand succès, le premier jour c'était une joie universelle, et l'on s'est égayé aux dépens du pauvre prisonnier par des couplets, des estampes, des pamphlets, etc. Le

second jour, on a commencé à demander pourquoi il était là, et les causes de sa détention étant encore inconnues, chacun s'est épuisé en conjectures. Le troisième jour, on a fait des réflexions; le quatrième, on a appris qu'on venait de le tirer de sa prison, ce qui a paru aussi singulier que tout le reste. Depuis ce temps, Beaumarchais se tient renfermé chez lui et ne veut voir personne. Il travaille, dit-on, à un mémoire pour le roi. Tout Paris s'est occupé de cet événement beaucoup plus que de la querelle de l'empereur et des Hollandais. C'est le sujet de beaucoup de discours : je me borne à rapporter les faits.

LETTRE CCXIX

Les Noces de Figaro paraissent enfin avec la fameuse préface tant annoncée. Ce morceau est, comme tout ce qu'écrit Beaumarchais, d'un style bizarre et inégal, tantôt ingénieux, tantôt ridicule. C'est une vivacité d'esprit qui le jette dans des saillies burlesques, et un amour du style figuré qui va jusqu'au plus mauvais goût. Quant à la thèse qu'il y soutient, que son ouvrage

n'est point immoral, il répond fort bien aux objections qu'il se fait, parce que ce sont les plus faibles qu'il a soin de choisir; mais il se garde bien de dire un mot de celles qu'il serait plus difficile de réfuter. Du reste, il se prodigue à lui-même les plus grands éloges, et s'applaudit d'avoir rétabli la *véritable comédie*. Si cela est, celle de Molière n'est donc pas la bonne?

LETTRE CCXXIII

La destinée de Beaumarchais semble marquée de tout temps par les alternatives les plus bizarres et les contrastes les plus étranges. Perdu de réputation presque en entrant dans le monde, par les soupçons que faisait naître une fortune dont on ignorait les sources, il se trouve réhabilité dans l'opinion publique pour avoir été *blâmé* par un tribunal odieux à la nation, et un arrêt dont l'effet ordinaire est d'ôter l'honneur. lui rendit le sien. Ses mémoires lui firent une réputation d'esprit et de talent que ses drames (*Eugénie* et *les Deux Amis*) ne lui avaient pas faite, et lui valurent la protection du prince de Conti, qui d'ailleurs

aimait en lui l'ennemi du parlement *Maupeon*. Son *Barbier de Séville* tombé a plat à la première représentation, est resté au théâtre comme une des pièces d'intrigues les plus agréables qu'on ait faites de nos jours. Au milieu du plus grand succès qu'on ait jamais eu (celui de *Figaro*), il s'est vu emprisonné et flétri, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le roi qui l'a fait enfermer à Saint-Lazare, était son débiteur de plusieurs millions, pour des fournitures faites aux Américains pendant la dernière guerre par une compagnie à la tête de laquelle était Beaumarchais, qui avait obtenu de la protection de M. de Maurepas cette commission lucrative. Depuis sa détention, il s'est toujours tenu chez lui, et a adressé au roi un mémoire dont l'effet a été que Sa Majesté a ordonné le paiement des sommes qui lui étaient dues, lui a accordé une gratification considérable, et lui a fait écrire par le contrôleur-général une lettre très flatteuse, où il lui témoigne combien il est satisfait de ses services. Pendant ce temps, la raine jouait à Trianon son *Barbier de Séville*, mis en musique par Paësiello. Les comédiens ont repris son *Figaro*, avec

autant d'affluence que dans la nouveauté : il en est à la soixante-dix-neuvième représentation, et l'on ne peut dire où il s'arrêtera.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 1

Extraits

Des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres*, etc. 3

De la *Correspondance secrète, politique et littéraire*, etc. 71

De la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* . . . . . , ... 139

De la *Correspondance littéraire* (J.-F. Laharpe). 203

BINDING SECT. JAN 15 1970

PQ
1956
C4

Centenaire du Mariage de
Figaro de Caron de
Beaumarchais

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY